

Couverture des Cahiers de l'Immuable/3, novembre 1976

## I. L'AUTRE POLE

FÉVRIER 1959

*Nous y arrivons, dans ces Cévennes-ci, au lendemain ou presque d'une vaste crue qui s'était emparée des rivières et avait envahi les villes. Il y avait encore dans les pylônes de la force électrique des enchevêtrements de branches et d'arbres pris dans les mailles de fer. On aurait dit des nids. Nous étions six plus des enfants et, parmi nous, un « personnage » dénommé Yves, avec lequel je passais des heures à traquer la chèvre dans les dessins qu'il « me » faisait chaque jour, vers dix-sept heures. Nous en étions là depuis deux ou trois ans, tous les deux et tous les jours ou quasiment : « lui », résolument, y allait d'un tracé qui se réitérait identique, une ligne horizontale d'où pendaient des petits traits, une dizaine ou plus, alors je disais : - un peigne ? Et lui qui avait peiné pour ce faire, de la salive en bulles au coin des lèvres, beuglait : - une chèvre !... Il riait, plutôt joyeux. A s'en référer à ce qu'il en pensait, c'était plutôt moi l'idiot qui y voyait un peigne là où il avait dessiné une chèvre. Et la farce, entre nous, ne s'usait pas, ne perdait pas son sel ; nous la retrouvions, chaque jour, et je suis à peu près certain que si Yves, tout à l'heure, passait par là, ce qui pourrait bien arriver, il doit avoir trente ans ou plus cet Yves de maintenant, et si je lui disais :*

*- Alors ?*

*il me répondrait :*

*- Alors ?*

*Alors je lui dirais, en posant une vaste feuille et un crayon entre nous sur la table :*

*- Tu en fais une ?*

*Et il s'y mettrait. J'attendrais pour dire ce que j'y verrais, sur le papier, et je le dirais :*

*- une brosse ?*

*Et il beuglerait :*

*- une chèvre !*

*A faire trembler les vitres, et savoir lequel de nous deux serait le plus content, un peu ivre plutôt de cette joie qui submerge les anciens combattants au détour d'une rencontre.*

*Il est probable que les cartes de maintenant ricochent de ces chèvres-là.*

*Ce journal que j'écris vient en légende non pas d'une carte tracée par nos mains, mais d'une photo prise d'avion. Ce lieu, dit le Séré, vu de là-haut, se présente ainsi. Je retrouve, tout en bas de l'image, la vaste maison où nous avons vécu pendant quelques années. On en voit le toit, petite tache grise rectangulaire. C'est bien sous ce toit-là que plus de mille traces successives et identiques de ce quelque chose à la mine de plomb, qui surgissait chaque jour entre nous, venait braver et le bon sens, et le langage. Tout autour, les vagues bien érodées de la chaîne hercynienne. Des Cévennes, j'en apprenais l'histoire, par bribes qui s'avéraient vivaces comme du chiendent. Les poutres de cette maison qui nous abritait étaient de ce même bois dont les galères avaient été faites.*

*Et c'est en 1970 que le Séré est devenu un des lieux de cette tentative-ci. Sur la photo, l'eau s'y voit, trace noire qui y va de ses détours et ce qui apparaît, quasiment cerné par les méandres, c'est un cirque.*

*Pour ce Cahier/3 où les « Cernes » vont apparaître comme un des caractères de*

5



*cette « calligraphie » qui nous est advenue ces temps derniers, il y fallait ce prélude qui tombe littéralement du ciel.*

*Quant à ce qu'il en est de « nos » trajets, on y voit sur cette image, à l'évidence, que routes et chemins se tracent tout seuls pour peu que le regard y soit suspendu, à quelque cerf-volant dont la hauteur qu'il peut prendre dépend et de son envergure et des vents du moment.*

*C'est exprès que je (passe sous) silence les moteurs.*

*Des Mirages, il en passe, qui labourent le ciel et s'entraînent à tramer éventuellement un petit morceau de notre histoire qui, à vrai dire, nous échappe.*

*Comme nous échappent, « à l'autre pôle » les méandres de ces lignes d'erre qui n'y sont pas sur cette photo-là alors qu'elles vont y apparaître, de carte en carte, tout au long de ce cahier/3.*

*A force de la regarder, cette photo prise de tout là-haut, on peut y voir, presque au centre du cirque situé comme à l'aisselle des méandres de l'eau et des routes, un petit « cerne » qui n'est certes que coïncidence. C'est à peu près là qu'un des « nous » de ce réseau-ci existe sans relâche depuis six ans.*

Un psychiatre passant me disait hier :

- *Et Bettelheim ?*

Propos que je reçois souvent.

Que dire sinon que tout ce qui (m')arrive par les canaux de la psychanalyse me trouve rétif, rétif, prudent au point d'en tourner prude.

Dès que je les vois venir, ces propos-là qui se reconnaissent de loin, je harde de la réticence. Mais c'est là mon histoire.

Et Bettelheim ? Bien sûr que je n'en sais rien. Il joue, me semble-t-il, de l'institution. Le divan devient péniche. Parlant d'ici, je dis radeau.

A l'origine de la psychanalyse, une trouvaille : cet *appareil à langage* dont nous sommes pourvus. Enregistrer n'y efface rien et, si j'ai bien compris, la bande s'entortille, s'emmêle, s'en mêle, alors qu'on ne lui demande rien. Et le corps tringue à en être marqué.

Si je me fie à Janmari, cet *appareil* peut n'être pas branché. Et rien qu'à le voir, cet autiste, là, éclate la prétention de la poussée du phonétique fermentant en chacun de nous. D'où l'enseigne de ces Cahiers : AU DÉFAUT DU LANGAGE qui pourrait aussi se dire : AU NOMBRIL DU MONDE.

Corps subtil, le langage est né. Il est né, le divin, du réel tout à fait vierge, Le cordon, il y a belle lurette qu'il a été avalé. Reste qu'aussi subtil qu'il puisse être, ce corps-là, nombril il y a qui ne peut provoquer en lui que de l'effroi car à le laisser voir, son défaut originel, il y perdrait son tout-pouvoir.

Alors qu'il est entendu que de *l'entendu* rien jamais ne se perd — reste à savoir ce qui s'en crée — et que cet entendu de par lui-même prolifère, nous en sommes, avec Janmari, au *vu* dont rien jamais ne se perd, et ce qui prolifère alors, faute de lettre est *repère*, un de ces mots-dérive de ce radeau bâti d'emblée pour n'être pas péniche, ou bateau, serait-il ivre ? Le langage, serait-il soulevé en montagnes crêtées, doit pouvoir venir s'y écrouler : il passera à travers et s'engouffrera dans les intervalles.

C'est dire que notre manœuvre est bien particulière. Alors que dans un bateau qui s'inspire de la coque, le souci est de colmater les brèches, le nôtre est de les maintenir, ces brèches par où le langage vient se faire peigner à l'occasion de ses élans.

Maintenir les interstices, tel devrait être le travail de ces cartes que nous traçons. Je dis bien : « devrait ». Nos « réflexes » pensés sont vieux comme le langage en nous invétéré, et ces cartes qui devraient nous permettre de curer sans cesse les interstices, le langage arrive à les mâcher et à les remâcher, à les ruminer, chèvre qu'il est et papier qu'elles sont, et s'en bouche l'à-vider de ces interstices par quoi un radeau se distingue d'une coque. Et ça continue à voguer, comme si de rien n'était, sauf que voilà re-fondés et l'un et l'autre et toutes les stratégies du réciproque. Et le langage y va bon train à radouber. Nous voilà pris à écoper, faute d'avoir brisé à temps l'élan qui nous advient de colmater, qui peut en l'occurrence s'écrire : se dire. Faute d'avoir ménagé les issues par où ce se-dire se serait écoulé, nous en voilà comblés.

Et l'habitude ne s'en prend pas en quelques heures d'envisager sans terreur, que plus il y a de trous, moins l'eau rentre.

•

Parler carte, c'est évoquer ce *scrupule* qui importe, dans notre à-faire, tout autant que la vérité, si j'ai bien entendu, en psychanalyse, cette vérité-là y étant révélée à l'archi-pointe du mensonge.

Ici, la pointe est à son affaire puisqu'il s'agit de tracer et même de graver. Mais alors que la vérité finit par se faire jour, et arrive enfin, si le scrupule n'y est pas d'emblée et dans le cours du geste de TRACER, autant s'en éviter la peine et la joie et le passe-temps, car c'est justement le scrupule qui vient griffer la bedaine au bon endroit de l'Ubu-moi.

SCRUPULE : - « Petit caillou », dit le dictionnaire, « ancien poids de 24 grains ».

Grain : - « Ancienne mesure française de masse valant 0,053 gramme », « veiller au grain : être sur ses gardes. »

Ceci lu, il me faut me séparer du dictionnaire qui parle, à propos de scrupule d'« inquiétude de conscience ». Pourtant, il s'agit bien, lors d'un tracer de quelque ligne d'erre, de l'être, consciencieux, mais d'une manière tout à fait *outrancière*. Le retors du langage peut s'en trouver surpris que la calligraphie respectueuse d'un trajet déploie des arabesques qui s'innocentent de la lettre. Nulle inquiétude dans cet à-faire. Les trajets d'un enfant autiste se font d'emblée - et alors ? - *détours* aux yeux de qui pense *direct*. Des *détours*, il en pleut sur toutes les cartes, les *lignes d'erre* s'y fauilant à qui mieux mieux à tergiverser de l'y aller.

Ce grâce à quoi le *détour* nous apparaît ne peut provenir que d'une certaine idée que le direct, ça existerait. Voire. C'est ce sacré mot de ligne qui nous a foutu dedans. Le moindre mot auto-suggère, engendre, et ça va de soi que d'avoir pensé : *ligne*, on en soit à *droite*. Et voilà que va venir se poser le problème du droit au détour.

Maître de la vérité, le psychanalyste. Je l'ai lu.

Alors il nous faut acquérir une certaine maîtrise du scrupule sans quoi TRACER ne serait que chemins qui, venant de ce que le langage peut tenir de Rome, y ramèneraient.



LES CARTES, il faut y revenir à tout moment, à ce qu'elles devraient être et qu'elles ne sont pas, prises qu'elles sont dans l'usage du réseau. Les cartes de ces derniers temps avaient un défaut. Elles transcrivaient un événement récent ; on les faisait parler ; elles tournaient toujours à raconter ce qui venait de se passer, ce qui se passait à ce moment-là. Alors que le vrai travail des cartes, et c'est là que c'est difficile, c'est de retracer la ligne d'erre d'un gamin et s'apercevoir que cette ligne d'erre *nous échappe*, que nous ne saisissons pas du tout quel peut être le projet du gamin, s'apercevoir que les lignes d'erre sont aimantées par quelque chose.

C'est donc que pour pouvoir tracer, il faut un certain temps de séjour là : encore faut-il avoir vécu proche d'un certain nombre d'enfants pour s'apercevoir qu'ils ont quelque chose de commun entre eux. Ce quelque chose de commun prend des formes surprenantes. Pour une dizaine d'entre eux, c'est feuilleter un livre, faire battre les pages. Ce feuilleter peut s'inscrire, se penser, être dit : un *chevêtre* qui est de même nature qu'un détour dans la mesure où la nécessité, la cause de ce détour nous échappent.

D'un *chevêtre* on peut donc dire qu'il est la cause qui nous échappe de ce qui nous échappe. Par exemple l'attrance pour l'eau est un fait très commun à tous les gosses autistes. De même le fait que devant une fourche de chemins il y ait arrêt, balancement. C'est un fait commun des lignes d'erre. Le terme de chevêtre désigne donc simplement ce fait qu'il y a quelque chose qui attire bon nombre de lignes d'erre.

Par exemple à Vergèle, en arrière ou à l'écart de la maison où se nouent la plupart

des trajets coutumiers il y a les restes d'un ancien four à pain écroulé. Et c'est sur ces *marches d'escalier* que se tiennent volontiers - pour voir, pour être vus ? - l'un ou l'autre des gamins qui s'y trouvent. Elles attirent leurs lignes d'erre ; on peut dire, inscrire de ce nœud-là qu'il est un chevêtre.

Mais ce n'est jamais tout. Le chevêtre c'est aussi l'eau, le feu, etc. Qu'y a-t-il de commun entre ces *chevêtres* qui provoquent des comportements ou des gestes qui nous échappent ?

- Quel rapport feriez-vous alors entre un stéréotype qui n'est ni fonctionnel ni symbolique et un chevêtre ?

Le stéréotype c'est de l'émoi manifeste. Il y a là une émotion profonde provoquée par quelque chose. C'est, dans les cartes, par ce balancer de Janmari que nous nous sommes mis à chercher ce qui pouvait faire repère. Les stéréotypes qui remonteraient de la mécanique propre de l'enfant autiste, je n'y crois pas. Tout mouvement à l'infinifit évoque l'idée d'un chevêtre possible, c'est là où l'humain apparaît. Il faudra se dire un jour que l'espèce humaine n'est pas plus con que les hirondelles, les canards ou les oies. Ce que les cartes nous permettent de découvrir c'est le *tout naturel* dont on peut penser qu'il apparaît par la vacance du langage que ces enfants-là vivent. Mais il est certain que nous ne sommes pas que des oies.

L'émoi est donc bien provoqué par quelque chose d'extérieur dans un lieu et dans un *moment* mais il ne s'agit pas de la conjugaison des personnes, mais de tout autre chose qui n'a pas de finalité.

... Les cartes de la dernière période étaient plutôt poussées à transcrire nous là. Elles servaient de béquille au fait que les lieux s'installent comme ci ou comme ça. Et les distances entre les lieux n'y sont pas pour rien. Les premières cartes de Jacques - celles de l'île d'en bas - étaient plus à l'aise sa manière de s'établir était soutenue par les autres. Alors que pour Jean et Dominique au Serret, à 25 km des autres lieux, l'accent s'est mis tout naturellement sur la structure du lieu, les cartes étaient fortifiées en quelque sorte.

D'où la nécessité de resserrer les liens et les lieux, de décantonner, de faire que la liaison entre les lieux soit plus fréquente, que Jacques étaye le réseau. C'est ce qui fait que les cartes d'aujourd'hui sont plus attentives aux lignes d'erre. Il s'agit de s'apercevoir que tout ne passe pas seulement entre une présence proche et un gamin. Il n'y a là que des *moments* bien particuliers, mais reste la toile d'araignée de l'ensemble du réseau. Et il est certain que notre *présence* dans un lieu alors que nous en sommes absents c'est du langage : le réseau c'est du langage puisque c'est la conscience que chacun d'entre nous a de la *présence* des autres. C'est pourquoi il ne faudra peut-être pas s'entêter à tracer uniquement des trajets.

En somme il faut à tout moment raviver ce qui tend à s'ensabler dans un lieu, faire que les uns et les autres soient plus attentifs à ce qui échappe au coutumier ; et pour que cette recherche soit intéressante, il faut aller jusqu'à l'hypothèse des chevêtres et se dire que s'« ils » nous échappent, nous conjugaison de personnes de bonne volonté, c'est vers des chevêtres qu'« ils ». Nous cherchent. Ils Nous cherchent là où nous ne sommes plus ; ils n'échappent pas à l'humain. L'humain n'est pas ce qu'on dit, ce que nous en disons. Bien sûr l'autiste n'est pas le représentant en personne de l'humain mais demeure pour lui cette échancre vers le *tout naturel* qui chez nous est ensablée.

Les cartes de maintenant (Mars 1976) visent à ce que chacun se remémore de ces brefs *moments*, provoqués par la présence là d'enfants autistes et qui sont des moments d'émoi commun. En sachant qu'il ne s'agit que de moments. Une pierre à briquet n'est pas du concentré d'étincelles. Il y a des dispositifs d'existence qui se



prêtent à ces moments et d'autres qui sont pauvres en moments. Janmari est un révélateur de ces moments alors que les autres sont retenus par cette espèce de contrat que le langage instaure.

- « Foutre la paix » c'est donc n'accorder à l'enfant autiste que le plus bas degré de la liberté : celui de tourner en rond. Dédain total où l'on présuppose qu'ainsi Il S'exprime et qu'on respecte un S que nous avons introduit nous-mêmes. Etablir, mettre en place des dispositifs d'existence qui étalent les gestes et choses, qui court-circuitent la relation entre deux personnes, c'est permettre des initiatives qui échappent à tout prédire et qui peuvent aussi leurrer en se donnant comme des réponses à nos adresses.  
Ce que vous dites maintenant va plus loin : A l'insu de notre intention consciente Janmari exprime bien, par moments, un émoi commun. Les virevoltes de sa ligne d'erre ne sont pas seulement le signe qu'il NOUS cherche, mais aussi qu'il marque, qu'il scande à sa manière des moments qui pour nous sont toujours perdus.

- Le Corps commun n'est pas un cadastre. C'est un ensemble de moments où l'émoi n'est pas pour rien. L'Immuable, ils en veulent et nous transcrivons cela en : « Il faut que chaque chose soit à sa place ». Il en faut de la quiétude mais l'immuable n'est pas de l'immobile. Le coutumier n'est pas le routinier. Bien sûr il permet que le gros des symptômes disparaisse, mais ça n'est nécessaire qu'un temps et si nous en restons là, ils en restent là aussi. Il faut faire attention à ce que peut être le hasard. Il faut faire attention à la dimension du blanc : La ligne d'erre nous échappe mais il y a de l'émoi commun à la clé.

A simplement transcrire, transposer une sensation ou un événement, on perdrait de vue la véritable démarche des cartes qui est de tracer et grâce à des tracers scrupuleux s'apercevoir de tout autre chose que ce qu'on a voulu y mettre. Par exemple au début nous tracions simplement les lignes d'erre des gamins. Puis par je ne sais trop quel réflexe, nous nous sommes mis à tracer nos trajets et ce n'est que des mois après qu'a pu apparaître l'importance du nœud de nos trajets. C'est là la différence entre transcrire une sensation et tracer pour permettre qu'apparaisse tout autre chose que du ressenti.

*Entretien avec I. Joseph (7-8 Mars 1976)*

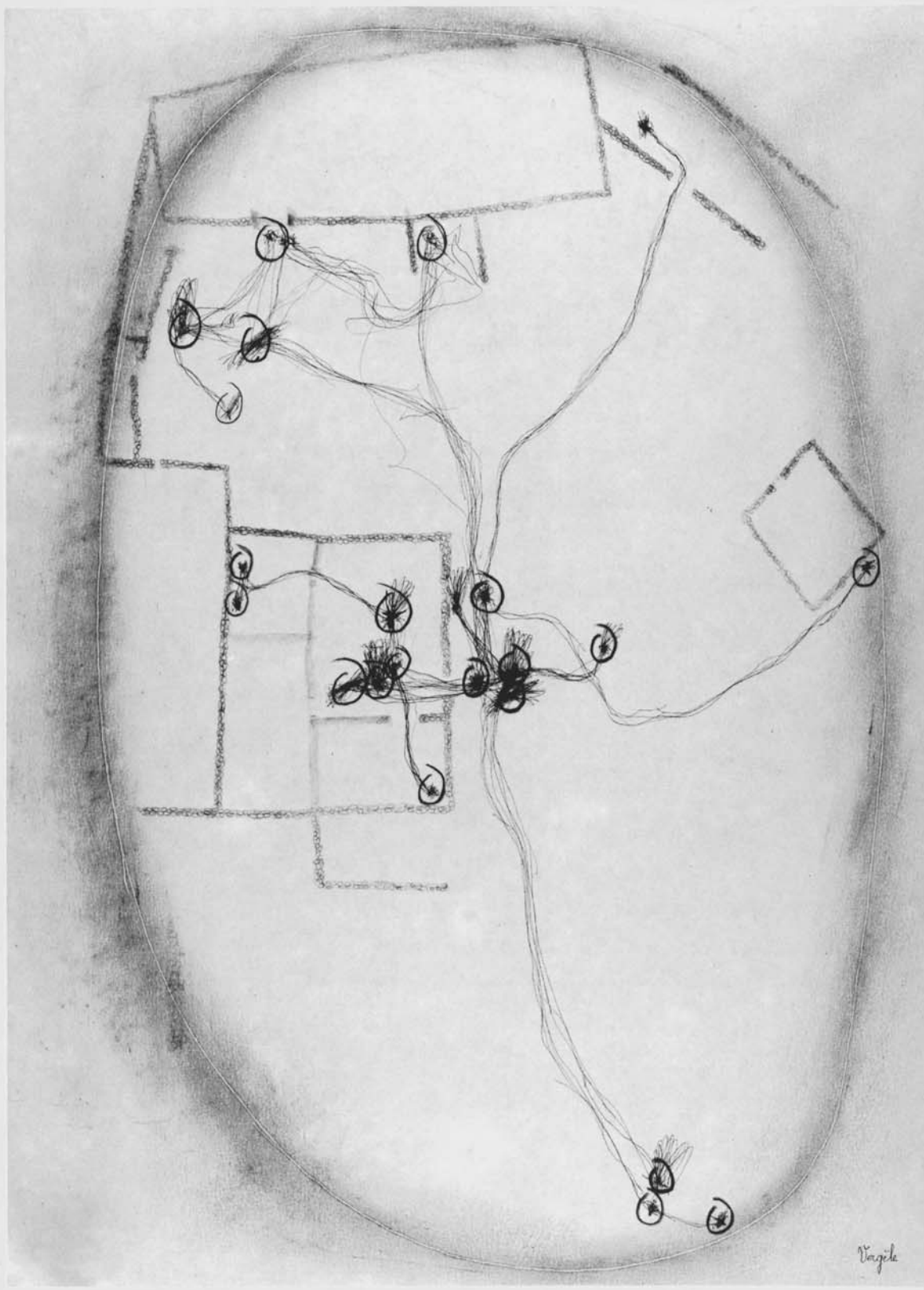
Cerne d'aire encore, en gravé blanc  
dans le contour rehaussé de gris pour  
que le blanc apparaisse.

Des enfants qui s'y sont succédés, dans  
ce lieu -  $\bar{a}$ , ne subsistent que les  
lignes d'erre dépourvues, à nos yeux,  
de toute invite et de toute contrainte, erres  
donc.

Dans les petits cerne en  $\bar{O}$  - que nous  
appelons cerne d'erre -  $\bar{a}$  où il est  
notoire - et pourtant surprenant -  
pu' ILS s'y retrouvent alors pu' ILS  
n'y étaient pas ensemble au même  
moment mais bien à des mois de  
distance dans le temps.

A quelques mois près, ILS y étaient,  
 $\bar{a}$  et  $\bar{a}$ , et ILS y sont encore, et  
ILS y seront, avec un ensemble quand  
même étonnant, sans se voir le moins  
du monde, jumeaux de par le simple  
fait de la vacance du langage.

Le corps commun n'est donc pas un  
vain mot. Il est  $\bar{a}$  et  $\bar{a}$ , repéré.  
 $\bar{a}$  n'est pas n'importe où, étoile  
d'une constellation pu' on pourrait croire  
établie comme l'est la Grande Ourse,  
sauf me si nous regardons la Grande



Virgile

Ouise, elle s'en font éperduement,  
ainsi me traie ces  $(\bar{a})$ , nous n'y  
sommes pas pour rien. Echange  
astronomie me celle où notre  
regards et nos gestes interviennent  
dans les trajectoires.

Donc, dans ces  $(\bar{a})$ , les lignes  
d'erre s'y retrouvent constamment.  
 $\emptyset$  est comme d'erre : notre regard  
s'y attend.

Est comme d'aire ce grand cerne  
d'alentour quelque matiné sans doute  
du champ même de ce regard nôtre.

Et alors cette ligne qui paraît être d'erre,  
par  $\bar{a}$ -haut, aboutit à une étoile  
noire située derrière une murette. Point  
de  $\emptyset$  pour ce qui concerne ce " $\bar{a}$ ..", et  
pour cause : ce lui qui s'y rend  
est le seul à s'y cacher. A  
première vue, pas d'autre mot.  
"Un enfant est battu..". De ce titre, les  
oreilles en résonnent.  
Un enfant se cache...  
Est-il donc SE, ce lui  $\bar{a}$ , ne

Serait-ce pu'un tant soit peu?  
Disparaître à la vue de mi regarde est  
une des manières la plus efficaces de  
se distinguer, et c'est bien ce même  
lui mi, à d'autres moments, se fait  
folichinelle et goûte les éclats de  
rire que ses postures provoquent.

Un enfant s'y cache  
Point de corne d'erre - chargé  
d'évoquer du commun - autour de  
l'y puisque c'est de S m'il  
s'agit : S nous y apostrophe  
Pourtant, quoi de plus commun  
que se cacher/faire voir ?

Tracer/transcrire concerne CE  
SE étant l'à - faire du langage

Lettre à I. J., septembre 76

Que mes rencontres avec le Petit Robert soient des accords vous étonne...

Les mots sont là rangés dans l'ordre alphabétique. Vous me dites : – *mais où remonte ce mode de penser, puisque vous en êtes, sur d'autres points de ce que vous proposez maintenant, à vous souvenir que déjà, il y a vingt ans ou plus, etc.*

A propos du dictionnaire, je vous raconte :

– C'était en 1958. Nous étions dans l'Allier. L'un de nous qui avait été présumé mongolien mais qui était plutôt breton s'était trouvé du travail dans une ferme. Dès le premier argent gagné, il s'est acheté un dictionnaire. Et puis nous nous sommes retrouvés dans les Cévennes. Il aurait pu y rester, dans l'Allier ; Il en a décidé autrement, malgré l'argent qui ne se gagnait pas avec nous.

De la colère qui l'a saisi, cet IL là, un beau soir, j'en étais proche puisqu'il dormait dans une petite pièce au-dessus de l'endroit où je travaillais. Un tel boucan qu'il a bien fallu que j'y aille voir un peu. Plus rien. De la colère outrancière ne restait que des larmes rares et qui devaient être brûlantes.

IL avait quoi ? Seize ans d'âge ?

Je n'ai su que plus tard ce qui avait provoqué la colère...

– « ON s'est encore foutu de ma gueule »

ON ? (tout) le monde, sans distinction, et depuis toujours, et une fois de plus. Et il me semblait bien que j'y étais compris, dans ce ON-là. D'où ma prudence.

– Ah oui ?

– Les mots, ils n'y sont pas, là-dedans. Là-dedans : le dictionnaire pourtant dodu de ses deux mille pages.

– Ah bon ?

– Non. Y'en a pas un...

Imaginez la rage de qui achèterait un poste de radio qui ne marcherait pas. Neuf, il ne marche pas. Rien n'en sort.

– Qu'est-ce que tu as cherché ?

Il m'a dit un mot que j'ai cherché et que j'ai trouvé. J'ai dit :

– Le voilà.

Il savait lire. Mais IL ne savait pas l'ordre des lettres de l'alphabet. IL avait dû apprendre à lire avec nous, au hasard des moments. IL s'y retrouvait aux sons. Apprendre l'a.b.c.d. n'a pas été une mince affaire. Impossible de les enfiler, les lettres. IL venait se les faire tracer à l'encre de chine sur les ongles, a sur le petit doigt de la main gauche, jusqu'au j sur le petit doigt de la main droite. A longueur de journée, il pouvait relire la litanie. Je crois que nous n'y sommes jamais arrivés et le dictionnaire un peu démantibulé par les coups de pied reçus dans la reliure et un peu partout est resté en désuétude.

C'est à ce moment-là que je me suis mis à penser à la vingt-septième lettre de l'alphabet, celle que Janmari autiste devait (me) tracer sept ans plus tard, en O mal fermé, « lettre » que j'ai nommé *cerne* et qui n'a pas fini de nous en faire voir, je l'espère. Imaginez les lettres de l'alphabet qui formeraient un collier qui tiendrait fermé grâce à cette *fermeture*, non-lettre en quelque sorte, tracer primordial.

Mais nous n'en sommes pas là puisque ce qui vous étonne, c'est que mes rencontres fréquentes avec le dictionnaire soient souvent des *accords*. Ça vous étonne que je m'entende avec le dictionnaire. Les mots sont là. J'y vais voir. J'ai appris tout petit l'alphabet dans l'ordre. Je les trouve à leur place, tout à fait comme les lettres dans l'alphabet. L'un après l'autre. Ils sont du son et pleins de sens, je les regarde un peu comme je regardais des coquillages quand je passais des semaines au bord de la mer. Je n'avais rien à en foutre, mais c'était étonnant, tous ces coquillages vides, par bancs. Et il était préférable d'attendre que la corne ait poussé avant de

se risquer à travers ces bancs-là pieds nus. Chaque fois que je regarde un mot de près dans le dictionnaire, j'ai la même surprise que lorsque je regardais un coquillage veiné, orné. Tous ces sens qui affleurent, et les dates de leur apparition : 1280, 1315. Drôle de chose qu'un mot.

Comment ne serais-je pas d'accord avec les coquillages, avec les escargots, avec les mots ? Ça existe ; certes, les mots ne mangent pas les salades, mais ça doit bien se nourrir d'autre chose.

Reste que si j'utilise l'ordre alphabétique que j'ai appris tout petit, je ne me fie pas exclusivement à cet ordre symbolique qui est aux mots ce que la mer est aux coquillages. Ou bien, en l'occurrence, ce sont les coquillages qui sont (à) la source de la mer ? N'empêche qu'ils sont là en bancs, déposés au gré des courants culturels.

Tous ces temps-ci, innombrables, et monotones sont les mots en « ité ». Ils ont proliféré.

J'en cherche d'autres. A quel usage ?

J'ai ramassé : CERNE pour le poser sur ce tracer en O mal fermé qui n'est pas une lettre. Mais de toutes les lettres n'en serait-il pas la source ?

CERNE encore, cet espèce d'arc-en-ciel, qui semble à certains moments, faire limite aux lignes d'erre.



*de l'eau  
et  
des cernes  
à n'en plus finir  
j'ai vécu là  
Janmari proche  
il y a neuf ans  
des heures décisives.*

Cette *carte-là* est la carte d'origine de cette pratique qui situe le TRACER aux antipodes de l'écoute.

Pendant des semaines, l'un de *nous*, qui vivait avec trois ou quatre enfants mutiques, a transcrit scrupuleusement leurs « libres » trajets sur des feuilles de papier transparent posées sur une carte du « territoire » que rien ne limitait.

Il ne s'agissait que de transcrire ces trajets, pour rien, pour *voir*, pour n'avoir pas à en parler, des enfants-*là*, pour éluder nom et prénom, déjouer les artifices du IL de rigueur dès que l'autre est parlé.

Ce lieu, entre nous, s'appelait l'ILe d'en bas ; le « sujet », la « personne » c'était déjà – et sans que nous le sachions – l'aire, le lieu, le territoire, l'Ile, nœud d'existences et j'hésite à mettre à ce mot l's du pluriel. Nous y étions, là, Ce nous-là n'était guère pensé comme un assemblage de « particuliers ». Il s'agissait d'un lieu. Il y en avait d'autres.

Les feuilles transparentes dont chacune portait un trajet quotidien transcrit ont été maniées, rangées, mises en tas. C'est la transparence des feuilles qui a permis de *voir* apparaître ce que plus tard nous avons appelé le cerne, *cerne d'aire* pour ce qui concerne cette carte où ont été reportés les trajets transcrits à l'encre de chine. Dans le gris, en gravé blanc, le *cerne d'aire* aussi *réel* qu'un arc-en-ciel peut l'être.

Aussi *réel* qu'un arc-en-ciel, ce *cerne d'aire* et pas plus utile ; pas utilisable.

Rien de ce qui apparaît grâce au TRACER n'est utilisable, tout au moins sur-le-champ.

Que voulez-vous *faire* d'un arc-en-ciel ?

J'imagine que si ce *nous-là* vivant en présence proche d'enfants autistiques s'était mis à se dire qu'il y a là comme une enceinte toute naturelle sur laquelle nous pouvions compter ferme en tant que limite qui ne serait pas franchie – et alors ce nous-là le voilà (bien) « tranquille » – le *cerne d'aire* aurait sans doute disparu comme disparaît un arc-en-ciel dès qu'il n'y a plus de gouttes d'eau dans le soleil.

Ce qui s'explique fort bien. Ce *cerne d'aire*, limite à vrai dire infranchie pendant des semaines et dont le « *tracé* » imaginaire commun était à peu près circulaire, elliptique plutôt, peut advenir *pour une part* du champ même de ce regard nôtre dont la vigilance alors s'éteint si la limite est *admise, comprise* : si *nous* SE met à compter sur ce *cerne*, trace de N, vient de nous, mais d'un nous que griffe la trace immuable du *cerne* imaginaire que tout effet de conscience – tout effet de langage – annule.

Alors à quoi bon s'en apercevoir ?

Pour rien.

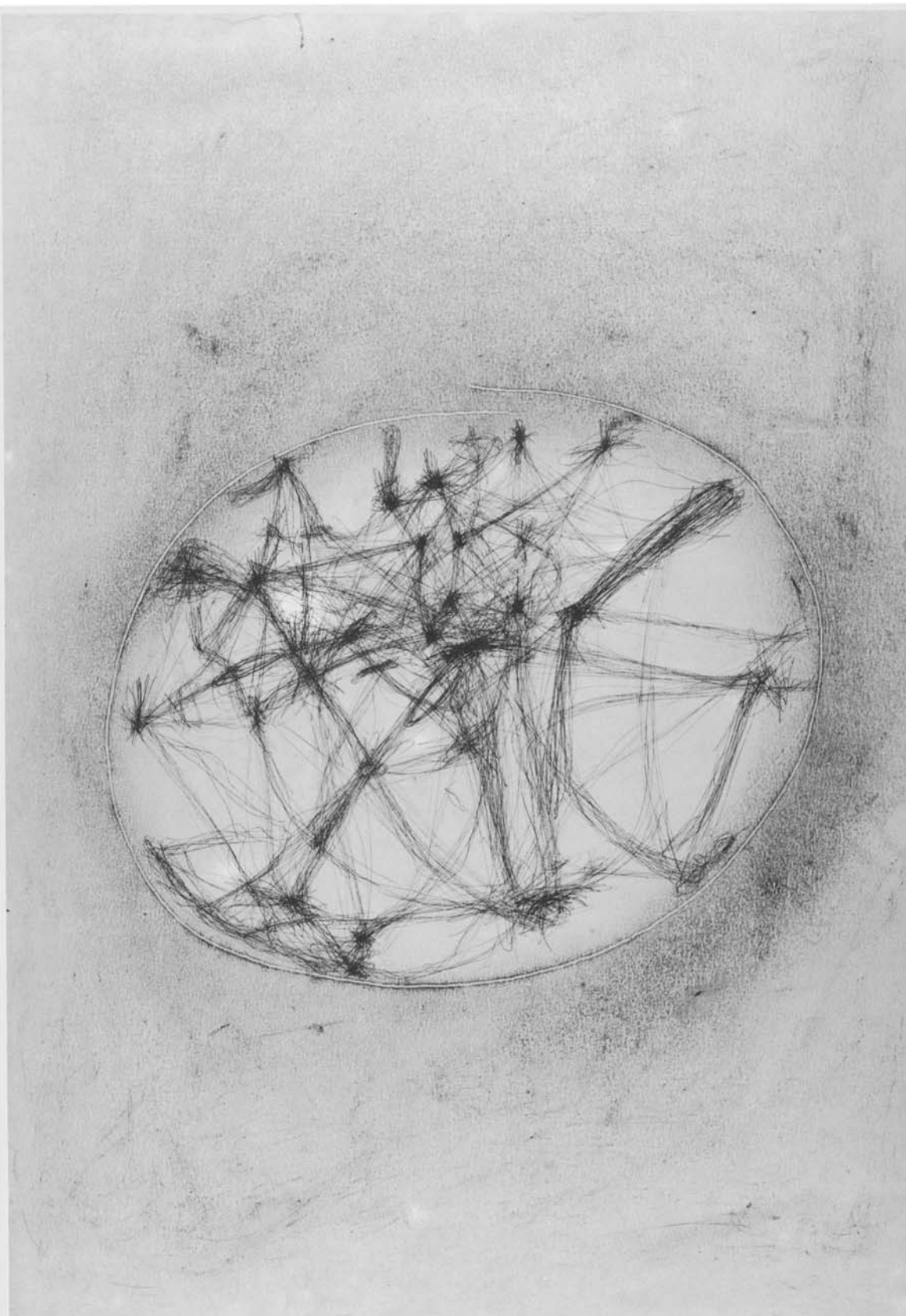
Par respect envers *a nature* qu'il ne s'agit pas de dominer.

Il est clair que les trajets – les lignes d'erre – sont *transcrites* et que le *cerne d'aire* apparaît *trace* de cet *autre chose* qui n'était certes pas *prévu* ni *pré-pensé* par le traceur ni par les tracés.

Il est clair qu'il s'agit là d'un effet de *quelque chose* qui ne doit rien au langage et ne relève pas de l'inconscient freudien.

C'est au vu de ce *cerne d'aire* que nous est venu le projet de persister à transcrire du tout simplement *visible* dans l'attente de *voir apparaître* quelque trace de ce que nous écrivons N, gravé en nous dès l'existence de cette *espèce* nôtre, Nous primordial et qui persiste à préluder hors tout vouloir et tout pouvoir, pour RIEN, immuable, comme, à l'autre pôle, l'Idéologie.





## II. FAIRE-PART

*De même que les pierres poussées par le langage se mettent à borner et à monumenter, ces CAHIERS-ci se laissent mouvoir, émouvoir et vont se situer entre ce nous-ci et ceux qui de loin en sont curieux.*

*Il nous faut les renseigner, faire part, et dans ce mot-là, la prédominance du mortuaire est indéniable.*

*Chose dite, chose faite dit-on. Or de la chose faite à la chose dite c'est la dimension de la chose qui trinque. Un geste, c'est d'abord quelque chose. Quant à ce qui peut s'en épingler... Chaque CAHIER devient petit tas de pages à la mémoire de ces moments dont le vivace est esbigné.*

*Les CAHIERS subissent le même sort que les pierres de ces lieux-ci qui se retrouvent entre les enfants et nous et interviennent à défaut de langage, si bien que le langage vient s'y concentrer. Avatar. Inévitable avatar ?*

*Reste l'esquive, mot qui sonne un peu comme dérive.*

*Alors que la psychanalyse, à ce qu'il m'en semble, cherche à faire la preuve de l'existence du langage tout puissant, ces CAHIERS vont paraître à l'enseigne qui est sur la couverture : AU DÉFAUT DU LANGAGE. Enseigne qui devrait faire dériver et nous maintenir dans un autre fil qu'enseigner ou renseigner.*

*Au vu de cette enseigne, on ne peut pas s'y tromper : il s'agit de prendre le langage à son défaut et non point de venir à sa rescousse lorsqu'il défaille, ce qui lui arrive en cette occurrence dénommée autisme.*

*Chacun sait maintenant que le langage est dieu et diable, qu'il a un endroit - ce que je me retiens d'écrire : en-droit - et un envers, que l'envers vaut l'endroit, que rien ne se fait, ne se voit, ne s'entend, qui ne soit de son ressort qui peut être dit de son empire. Nous sommes son à-faire et voilà tout. Chassez-le, il revient au galop. Il est notre naturel.*

*Telle est la créance amplement cultivée sur le terrain de laquelle repousse inévitablement le chiendent de la mécréance.*

*J'écris : chiendent parce que ces jours-ci, un jardin se défriche à trois cents pas de ma fenêtre et que j'en entends parler de ce chiendent. Le dictionnaire me précise qu'il s'agit du nom vulgaire de plusieurs graminacées vivaces par leurs rhizomes très développées et nuisibles aux cultures.*

*RHIZOME. Tel est le mot de couverture, l'enseigne en quelque sorte, d'un petit opuscule que Deleuze-Guattari m'envoie. Les cartes d'ici y sont traitées de méthode, alors que je préfère dire : pratique, en faisant remarquer que je ne mets pas d'S à ce mot-là car pratiques elles ne le sont pas tellement ni commodes. Je pourrais dire qu'il s'agit d'un ouvrage quelque peu ouvragé.*

*A l'enseigne de ces CAHIERS ci revenus au bercail, - je veux dire qu'ils ne vont plus se situer en faire-part ni en brochure de syndicat de cette initiative -, nous allons les reprendre, ces CARTES tracées par centaines depuis huit ans et y rechercher les avatars d'une pratique où les cartes sont traces de ces dérives qu'il nous est arrivé d'innover pour esquiver un tant soit peu et par moments l'énorme poussée de ce langage à jamais invétéré.*

*Une dérive, c'est quoi ? presque rien, un bout de bâton planté dans l'océan.*

*Il ne s'agit pas de donner des coups d'épée dans l'eau. La dérive est plantée, petit fait de mécréance élémentaire, épine de vigilance dans les houles culturelles qui nous emportent à leur gré.*

I.J. à Deligny, fév. 76

Vous me dites qu'il m'arrive d'avoir des scrupules comme il arrive à Yack, votre chien, d'avoir des tiques. Je ne sais pas si Yack tient à ses tiques, mais je tiens à mes scrupules. Il faut bien une discipline de la parole, de la prise de parole, du porte-parole pour que celui-ci ne se laisse pas prendre dans les marais de l'institué.

« Pour Janmari, pas d'autre », dites-vous. Voire. Que votre recherche ne porte pas sur cet autre-là, n'empêche pas qu'à votre insu quelque chose se passe aussi sur ce terrain. Que votre recherche porte sur le commun, ignorant ce qu'il en est de la conjugaison de l'un et de l'autre, c'est à la fois votre position originale et la condition nécessaire à ce que surgisse cet autre chose que quémangent ces gamins-là. C'est bien en ce sens qu'il ne saurait s'agir de méconnaissance dans la position du réseau, mais de parti-pris. La *vacance* du langage est une formulation pratique, de parti-pris. L'*absence* de l'autre est une position partisane de défiance à l'égard de tout ce qui se joue sur la scène de l'amour.

Mais persistent chez chacun de vous des adresses, des demandes, ne serait-ce que celle-ci : *Qu'il s'y mette* à votre coutumier, à vos manières d'être. Persistent aussi entre un gamin et sa présence proche des simulacres qui font signe et qui ne sont pas simples repères comme le seraient un arbre ou une pierre.

... Je comprends bien que la *découverte* du tapoter, ou de l'usage possible de la pierre à permettre ait été le fait des circonstances et non le résultat d'un décodage du comportement autistique. Reste que, si ces simulacres, ces détours, font partie de l'établi, c'est bien qu'ils correspondent au moins à la volonté de vivre avec l'autiste et de ne pas le laisser faire ou être dans son coin.

Je veux dire que si l'on réduit les relations à l'autre à tous les indicateurs psychologiques qui sont décrits habituellement : jalousie, transitivity, identification, amour... alors vous avez sans doute raison : Il n'y a manifestement pas d'autre (semblable) pour Janmari ; et il n'y a pas d'Autre non plus, le « Nom du Père » égaré en bordure du territoire. Restent l'halluciné et le réel tramés ensemble.

Mais que Janmari ne (re) connaisse personne, rien ne permet de le dire. Qu'un gamin s'y reconnaisse dans le coutumier d'un lieu serait déjà la marque qu'il fait la différence entre deux ordres des choses et ces deux ordres sont aussi le fait d'ensembles d'individualités différents. Ce « nous-là » est différent au Palais, au Serret, à Graniers et aux Murettes.

Bien sûr, vous visez plus l'Humain dans chacun de ces lieux, toute personne vacante, qu'elle soit singulière ou plurielle, que les traces d'un collectif. Mais, là encore, il me semble que le corps Commun, le Nous primordial... ne tombent pas du ciel ; ils sont là comme une autre scène qu'il s'agit de donner à voir par un *travail*, par une discipline quotidienne, une autre position. C'est là que je retrouve ce que vous disiez dans le n° 2 des Cahiers (Entretiens p. 66) : « Instituer le simulacre pour s'en débarrasser ».

L'objectif de la recherche reste bien le même. Retrouver ce qui fait signe dans le fil des choses lui-même, toute personne et toute parole vacantes. Encore faut-il des dispositifs – des dérives – empêchant le réseau de partir... à la dérive, et les gosses de demeurer dans leur quant à quoi ? Sans ces dispositifs-là, sans un travail qui porte non seulement sur l'usage de la parole en personne, mais aussi sur celui des simulacres qui sont toujours du langage – au ras des choses à faire ou dressés, adressés pour inviter à les faire –, il n'y aurait que le silence indifférent des pierres ; et la position du réseau ne serait pas libertaire mais elle s'identifierait au laisser faire le plus institutionnel qui soit.

Le Corps Commun n'est pas déjà donné, il n'est pas évident pour un être de langage. Et c'est dans la discipline qui vise à le donner à voir que l'autre est bien là. « Présence proche », dites-vous pour éviter « adulte », « éducateur » ou responsable. Précisé-

22

ment cette présence proche n'est pas indifférente à ce qui peut permettre et elle n'est pas quelconque au regard d'un gamin.

C'est bien pourquoi il ne suffit pas de se *défier* de l'institution ; elle se prend de toutes les manières dans les fils de l'établi. S'il faut se lever de bonne heure pour tenir votre position c'est qu'à chaque pas, à chaque moment, avec cette défiance à l'égard du langage, d'autres disciplines peuvent pointer leur nez. Innocents, l'usage de la pierre à permettre du Serret et le gourdin qui y repose ?... Je ne le crois pas. Vieilles disciplines du signal et du claquoir. Ce vieux J.B de la Salle initiateur des Frères des Écoles Chrétiennes, faisait grand cas des signes et du silence... « Pour donner au maître la facilité de garder le silence, on a établi un grand nombre de signes, qui, dans beaucoup de circonstances, pourront remplacer la parole » (*Conduite des Frères des Écoles Chrétiennes*).

La parole n'est pas seule à avoir son histoire et ses histoires. Le silence aussi et la défiance à l'égard de l'attachement amoureux. Bien sûr, ce n'est pas parce qu'il y a un gourdin sur une pierre au Serret que c'est une École des Frères, comme ce n'est pas parce que vous vous intéressez au « spécifique », à l'infinif, que vous avez la position de Lorenz. Simplement le projet même de la tentative implique non seulement qu'il se *défie* de l'institué mais qu'il le *détourne* continuellement, quotidiennement.

C'est ce que j'entends à propos des CARTES et de leur histoire. Nées des anxiétés de Jacques « responsable », servant à répondre des gamins aux parents, elles ont été détournées : ni instrument d'observation ni instrument d'interprétation. Détournées vers le *déconcertant*. C'est votre attention au *déconcertant*, la disponibilité à ce qui brise routines et disciplines qui est la définition même de la position libertaire du réseau.

*Deligny à I.J., fév. 76*

Répondre. Janmari ne le fait jamais, profondément ignorant du réciproque qui est de rigueur lorsqu'on vit dans le giron du langage qui met l'autre à la clé de l'un. C'est de cette désinvolture envers le réciproque qu'il nous faut sans cesse repartir, comme dans un jeu de l'O, cette *lettre* là étant l'avant-première ou l'après-dernière de l'alphabet, de même que son aloi n'est pas articulé.

Il y a là une manière d'être humain qui se soucie fort peu de cette *personne humaine* dont je dis qu'elle est un leurre idéologique de première grandeur dans la mesure où elle se pense au nom de ce que le langage en proclame. C'est donc à ce monopole du langage phonétique que je m'en prends ouvertement au nom de Janmari qui se fout pas mal du sien. Ce monopole du langage phonétique, je le dis abusif, outrancier, menaçant, fanatique.

Janmari est *autiste*, je le souligne. Il est flagrant que la présence là, sur le réseau, d'enfants psychotiques pousse les dérives, en modifie l'*aloi*, de par leur quête du langage dont on peut dire qu'ils *se sentent* démunis. Certains prennent ce manque-là avec une bonne grâce qui les teinte d'autisme, d'autres en souffrent et s'escriment envers et contre cette *absence* vécue comme un vertige auquel ils tentent d'échapper. D'où l'*aloi* très variable des *dérives* qui peuvent nous advenir.

Ceci dit, ce que la présence là d'enfants *autistes* peut nous inviter à *voir*, c'est que l'humain est bi-polaire, pourvu comme les hirondelles et les blaireaux d'un *tout-naturel* spécifique qui ne doit rien au langage et envers quoi le langage éprouve une sorte d'horreur. Ce qui se comprend aisément. Pour lui – le langage – c'est le vide, le béant, le chaos, la preuve flagrante de son propre défaut.

23

Notre démarche est d'aller à la recherche de cet autre pôle que je baptise comme je peux : corps commun, Nous primordial... De nommer un étoile ne la fait ni chaude ni froide.

Pour ce qui est de multiplier les obstacles, je lui fais confiance, au langage, dont nous sommes les premiers porteurs. Ce n'est pas chose aisée que d'échapper à son attraction, alors que pour Janmari, c'est chose faite, une fois pour toutes. De la lune il en est, si j'appelle lune cet autre pôle. Pas question, pour nous, d'aller fonder une colonie dans la lune. Mais explorer, c'est la liberté, c'est une démarche primordiale. Je veux dire qu'elle a lieu sans *pour* à la clé, sans *fin*. Ça vit ? Alors ça remue et par coïncidence ce remue-ménage permet que la vie persiste.

Il s'agit donc pour nous d'y aller voir, pour voir, pour rien, parce que l'être humain est ainsi fait que l'eau attire, et l'ailleurs et l'autrement.

L'immuable c'est tout autre chose que l'immobile, même si curieusement, du réitéré surgit dans le nouveau ne serait-ce que pour le permettre.

Ce que vous me dites à propos du gourdin du Séré qui ressemblerait comme un frère au *signal* innové par J.B. de la Salle, ultérieurement canonisé ne m'inquiète en rien, de même que le fait que Janmari procède volontiers aux gestes de l'élévation avec un tabouret ne m'incline à croire qu'il pourrait avoir la vocation d'être prêtre.

Au Séré, le gourdin tapé sur une pierre ne remplace pas la parole ou, s'il le fait, c'est pour l'un ou l'autre des gamins qui y sont et qui prend cette *chose-là* pour... ce qui est bien son droit. Si ce LUI là a besoin d'un *comme* n'importe quoi peut faire l'affaire.

Je dirai plus : je me fous pas mal de *l'intention* de qui manie le gourdin. Ce que j'en attends, de ce manieur-là, — faute de quoi, qu'il aille pérorer ailleurs — c'est de bien vouloir s'apercevoir que, par dessus le marché d'un réciproque qui peut s'établir, le coup de gourdin tapé pour tout ce qu'on voudra et pris comme il peut advenir que chacun le perçoive, peut permettre à un gamin ou une gamine, d'*oser*, d'innover, d'entreprendre. Le NOUS est d'une *autre nature* que le nous-intentionné.

... Mieux vaut, à tout prendre, que le coup de gourdin tombe sur la pierre plutôt que sur un gamin, geste dont le langage n'est pas quitte et n'est pas près de s'acquitter. Pour ce qui concerne les représailles, IL s'y entend. C'est même son à-faire — ce dont Janmari est innocent — quitte à ce qu'il nous apprenne à nous dépendre un tant soit peu de ce réciproque qu'il fonde.

Que le gourdin soit *signal*, tout dépend d'où on le voit. Ce que je m'ingénie à préserver, c'est que le moindre geste peut *faire repère*, indice que l'autre pôle de l'humain persiste à préluder malgré tout.

Vous me parlez de ma *défiance vis-à-vis de l'attachement amoureux* et vous me dites que de cette défiance il faut s'en défier vu que son histoire est plutôt louche.

Je ne m'en défie pas de cet attachement-là. Je dis qu'il n'est pas TOUT. Le NOUS dont je parle est aux antipodes du nous-deux ; mais il n'est pas un mythe et voisine très discrètement avec toutes les formes de nous-ci, nous-là. Le respecter exige sans doute une certaine rigueur dont je serais bien incapable de *formuler* les règles.

Cet Autre dont vous me rapportez la vogue, je ne le saisis guère mieux que Dieu. Il ne faut pas m'en vouloir si je fais le mécréant comme on dit : faire la bête.

Des éducateurs, de passage hier, me disaient qu'une critique les avait un peu surpris à propos de CE GAMIN-LA. Il y était dit que ce que j'y raconte, mes manières de dire, ça faisait *vieille France*... Ben ma foi. Ce qu'il peut y avoir de désuet dans ma manière de penser, pas étonnant que ça transpire. *Quelque chose* est tombé en désuétude. Mais alors il faut entendre cette *désuétude* comme bien plus profonde-

ment désuète que l'archaïque qui a son fondement de concerté, donc de langage. Autre écho qui nous concerne : « Chez Deligny, y a du bon, mais ça n'est pas *démocratique*... Ben non, c'est vrai. Pas trace de démocratie dans cette entreprise. Et ça, c'est à cause de Janmari. Un palpiter de sa main vers une chose peut *signifier* : - « *Oui, j'en veux...* » ou : - « *Non, j'en veux pas* ». Allez donc procéder à un vote quel qu'il soit avec un individu, pourtant déterminant, qui *dit*, du même geste, et le oui et le non. Ce qui fait qu'une tentative n'est et ne peut être, ni une petite nation ni une institution. C'est un *fait commun* à quelques individus qui s'entendent à mimot, au quart de mot, au millième de mot. A la limite, et dans les meilleurs moments, leur mode d'entente est *imperceptible*. Formuler, c'est mettre en danger cet imperceptible. J'en suis bien convaincu et ça ne date pas d'hier ; *je* n'ai rien à perdre en affirmant cette position puisqu'il ne se présente pas aux élections. Je n'ai pas plus de *formes* à respecter qu'un peintre, ni plus ni moins.

Si j'insiste quelque peu sur ce point, c'est, très éventuellement, pour que d'autres, qui voudraient entreprendre quelque chose de même aloi que cette tentative-ci, ne se croient pas obligés de s'encombrer de tout un attirail de pêcheur de voix, alors que, justement, il s'agit de s'en méfier des voix, de ce par quoi *je* Se dit.

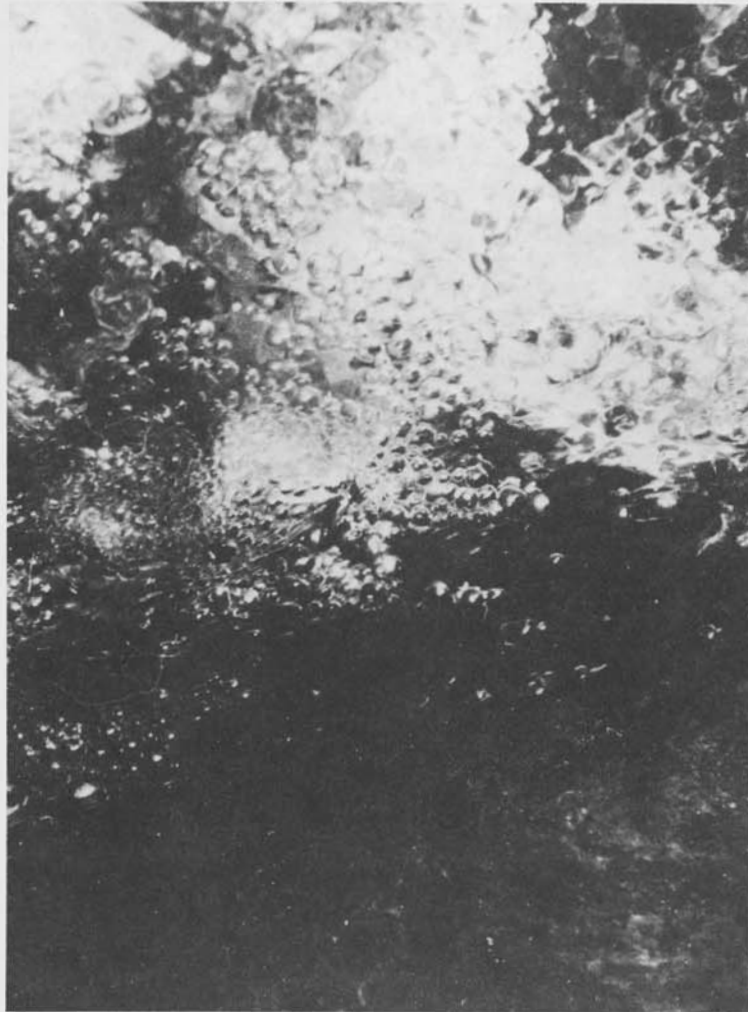
Est-ce tant soit peu exprès que je brave des entendus universellement respectés ? Il y a toujours un peu de ça dans l'attitude du mécréant : de la bravade, qui l'aide à être *plus brave* qu'il ne serait sans elle. Le souci constant d'un *libertaire* me semble être d'avoir à guetter les mille et une manières dont cette idole idéologique dénommée *liberté* se pare et se farde. Il se doit d'aiguiser ses propres émois à pressentir l'imposture.

Décidément, ce mot-là me revient, tous ces jours-ci. Je vais le majusculer pour voir : - *La mécréance* et l'Imposture.

Quoi de plus désuètement vieille France que la mécréance et quoi de plus permanent, je le crains fort, que l'Imposture.



EAU  
comme on dirait  
VIE  
un mot comme eau  
et  
le réel de la chose.



*de l'eau  
Telle que nous  
peut-être  
la verrait  
de ce point-de-vue  
de l'autiste  
qui voit  
de par le fait  
qu'IL ne regarde pas.*



### **III. PASSER SOUS SILENCE**

27

967

... Il n'y a pas une culture au monde où il soit permis de tout faire. Et on sait bien depuis longtemps que l'homme ne commence pas avec la liberté mais avec la limite et la ligne de l'infraçhissable. On connaît les systèmes auxquels obéissent les actes interdits ; on a pu distinguer pour chaque culture le régime des prohibitions de l'inceste. Mais on connaît mal encore l'organisation des interdits du langage. C'est que les deux systèmes de restriction ne se superposent pas, comme si l'un n'était que la version verbale de l'autre : ce qui ne doit pas paraître au niveau de la parole n'est pas de toute nécessité, ce qui est proscrit dans l'ordre du geste. Les Zuni, qui l'interdisent, racontent l'inceste du frère et de la sœur ; et les Grecs la légende d'Œdipe... Et il est probable que les concepts psychologiques de compensation, d'expression symbolique, ne peuvent en rien rendre compte d'un pareil phénomène.

Il faudra bien un jour étudier ce domaine des interdits de langage dans son autonomie... Et reconnaître d'abord, à la limite de l'interdit et de l'impossibilité, les lois qui concernent le code linguistique (ce qu'on appelle si clairement, les fautes de langue) ; puis à l'intérieur du code et parmi les mots ou expressions existants, ceux qui sont frappés d'un interdit d'articulation (toute la série religieuse, sexuelle et magique des mots blasphématoires) ; puis les énoncés qui seraient autorisés par le code, permis dans l'acte de parole, mais dont la signification est intolérable, pour la culture en question à un moment donné : ici le détour métaphorique n'est plus possible, car c'est le sens lui-même qui est objet de censure. Enfin il existe une quatrième forme de langage exclu : il consiste à soumettre une parole, apparemment conforme au code reconnu, à un autre code dont la clef est donnée dans cette parole même : de sorte que celle-ci est dédoublée à l'intérieur de soi : elle dit ce qu'elle dit, mais elle ajoute un surplus muet qui énonce silencieusement ce qu'il dit et le code selon lequel il le dit. Il ne s'agit pas là d'un langage chiffré, mais d'un langage structurellement ésotérique. C'est-à-dire qu'il ne communique pas en la cachant une signification interdite ; il s'installe d'entrée de jeu dans un repli essentiel de la parole. Repli qui la creuse de l'intérieur et peut-être jusqu'à l'infini. Peu importe alors ce qui se dit dans un pareil langage et les significations qui y sont délivrées. C'est cette libération obscure et centrale de la parole au cœur d'elle-même, sa fuite incontrôlable vers un foyer toujours sans lumière, qu'aucune culture ne peut accepter immédiatement. Non pas dans son sens, non pas dans sa matière verbale, mais dans son jeu, une telle parole est transgressive.

... Dans l'histoire occidentale l'expérience de la folie s'est déplacée le long de cette échelle (des 4 formes de paroles interdites).

... Avec Freud l'expérience de la folie s'est déplacée vers la dernière forme d'interdit de langage dont nous parlions tout à l'heure. Elle a

cessé alors d'être faute de langage, blasphème proféré, ou signification intolérable (et en ce sens la psychanalyse est bien la grande levée des interdits définie par Freud lui-même) ; elle est apparue comme une parole qui s'enveloppe sur elle-même, disant au-dessous de ce qu'elle dit autre chose, dont elle est en même temps le seul code possible ; langage ésotérique, si l'on veut, puisqu'il détient sa langue à l'intérieur d'une parole qui ne dit pas autre chose finalement que cette implication.

Il faut donc prendre l'œuvre de Freud pour ce qu'elle est. Elle ne découvre pas que la folie est prise dans un réseau de significations communes avec le langage de tous les jours, autorisant ainsi à parler d'elle dans la platitude quotidienne du vocabulaire psychologique. Elle décale l'expérience européenne de la folie pour la situer dans cette région périlleuse, transgressive toujours (dont interdite encore, mais sur un mode particulier) qui est celle des langages s'impliquant eux-mêmes, c'est-à-dire énonçant dans leur énoncé la langue dans laquelle ils l'énoncent. Freud n'a pas découvert l'identité perdue d'un sens ; il a cerné la figure irruptive d'un signifiant qui n'est absolument pas comme les autres. Ce qui aurait dû suffire à protéger son œuvre de toutes les interprétations psychologisantes dont notre demi-siècle l'a recouverte, au nom (dérisoire) des « sciences humaines » et de leur unité asexuée.

Et par le fait même, la folie est apparue, non pas comme la ruse d'une signification cachée, mais comme une prodigieuse réserve de sens. Encore faut-il entendre comme il convient ce mot de « réserve » : beaucoup plus que d'une provision, il s'agit d'une figure qui retient et suspend le sens, aménage un vide où n'est proposée que la possibilité encore inaccomplie que tel sens vienne s'y loger, ou tel autre, ou encore un troisième et ceci à l'infini peut-être... Depuis Freud la folie occidentale est devenue un non-langage parce qu'elle est devenue un langage double (langue qui n'existe que dans cette parole, parole qui ne dit que sa langue). C'est-à-dire une matrice du langage qui au sens strict ne dit rien. Pli du parlé qui est une absence d'œuvre.

Il faudra bien un jour rendre cette justice à Freud qu'il n'a pas fait parler une folie qui depuis des siècles était précisément un langage (langage exclu, inanité bavarde, parole courant indéfiniment hors du silence réfléchi de la raison) il en a au contraire tari le logos déraisonnable ; il l'a desséché ; il en a fait remonter les mots jusqu'à leur source. Jusqu'à cette région blanche où rien n'est dit ».

Michel FOUCAULT : la Folie, l'absence d'œuvre. *Histoire de la Folie* Gallimard 1972 pp 578-580

## « INTERDITS DE LANGAGE »

I. Joseph

A faire la généalogie de ces interdits de langage Foucault permet de désigner comme simple innovation technique ou déplacement en douceur (s) ce qui peut apparaître à la conscience ordinaire du psychologue ou du psychanalyste comme une libération ou une levée d'interdits. La cure par la parole est le dernier maillon d'une chaîne le long de laquelle se sont déplacées toutes les exclusions du langage de la folie et ce n'est sans doute pas le maillon le plus faible.

Que nous dit Foucault ? Que les interdits de discours dont il attribue la levée sans doute hâtivement à un Freud libérateur se sont reportés d'abord sur la figure silencieuse de l'analyste, mais plus fondamentalement sur le discours de la folie lui-même. Langage exclu parce qu'exclusif dans sa propre structure, non pas interdit à l'écoute mais langage interdit à l'intransitif si l'on peut dire. Comment se fait-il que ce soit par le même mouvement qu'un langage ait été aussi « libéré » et « desséché » ? Parce que, le discours de la folie s'est trouvé surpris, hébété, gorge nouée, interdit dans les associations libres auxquelles l'invite l'analyste. Tant il est vrai que le pour-rien n'est pas de l'ordre de la parole et qu'il voisine mal avec l'idée d'une cure qui ferait de celle-ci son levier essentiel.

Plus fondamentalement, si le langage de l'inconscient est une construction de l'analyse, comme le dit Freud, s'il est une réalité qui n'est saisissable que dans la situation analytique, dans le moment même où il se dédouble et se surdétermine à l'oreille de l'analyste, il se creuse à l'infini pour le sujet qui parle jusqu'à le laisser en question, à sa propre question, en position radicalement indéterminée, « *sujet barré par le signifiant* ».

C'est bien là l'entre-dit originel de la situation analytique où l'écoute d'un sujet structuré par le langage aboutit immédiatement à la production d'un langage d'où le sujet est exclu, c'est-à-dire d'un sujet interdit dans son langage.

La vérité de l'analyse et de sa rigueur se situe là, beaucoup plus que dans le champ d'une communication donnée et réclamée par les psychologues et les pédagogues. Le « parlez, parlez donc » (1) de Freud adressé à l'hystérique se veut une libération de la parole, soit ; mais ce n'est peut-être pas une libération *par* la parole puisqu'il vise au contraire à faire assumer par le sujet qui parle le clivage essentiel par lequel il est absent du lieu où il parle alors qu'il est présent ailleurs sur une autre scène où ON le parle.

A méconnaître cette rigueur de l'entre-dit analytique le « parlez, parlez donc » risque de n'être plus que l'éloge d'une parole vide ou d'une parole morte, repérée par l'analyse comme une des scories de sa technique, et où le sujet, conforté dans l'idée qu'il s'exprime dans une parole qui est elle-même sa propre règle s'interdit toute parole vraie, lui creuse sans fin sa propre tombe. C'est alors que la parole se perd dans un face à face imaginaire, parole *interlocutée* parole de communication qui fait les délices de l'interprétation sauvage ou pseudo-soignante.

Ce n'est pas à nous de rentrer dans le détail de ce qu'implique la psychanalyse dans la rigueur de son concept, ni de donner des leçons à ceux qui brandissent les drapeaux d'un humanisme invétéré en matière d'éducation.

Mais si ce n° 3 *des Cahiers de l'Immuable* est à l'enseigne du défaut du langage, c'est en partie parce que dans le rapport qui nous lie à tous ceux que la tentative regarde, qui la veillent (bien ou mal) qui la sondent, bien qu'elle ne soit pas une opinion, qui la surveillent bien qu'elle ne prétende pas être un danger public, il y a une série de malentendus qui, de plus en plus clairement à nos yeux, s'ordonnent tous à cette idole de la psychologie qu'est la communication. Bref, la méfiance

29

constante, quotidienne, scrupuleuse du réseau porte moins sur le langage en tant que tel, dans la mesure où la tentative de Monoblet a pour point de départ son *défait* chez l'enfant autiste, que sur la communication comme technique relationnelle et comme instrument de travail privilégié pour le psychologue, le psychothérapeute ou l'éducateur.

Nous savons maintenant, et le travail de Michel Foucault n'y est pas pour rien, que la psychologie et ses ramifications éducatives ou thérapeutiques a pris la place et la succession d'un ensemble de dispositifs disciplinaires éprouvés dans l'histoire des institutions et qui visaient à permettre de vivre le rapport et la distance avec la folie et l'enfant fou. Elle a, consciemment ou innocemment réinscrit certains de ces dispositifs sur une nouvelle surface d'enregistrement où s'articulent le codage du sexuel, l'écoute du désir, la manipulation de la demande ou de l'angoisse, le respect de la régression et l'épanouissement de la personne.

Or, de cette *révolution* psychologique, la tentative de Monoblet se détourne résolument et s'en retourne en deçà. D'où son aspect *désuet* disent les uns, *rétro* ou *roussseauiste* disent les autres. Et en effet, la recherche du réseau semble s'effectuer en bordure du champ du verbe en le méconnaissant disent les psychanalystes, en l'interdisant disent les pédagogues et tous ceux qui ne conçoivent de principe que d'autorité, d'établi que sous la forme d'un règlement.

En allant plus loin, on aurait le *droit* de dire, de se dire, à partir justement de la généalogie des dispositifs disciplinaires en psychiatrie ou dans l'univers carcéral que la *tentative-Deligny* réactive en quelque sorte dans ses faits et gestes et jusque dans son vocabulaire, les manières d'être archaïques avec l'enfant-fou. Comme si à se tenir à distance du verbe, on reproduisait inmanquablement l'écart lui-même qu'il a voulu réduire entre le normal et le pathologique et on réinventait innocemment les vieilles disciplines scolaires du moindre geste, la règle du silence magistral, l'interdit de contact pédagogique et le coutumier consciencieux des couvents, jusqu'au retour à l'immédiat d'un espace aménagé qui ne trompe pas et qui est le meilleur des soins parce qu'il écarte toute angoisse en offrant au regard une multitude de repères et aux trajets l'invite de ce qui est à faire.

En somme, à vouloir se méfier du verbe communiquer on n'échapperait pas aux emprises disciplinaires déjà enregistrées au cadastre des institutions.

On trouvera, dans le texte de Deligny, les réponses éparées au chapelet de ces questions inquiètes. Encore ne faudrait-il pas s'imaginer que les préoccupations pratiques, que les scrupules propres au réseau s'ordonnent toutes à un tel questionnement. Il faut plutôt comprendre que le détour dont nous parlions tout à l'heure a eu pour opérateur concret dans des circonstances précises, la conjonction d'une part d'une volonté commune à quelques individus de se détourner du champ de mines de la communication et des parades de la personne, et d'autre part le parti-pris de saisir l'occasion de vie avec des enfants autistes qui, précisément ne sollicitent aucune écoute et n'interpellent aucune personne. Ceux là *demandent* que le réseau veille à autre chose qu'au maintien d'une communication.

Voilà le fait primordial du réseau à partir duquel on comprend qu'il soit en position de veille et non d'écoute, à côté et non derrière, veillant et non interprétant.

Cette position de veille peut laisser croire aux infirmiers, psychothérapeutes et éducateurs que la tentative, pour se méfier de l'analyse de discours, n'en est pas moins de plain-pied avec leurs préoccupations. Ceux qui se *coltinent* le quotidien de l'enfant perturbé ou fou croient pouvoir se dire que ces *éducateurs* de Monoblet comme ils les appellent, sont leurs frères. Tout étonnés de ne pas voir dans le journal du réseau où les images du film les éléments qui leur rappelleraient les leviers principaux de leur travail : le coucher et le toucher, l'affection et l'affectation, les jeux de l'amour et du regard.

C'est pourtant autre chose que ces adultes regardent. La recherche de ce qui peut

faire signe ne porte pas sur le sujet psychologique, sur l'humain sans le mode du subjectif, mais sur l'humain à l'infinif. Non pas l'humain destiné à, voué à, susceptible de, être de vocations et de motivations, de virtualités et d'histoire familiale. La recherche est limitée le *temps d'une traversée* (voir le « décret ») et n'engage que *l'humain là*.

Alors il faut dire que le silence n'est pas la panacée, qu'il a été simplement une des pierres par lesquelles le réseau a pu se détourner non seulement des leurres de la parole mais aussi des interdits présents dans l'écoute elle-même. Et bien sûr il faut dire que des silences peuvent en dire long, et charrier autant de pouvoirs insidieux que la parole, comme il faut remarquer que veiller peut glisser en surveiller si on n'y prend pas garde, que le coutumier peut devenir routine et l'élosion du contact se faire indifférence...

Il est hors de question d'établir une juridiction sur ces dire et médires — puisqu'ils s'installent immédiatement et de fait dans une position de *maitrise* : « *Dis-moi ce que tu fais je te dirai à qui je le rapporte* » —, il s'agit de tenir compte du rapport que la tentative entretient avec ses circonstances et ses occasions, son histoire et ses contraintes, sa position et les disciplines qu'elle s'impose en connaissance de cause. Qu'un regard distant retrouve dans cette pratique concrète des résurgences ou du déjà-vu, et que remontant à partir de ce qu'il croit reconnaître il suppose des intentions de mauvais aloi, ou des inerties inconscientes cela ne signifie pas pour autant que la recherche s'en tienne là. C'est là plutôt ce que les uns et les autres du réseau doivent contourner puisque leur regard porte tout au contraire sur ce qui peut survenir par inadvertance, à l'insu des intentions avouées et des projets conscients.

Il s'agit, dit Deligny, de veiller au déconcertant, d'y veiller à chaque moment et d'y repérer ce que la parole serait bien en peine de formuler par ses propres forces, sans que pour cela le fin du fin de la recherche en devienne l'éloge de l'ineffable.

Or le fait même de veiller à l'inattendu suppose de la part du réseau une telle souplesse des dispositifs d'existence que la seule *institution* qui fasse alors *problème* est celle du remaniement perpétuel. Lorsque « tout va bien » sur un certain rythme, lorsqu'une unité semble s'installer dans sa trajectoire propre, on peut se dire que ce n'est jamais pour longtemps. Tant il est vrai que les exigences conjuguées d'un mode de vie en rupture avec les catégories socio-économiques dominantes — il faudrait y revenir — et d'une recherche qui s'inscrit à contre-courant de la pensée des écoles, poussent à décortiquer, à remettre cent fois sur le métier, le *tout va bien* proclamé et à faire de chacun, de chaque lieu, de chaque moment un levier ou une dérive de plus.

C'est à partir du moment où ce souci, ce *scrupule* seraient émoussés que le radeau deviendrait épave, que les pierres deviendraient dolmens, qu'une brèche deviendrait un asile ou un refuge de plus sur le chemin de nouvelles croisades.

---

(1) « Freud a dit aux sujets : Parlez, mais parlez donc, faites comme les hystériques, on va voir ce qui se passe ». J. LACAN : *L'envers de la Psychanalyse*.

## A PROPOS DE « L'INTERDIT DE PARLER »

Deligny

Voilà donc un texte qui, partant d'une médisance assez répandue, y répond. L'écho m'en est souvent revenu qu'*ici* régnait l'interdiction de parler. Tout comme si, un beau jour, nous avions inventé le mutisme promu alors en méthode. Quand les idées s'associent, quand les mots non seulement se conjugent mais se conjurent, ils le font sans vergogne. Il m'est arrivé d'entendre dire qu'*ici* régnait l'inceste. Double extravagance plutôt mal-intentionnée semble-t-il, mais il est vrai qu'à tenter d'innover on s'expose, et il est vrai aussi qu'une tentative s'étaye quelque peu de braver les opinions répandues un peu comme les engrais dans les aires culturelles.

Ce que le texte d'I.J. fait ressortir, c'est qu'innover n'est pas si simple et que si ça fait des histoires, si ça donne pâture au parlé, l'histoire est là, et que le moindre geste a de très longues racines et que pensé, voulu, innovant, voilà qu'y affleure un réitéré venant de je ne sais quand et peut-être de fort mauvais aloi. Pauvres chiens que nous sommes : nous cherchons, nous grattons pour déterrer un os attendant au squelette d'une sacrée belle vacherie d'un concerté pédagogisant de temps révolus, et cet os, nous le prenons dans la gueule, fiers comme artabans de notre *trouvaille*.

Comme dit le sociologue, faut y veiller, et de près, à ces (re) trouvailles.

Il est vrai que des *révolutions psychologiques* nous en sommes loin, le dos tourné non pas de par quelque résolution préalable, mais plutôt par ignorance, absence crasse de formation et d'information.

*Rousseauiste* je me suis fait souvent (mal) traiter de, sans doute à cause de la nature, et peut-être aussi parce que ce Copfermann des Éditions Maspéro qui s'y intéresse, à *ici* se prénomme Émile.

Quant au fait que moines quelque peu nous le serions, c'est un propos qui ricoche volontiers dans nos alentours. A ce point que l'une d'entre nous s'est entendue dire par une psychanalyste : - « Mais comment ça se fait que vous ne devenez pas fous ? » Mystère pour elle.

Il est vrai que nous ne sommes pas portés à respecter les règles des ordres culturels en vogue. Les *il faut* édictés : - « Il faut s'exprimer, il faut se loisiriser, il faut baiser, il faut s'embrasser, il faut se tutoyer, il faut se marrer... etc. » ne nous concernent pas. Ce qui ne nous empêche pas de nous marrer et le reste à l'occasion.

Mais voilà qu'il semble que de ne pas les mettre sur le pavois, ces événements de la vie courante, fait injure et donne prise à un médire qui m'étonne et qui est méprise. Il est de mode de s'afficher, d'afficher S, alors que nous serions portés à *exposer* notre ouvrage, comme des peintres le feraient, et dans cet *ouvrage*, il ne s'agit pas de cet S qui n'est pas de notre ressort.

Par où nous ne sommes pas « *les frères* » des infirmières, éducateurs et psychothérapeutes qui vivant eux aussi proches d'enfants semblables à ceux qui viennent en séjour *ici*, peut se dire en quelques mots : « l'institution est lieu d'artifices (on peut ou non mettre un s) ; c'est là son vice originel. Mais je ne parle pas là particulièrement des institutions pour enfants patati, patata. Je veux parler de ce qui s'institue, la personne de tout un chacun étant *l'artifice* de base, et je ne veux pas dire que l'homme pourrait s'en passer de ce que le concerté institue.

Que la *nature humaine* y soit portée, à instituer, c'est bien probable si on se fie à ce qui lui est arrivé de tous temps et en tous lieux, encore que notre regard, en l'occurrence, puisse être suspecté de prouver une nécessité dont il se peut que nous ayons à nous justifier sans cesse.

Pourvus de ce privilège énorme qu'est le langage, il semble que nous soyons, tout

naturellement, portés à éluder ce *terme* de nature. Ne reste donc que l'institué qui nous spécifie. La démarche est claire : défenses et illustration des institutions, ce qui peut se dire : de l'Institué, enseigne où l'inconscient trouve à se loger, même et surtout les jours de foire.

Mais l'*humain* tout naturel, je veux dire intact comme au premier jour ?

Il est entendu et même promulgué que ça n'existe pas.

Mais si jamais cet humain-là était extraordinairement – ce qui peut se dire : tout naturellement – vivace ? Alors il existerait sans que personne ne s'en aperçoive, froid, distant, *dénaturé*, diront ceux pour qui la nature de l'homme, c'est le langage et tout ce qu'il implique dans l'ordre des sentiments qui revendiquent une pérennité dont l'*humain* qui, à vrai dire, n'y est pour rien, se trouve affublé, pétrifié. Et alors, comme il est honoré, encensé, justifié, cet *humain* surchargé d'une longue histoire, on le dit même éternel. Ça le met à bonne distance, là où il ne gênera pas trop les marchandages que l'Institué implique à seule fin de se maintenir là.

Mais comme l'*humain-de-nature* dont je veux parler n'entend rien au langage, il ne risque pas de venir témoigner à aucune barre de justice. Barré, il l'est, comme tout ce qui est *réel* peut l'être.

Nous voilà loin d'ici ? Non, nous y sommes en plein. Et puisque le texte d'I.J., d'institutions ricoche en asile, j'en profite pour le ramasser, ce mot-là qui peut se mettre à vouloir dire l'institution portée au pire.

Or, envers ce mot-là, j'ai un certain respect. Je dirais même volontiers que dans ma géographie, brèche et asile vont de pair. Mais ce texte est déjà long. Il faut l'interrompre sur ce mot-là, le poser là, ce mot, comme une pierre, en marge, alors que me revient que j'ai oublié de dire que si l'institution est lieu d'artifice (s), il y a bien *ici* quelque chose qui s'y est *institué* reflet de ce *fugace* qui devrait nous permettre de conjurer l'*institué* : l'usage et la pratique de ces cartes sans lesquelles règnerait, à tout bout de champ, ce *réciroque* que nous escamotons allègrement.

Mai 76

Deligny à René Schérer et Guy Hocquenghem, Mai 76

Dans le n° de Recherches de mai 76 – *Album systématique de l'enfance*, je me trouve désigné comme un des rares – le seul dites-vous – à ne pas marcher dans les faux-semblants d'autonomie de la personne (encore) petite, cultivés au sein d'instances où *la parole* jouerait *librement*. Et il est vrai qu'il serait assez saugrenu d'organiser de telles instances *démocratiques* avec des enfants qui ne disposent pas du *oui* et du *non*. Et vous dites que je *les vise*, ces enfants-là, mutiques. Je ne *vise pas* du tout. Ce que je dis, c'est que, grâce à leur présence-là, nous pouvons nous aviser que, si *la personne* inéluctablement compte quand il s'agit de nous-les-hommes pourvus du *pouvoir* de penser SE qui s'organise en nécessité, *autre chose* que cette instance là persiste à préluder dans notre existence.

Vérité première, on en conviendra.

Et vous m'empruntez ce mot d'*erre* que d'ailleurs j'ai ramassé moi-même là où il traînait, sur quelque plage de ma mémoire, le flot du langage l'y ayant déposé. Mais ce qu'il faut comprendre, c'est que, lorsque je ramasse un mot-coquillage, c'est qu'il est *vide*. Si je le dis « *riche* » c'est qu'il est richement orné comme il arrive aux coquillages de l'être. Si on approche ce coquillage de son oreille, il se met à bourdonner des mille et un sens dont le pourvoit le langage proche.

D'*erre* en errance, d'errance en rapt, vous voilà partis. Et votre idée d'enfance *ravie* je l'ai suivie allègrement tout au long de votre album.

Si je vous écris, ça n'est pas du tout pour vous (le) reprendre, ce mot d'*erre* (re) trouvé. Il me semble qu'il y a bien *du vrai* dans ce que vous dites, que l'enfant cherche à l'être, ravi, quitte à se faire le plus ravissant possible, et jusqu'à l'odieux si ça tombe, mais allez donc démêler l'un de l'autre.

Mais ce mot d'*erre*, si on le recoupe avec le fait qu'en 1947, j'ai écrit *les vagabonds efficaces* risque de susciter une méprise que je vois s'esquisser dans ce que vous dites, que « la grande idée de F.D., on l'a dit, mais il faut le répéter comme un principe, a été le parti-pris du vagabondage ». S'agirait-il d'un principe *pédagogique* ? De même que vous dites, en partant d'*erre* : - « l'enfant va... son allure peut le guider vers la découverte de l'autre, l'attente de l'autre qui l'enlève, ou la séduction de cet autre enfant qu'il n'est pas... ».

Pour qu'il y ait cet attrait de *l'autre*, encore faut-il qu'il y ait un tant soit peu de *l'un* à la clef, ce qui n'est peut-être pas du – le ? – ressort de l'autiste qui, *débarassé* de cette *préoccupation* est, semble-t-il, surdoué pour percevoir des aspects de cet *humain* qui nous échappe.

Je n'élabore pas une doctrine pédagogique qui revendiquerait le *libre* droit de vagabonder. Revendiquer, c'est reconnaître ce à quoi on s'adresse pour quémander ou exiger un droit, ce qui est expressément l'à-faire du langage qui a pour fonction de légiférer.

On peut imaginer que dans une société libérale encore un peu plus avancée et plus subtilement organisée que celle-ci, pourraient foisonner à loisir des *clubs* et associations subventionnées pour « *le libre vagabondage des jheûnes* ». Et alors ?

Si ma lettre se fait si longue, c'est qu'en ce moment, je pense qu'il serait peut-être utile de préciser un peu plus clairement la démarche de cette *tentative*-ci.

Il ne faut pas détacher les mots de ces *cartes* qui sont l'instrument de notre pratique.

Prenons ce mot là d'*erre*. Je vous ai dit que je l'avais trouvé *vide*, quitte à le décrotter des restes de tout ce qu'il peut *vouloir* dire entre parlants.

Je m'en suis servi pour nommer ces lignes que nous traçons, avec un certain scrupule, et qui transcrivent la trace des trajets des enfants-là, seules traces *admisses* stratagème qui nous est venu pour nous éviter l'usage du nom ou du *Il* qui institue cette *personne* qu'il peut sembler *tout naturel* d'attribuer sans vergogne. Or, ce faisant, nous voilà les uns les autres, *assujettis* au langage qui serait une commodité mais



qui est, en fait, toute une *histoire*. Et nous voilà aveuglés envers ce qui ne le regarde pas, ce langage qui nous fait ce que nous sommes et qui n'est pas innocent d'une longue histoire de domination de personnes sur d'autres.

Mais alors, il devient clair qu'il ne faut pas détacher *nos* mots des cartes qui, tracées à partir de ces enfants-là, visent non pas *eux* mais LE défaut du langage, SON défaut *originel spécifique*.

Il se trouve, par exemple, que les *lignes d'erre* ne vagabondent pas tellement, pas du tout. On peut les voir en petits nœuds souvent communs tout proches de là où nous sommes. Alors, à nous de *vagabonder* d'errer d'erreur en erreur à la recherche de cet *humain* quelque peu libéré des bourrages conventionnels qui poussent chacun à SE manifester sans trop se demander d'où il lui tombe, ce SE là, sinon d'un mode de mœurs ambiant dont tout à coup il s'inspire, serait-ce que pour faire le contraire, par accès de *personnalité*.

Pointer que *l'humain* n'est peut-être pas (que) du ressort du langage, c'est là le pari de ces lignes dites *d'erre*. Que dire de plus, sinon que je n'ai pas bougé d'ici même depuis bientôt neuf ans, tout entouré de cartes.

Drôle de vie pour un *vagabond de principe*.

Est-ce que j'y serais arrivé ?

Y ?

fin mai 76

GRANIES, Janvier 74

Ainsi peut se transcrire la présence de Janmari, là, près de nous, en janvier 74.

Pas la moindre *rupture* des *cernes d'erre*,

Ce qui veut dire que notre regard n'était jamais surpris. A longueur de journées, de nuits, de semaines, tout se passait comme *prévu*.

Ce balancer n'était qu'esquisses, séquelles d'un antérieur quasiment révolu, résolu. Journées parsemées de séquences où *il se mettait à faire*, entrecoupées de mouvements d'attente de notre bon vouloir qui s'exprimait en menus gestes qui *lui* faisaient *signe*. Lune de miel. Il en faut, de temps en temps, de ces lunes-là, qui resplendissent de l'illusoire d'un réciproque bien rodé.

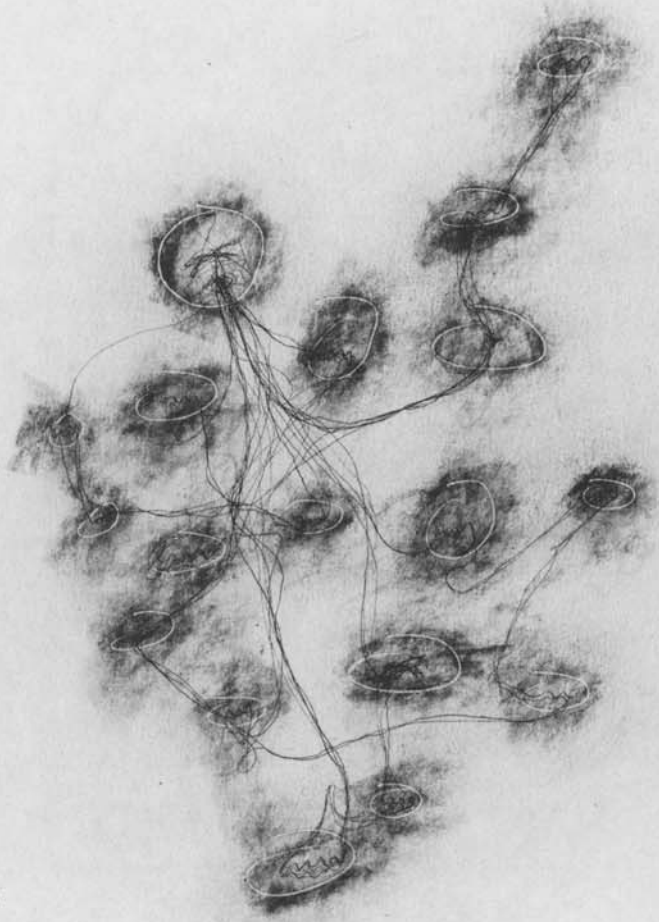
Roder n'est pas rôder : errer au hasard.

Décidément, ce mot d'erre n'a pas fini de nous harceler. Il est de bonne compagnie. Que deviennent les lignes d'erre qui n'échappent pas au prévu ?

C'est que *l'autre*, alors, n'est pas *libre*. ?

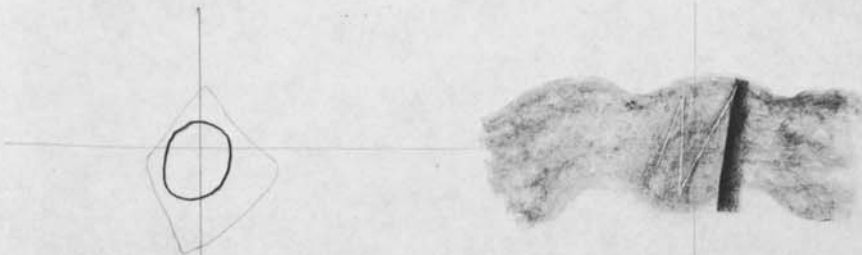
Ce n'est pas du tout là que le bât nous blesse, bien au contraire.

C'est bien d'avoir pris Janmari *pour un autre* que ce *Nous-là* de janvier 74 s'est fait piéger, ce que la *portée* qui s'ensuit rend plus clair.

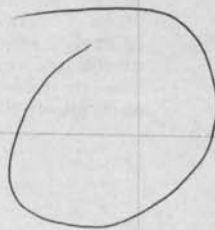


Gravis  
January 1974

M voilà N pourvu d'une  
 jambe de moi  
 Jammarî a été pris pour quelqu'un (un)  
 et nous y perd les effets de N  
 et tourne au Morne  
 puisque tout nous s'organise autour et pour ce L'U l'a  
 cerné de nos intentions (réitérées) répétées  
 les cornes d'erre se réitérent sans rupture  
 sur "la pierre" nous pouvons transcrire  
 en le réitére toujours identiques de nos  
 manières d'être à son égard : nous le connaissons  
 cet le là.  
 nous tourne bien (en) rond autour de l'dée  
 que nous SE fait de lui  
 l'idéologie de l'unité triomphe tranquillement :  
 il va (dièlement) bien, Jammarî, ces temps-ci.  
 quant aux chevêtes (en) n'en parlons pas,  
 réduits à l'état de fantôme du passé :  
 l'eau primordiale rince la vaisselle.



2317-252740 .7



#### IV. CHOSES VUES

*Le réseau et ses passants, ceux qui viennent, s'en vont, reviennent y vivre pendant quelques semaines, quelques mois. Rares sont ceux qui décident d'y rester, de s'y enraciner.*

*Ce qui s'en pense, ce qui s'en dit, ce qui s'en voit. Il est vrai que le réseau n'est guère recrutant.*

*A-t-il élaboré une idéologie particulière ? Chaque unité a la sienne, et le passant le mieux intentionné est souvent ressenti plus « difficile » que le plus « difficile » des enfants en séjour.*

*Il y va d'une rupture avec ce que le langage colporte.*

*Il s'avère que les enfants ne sont pas objets de parole, ni le « il », que le réciproque n'est pas cultivé, qu'il faut du temps pour apprendre à dégager le vu de l'entendu, qu'il n'est pas du goût de tout le monde de s'apercevoir que de simples trajets transcrits scrupuleusement révèlent que le soi n'est pas le (seul) Pôle, qu'il y a autre chose qui persiste à préluder, mais à l'horizon, qu'il ne s'agit pas (que) de S'entendre, que nous ne cherchons pas à référer les assentiments, qu'une once de moindre geste opportun pèse plus qu'un tas d'idées, seraient-elles présumées « justes », voilà qui creuse l'écart, et qui rafraîchit les enthousiasmes.*

JOURNAL D'UN « PASSANT »  
(mai-juin 76)

Norbert Z.

Ici depuis deux jours. Il me semble que les choses ont changé depuis l'été dernier. L'accueil est plus facile – restes du passage de l'été – Il fait froid ; l'installation est plutôt difficile.

Nous sommes là, moi en permanence pour quelques mois, Clo par intermittence du fait de son travail ; pour le moment c'est elle qui m'aide à être ici.

Je suis venu *ici*, d'abord l'été dernier pendant 10 jours, après avoir lu « *Nous et l'Innocent* » – pas convaincu du tout ; méfiant « Allons voir si ces gens qui donnent à lire « *Nous et l'Innocent* » font bien ce qu'ils disent » – « ces gamins-là » je les avais vus dans les institutions ; à l'H.P. – pas regardables. Le souvenir m'en est resté depuis. J'en retrouve ici, vivables. C'est un fait. Seule chose à laquelle je me raccroche et qui tient toujours. *Ici* s'est trouvé quelque chose. Je demande à voir ; le mieux est de s'y mettre.

Le Serret a changé depuis l'été dernier ; D.L. est plus accueillant, mais les choses flottent un peu, ne se passent pas de façon aussi prévisible que l'an dernier. La poutre, lieu des échanges, ne fonctionne pratiquement plus je l'apprendrai plus tard : les chèvres rafflent tout ce qui se trouve à leur portée. Ce qui n'explique pas tout. Il faut prendre et porter les objets à échanger au camp même, ce qui est gênant. La place du moment où se met en place le concerté n'est pas claire, les échanges se font parfois au hasard des rencontres fortuites. Sans directives précises, il y a la place pour des temps de flottement qui sont souvent désagréables. D.L. parle, j'entends : corps commun, y être, veiller... J'essaie de comprendre ; peu à peu je m'apercevrai qu'en pratique cela demande beaucoup de travail et d'attention.

Il y a le quotidien, au début pesant ; par la suite, l'expérience aidant, vivre dehors deviendra tout naturel ; pour le moment c'est difficile, le froid, quelques jours seulement mais cela suffit pour comprendre, malgré la fierté un peu ridicule d'avoir eu nous aussi à briser la glace dans les seaux le matin. La pluie, aller chercher l'eau, couper le bois, faire le repas, la vaisselle, en plus le travail commun : la coupe chaque jour, la bergerie à vider, le ravitaillement à Alès, la liaison parfois.

Sur cette murette, ces jours-ci je ne peux pas dire que j'y sois à l'aise, la pluie oblige à entasser toutes les affaires sous la tente, ainsi que la nourriture ; le moindre oubli coûte cher ; le pain détremé, le fromage plein de fourmis, les chiens qui sont à l'affût et qui eux n'oublient pas.

De plus, de Montpellier, me viennent des échos de ce que j'ai laissé en plan, il faut régler cela de loin, lettres, téléphone... J'essaie de me déplacer le moins possible pour assurer une certaine continuité à ma présence bien que je ne sois que passant.

Les projets s'organisent, un abri contre la pluie d'abord où pouvoir être à peu près debout, un foyer qui soit autre chose que quelques pierres posées à terre, une table pour préparer le repas, un abri pour la nourriture, la vaisselle et les outils, pour que le camp soit rangé et vivable. Avant qu'un coutumier puisse avoir lieu, il faut que les choses aient une place ; pour que l'à *faire* puisse l'être clairement, il faut que les lieux s'y prêtent, en plus, il ne s'agit pas de faire n'importe quoi, je crois comprendre D.L. lorsqu'il dit « *il faut que ça ait de la gueule* » ; et le plus commode ne fait pas forcément une place au gamin. Deux choses me guident ; nous y retrouver nous-mêmes ; essayer de faire une place au gamin dans ce qui se fait ; étaler un peu, que ce soit le repas, la vaisselle ou n'importe quoi. C'est ce qui est visé, quant à y parvenir...

\*  
\* \*

41



*présence auréolée  
d'une qui  
passant par là  
venait de Lyon  
y pousse  
en ce lieu là récent  
l'arbre à planches  
on dirait  
qu'une armoire  
a explosé.*



*jeter  
pierres jetées  
cette distance  
entre voir et faire  
en faire autant  
on pourrait croire  
qu'il ne s'agit que  
de S'y mettre  
il y a d'autres détours  
que cet S  
qui n'est peut-être pas  
si primordial  
qu'ON le pense.*



Aujourd'hui, le temps ne sait pas ce qu'il veut. Il tombe quelques gouttes puis ça s'arrête, le ciel est très couvert. Je crains de trop m'éloigner du camp, si ça tombe ce sera du sérieux. Je me décide quand même à aller à la coupe comme chaque jour. L'orage éclate et nous rentrons en courant, nous arrivons sous l'abri, déjà bien trempés. Il pleut très fort, ça commence à ruisseler, le gamin est en pleine forme, il se marre et se met à chanter et à danser sous l'orage, je le récupère en vitesse, il se couche sur mon manteau que j'ai étendu par terre. Je m'assieds dans un coin ; et je m'occupe à terminer une pince en bois. Pour B. c'est vraiment la fête, il faut voir ça ; il faut dire que c'est un bel orage, avec tonnerre, éclairs et tout. Il accompagne chaque rafale en hurlant ; c'est bien dans l'atmosphère, il tape des mains et chante. Je pense aux premiers hommes lorsque la pluie qu'ils attendaient arrivait, j' imagine qu'ils devaient être capables d'être comme ça.

Au bout d'un moment, c'est la grêle, je me lève sans cesse pour vider les poches qui se forment sur la bâche. Elle est si petite que je n'ai pu lui donner assez de pente. L'eau ruisselle et commence à couler dans l'abri. Je n'ai pas eu le temps de faire une tranchée, et au bout d'un moment une belle flaque se forme au milieu. B. est toujours aussi bien avec l'orage qu'il accompagne, il a beau hurler, ça ne dérange pas, ça se mêle au bruit de l'eau et de la grêle. D.L. passe en grande tenue, bottes, ciré, pour voir si on tient le coup, il a l'air content lui aussi. La source va couler un peu plus ? Il va voir si les gens qui sont arrivés ce matin pour quelques jours arrivent à s'en tirer. Au bout d'un moment, l'orage se calme.

L'abri n'est plus tenable, on y patauge. Demain je creuserai les tranchées tout autour. Nous allons nous réfugier à la bergerie en branches où l'on peut faire du feu pour le repas.

Le camp se monte peu à peu. L'abri terminé, nous avons déplacé la tente mal placée qui divisait le camp en deux. Un éducateur de passage vient nous donner un coup de main pour le foyer, nous charrions des pierres ; B. a l'air à son affaire, il suit nos aller et retour assis sur un billot devant l'ancien foyer qui est à l'entrée du camp. Ça a l'air de lui plaire quand l'un de nous lâche de sa hauteur une grosse pierre, il est vrai que B., les pierres, c'est son affaire. Clo s'occupe de ranger la nourriture. Le foyer monte et descend, ça n'est pas si facile d'assembler les pierres ; je pense aux kilomètres de murette. Avec une vieille bâche que j'ai récupérée, nous montons un abri pour la nourriture et les outils ; il n'est pas très beau, mais ça permettra de s'y retrouver ; provisoirement ?...

Le camp se dessine, mais il est difficile de prévoir ce que ça donnera une fois terminé, si ce sera suffisamment clair et vivable pour nous et pour le gamin ; déjà nous disons, si nous avons mis l'abri par là, ça dégagerait... la murette est un peu trop étroite, pas très commode.

— 8 h — je vais chercher le gamin, hier la journée s'est vraiment bien passée, il y avait Clo qui est partie ce matin à 7 heures. Après le repas du soir, B. nous a fait éclater de rire, nous n'avons pu nous en empêcher tellement il était drôle. Grande « conférence » très sérieuse avec une pomme et un nougat... La matinée est tranquille. La coupe, l'eau, le repas ; l'après-midi comme la veille, Ch. un éducateur de passage vient donner un coup de main. Le foyer est pratiquement terminé, nous arrangeons un endroit pour l'eau. B. est au milieu du camp, il suit les opérations. A un moment il se barre, ça ne va plus ; il crie, court vers la vaisselle qui n'est pas encore rangée et balance tout ce qui lui tombe sous la main, en évitant ce qui se casse me semble-t-il. Je le récupère avant qu'il ne démonte tout. Je le ramène là où nous travaillons : il y reste. Un peu après, ça recommence, il faut finir ce qui est en cours ; je le ramène à nouveau, il ne bouge plus. En terminant, je jette un coup d'œil sur le gamin, ça ne va vraiment pas, il a le visage tordu d'un côté, les deux mains derrière le dos enroulées en cornets ; les pieds tournés en dedans ; figé, tendu à craquer,

que s'est-il passé ? L'éducateur s'en va. Je suis un peu inquiet, je n'ai jamais vu le gamin comme ça ; d'habitude quand quelque chose cloche, il crie, court partout en renversant ce qui lui tombe sous la main. Je décide d'aller à la coupe, je prends les outils et avance, il ne suit pas ; je l'appelle, il reste là, planté ; je le pousse par l'épaule, il résiste, figé. Je le prends par le bras et je l'entraîne, il marche très raide, un pied tourné en dedans, au bout de quelques pas il crie, pleure, se laisse tomber par terre. Je ne comprends pas. Je l'entraîne, il se calme. Je dois marcher doucement, il a du mal à suivre. J'essaie de le lâcher, mais il s'arrête, crie, pleure, se jette à terre ; je suis obligé de le tirer.

A la coupe ; je l'assieds et commence à travailler, de nouveau ça ne va pas ; il jette ses chaussures, se tape le cul par terre, pleure. Je lui remets ses chaussures et l'approche encore de l'endroit où j'abats des arbres, mais dès que je commence à travailler, il hurle, je vais vers lui, quand je suis là, il se calme. Je ne sais pas quoi faire, je me demande ce qui s'est passé. Jusqu'au goûter ça allait, l'éducateur était là, mais hier aussi...

La fin de l'après-midi est difficile, il se calme quelques instants, mais il reste tendu et cette position biscornue lui revient sans cesse. Le travail est pratiquement impossible, je dois m'interrompre à chaque instant, soit il pleure et se jette à terre, soit il part comme une bombe et renverse tout ce qu'il lui tombe sous la main. J'arrive malgré tout à faire le repas. Je le fais asseoir, il refuse son assiette, les mains derrière le dos. Je ne sais pas quoi faire. Je ne veux pas le faire manger, crains d'embrancher quelque chose dont je ne me tirerai pas, tant pis pour ce soir. Je le ramène, il est 20 heures. Que s'est-il passé ? Après la période de début qui avait été difficile, les choses allaient de mieux en mieux, je commençais à être plus à l'aise. Il se passait des journées tranquilles, il était même arrivé qu'il m'aide à mettre quelques branches de buis sur les fagots ou qu'il ébauche quelques gestes à la vaisselle, mais ça n'était pas encore suffisamment clair.

Les premiers jours sont importants, D.L. me dira par la suite, il faut tâtonner, ne pas trop en faire. Je n'ai pas l'habitude des gosses, où en est-il celui-là de demander à boire d'une manière ou d'une autre, d'aller aux cabinets, d'enlever ou de mettre un pull s'il a chaud ou froid ; je n'en sais rien. Je verrai par la suite que j'en ai trop fait ; à trop prévoir pour lui, il se laisse porter et pourtant je l'ai vu crever de chaud au soleil et attendre que je m'occupe de le mettre à l'ombre, lui ôter un pull, lui donner à boire ; alors que d'autres jours il se déshabille en un clin d'œil...

En plus chez B., il y a « *de la personne* » de temps en temps, et lorsqu'il s'adresse, c'est une habitude de répondre même si, ni l'adresse ni la réponse ne sont en paroles. A partir de là s'enclenche toute une série d'échanges qui deviennent très vite incontrôlables. C'est ce qui me gêne le plus, d'être obligé de reconnaître qu'à s'adresser *en personne* à ce gamin, on s'en mord les doigts. Mon passage en psychiatrie ne m'a pas arrangé sur ce plan-là, passer d'un milieu où l'on ne parle que de relations parce qu'il n'y en a guère, à ici où l'on préfère moins en parler pour faire autre chose. Et, en réaction à l'interventionnisme forcené, au coup par coup sans rien comprendre qui est de mise là-bas : M. UNTEL parle trop fort, il est agité... Il faut augmenter son traitement... etc. Il m'est venu une sorte de tolérance (après tout, ils l'ont payé chèrement le droit d'être fou, puisqu'ils sont enfermés ici). Cette tolérance est de l'ordre d'un foutre la paix, ne pas répondre au coup par coup, essayer d'abord de comprendre un peu. Mais du laisser faire au laisser aller... ; dans cette tolérance que je continue à penser valable, il faut faire attention qu'elle n'ouvre pas

des failles où un gamin comme B. puisse s'engouffrer et se perdre. Je pense à ce que dit D.L. : quand il n'y a pas la place pour ça, ils ne déconnent pas... Je m'aperçois que certaines séquences de la journée qui sont bien prévues se passent tout à fait bien alors que quand moi-même je ne sais pas trop où j'en suis, ça ne va pas ; bien que ça ne soit pas vraiment toujours le cas ; il n'y a pas que ça qui joue.



*Fourche de chemins*

*CHEVÊTRE*

*de par les pas*

*de Nous*

*qui*

*que*

*ce soit*

*Y*

*la branche la plus attirante*

*pour les lignes d'erre*

*est souvent*

*celle qui date d'avant*

*notre présence à nous*

*dans ce lieu-là.*

8 h — Je vais chercher le gamin, me demandant un peu dans quel état je vais le trouver. Au premier coup d'œil ça ne va guère, il pleure, saute, il est difficile de lui mettre ses chaussures. Je l'embarque, il marche comme hier, tout tordu, figé. Je croise D.L. qui me demande pour ce matin des grosses fourches pour l'abri qui se monte à la grande terre. Je vais chercher les outils à la murette et nous démarrons. B. ne suit pas, je dois le tirer, dès que je le lâche, il hurle, se jette par terre. Je passe le début de la matinée à travailler d'une main, le tenant de l'autre. De temps en temps, un petit instant de calme. Je ramène les fourches une par une à la poutre, il me faut une main libre pour le gamin. Je me demande où ça va mener. Vers la fin de la matinée, B. commence à pousser des espèces d'éruclations avec la gorge qui font retentir tout le rond de montagne ; à force, il en arrive à vomir un peu. Tout à coup, c'est fini, il se dénoue, ses mains quittent son dos, il passe devant, nous rentrons au camp. Je fais tremper la lessive, B. prend le bocal de poudre, le met dans le baquet, manipule la brosse qu'il finit, comme d'habitude, par balancer à quelques pas : au bout d'un moment, il se penche en avant et s'occupe avec des petits cailloux. Je continue à frotter le linge, je jette un coup d'œil sur le gamin, je trouve que ça fait un moment qu'il reste comme ça, plié en deux. Je vois que ça ne va plus, il reste figé dans cette posture ; j'ai du mal à le faire se redresser, dès que je le lâche, il reprend sa position. Je termine la lessive et nous allons rincer et étendre le linge à la grande terre, d'une main, car chaque fois que je le lâche il démarre comme une bombe, cherche à renverser ce qui lui passe à portée ou se jette par terre et hurle. J'étends le linge en vitesse, nous rentrons au camp. Je n'y comprends plus rien.

45

4 heures, il refuse son goûter. Tant pis, je ne sais pas comment faire ; je le remets dans le sac ; il a bien mangé à midi.

Nous allons à la coupe, c'est toujours pareil, il jette ses chaussures, hurle, pleure, se tape par terre dès que je me remets à travailler. Ça commence à être vraiment très dur.

Je prépare le repas, en essayant de faire les choses très clairement, chaque instant je dois m'interrompre. Au repas ; il pose son assiette pleine devant lui, se barre sur le bord de la murette, et se coince dans les broussailles, je le récupère, lui redonne son assiette. Ça recommence. Au bout d'un moment de ces aller et retour, je suis paumé. Je pense à aller faire un tour. Puis il me passe par la tête qu'il reste des arbres que je n'ai pu descendre à la coupe. Je décide d'y aller, de toute façon le repas me semble fichu. Je me demande où on va. A la coupe, je prends quelques troncs d'une main et nous redescendons. A un moment, la pente est plus raide : je fais quelques pas plus rapides ; je sens que le gamin que je tire par le bras se débloque, je continue à courir un peu, il suit, je le lâche, nous rentrons au camp en courant. En arrivant, je l'entraîne jusqu'à sa place. Je lui tends son assiette, je me mets à manger, il s'y met, je ressers. Il y a déjà moins d'entrain au dessert, mais nous avons quand même mangé. Allez y comprendre quelque chose. Je pense à D.L. : *Il suffit d'un rien*. C'est vrai, mais encore faut-il le trouver ce rien.

Le soir, après ces journées, je dis à D. Ça ne va pas. Je voudrais un conseil, ou qu'il m'écoute un peu. Je suis paumé et j'ai l'impression de faire pas mal de dégâts, je ne m'en sens pas coupable ; du moins j'essaie, je dis : ce n'est pas de ma faute ; c'est de mon fait, j'essaie de m'arranger avec ça. D. visiblement s'en tient à ce qu'il en avait dit : « Nous ne sommes pas là pour parler des gamins » il me dit : « je ne peux rien vous dire de plus que ce que je vous ai dit au début. Je ne suis pas à votre camp. Je ne sais pas ce qui s'y passe. Comme j'insiste un peu, il répète : coutumier, y veiller, être là... Je rentre à mon camp, pas fier. Par la suite, je m'y fais ; je pense que je dois m'en tirer seul, cette expérience, il ne peut la faire à ma place, ce qui me sécurise c'est qu'il continue à me confier le gamin.

Peu à peu, après ces jours difficiles, les choses ont l'air de s'arranger. Ce n'est pas la gloire évidemment, mais il ne pleure plus, ses mains sont à nouveau ouvertes, de temps en temps lui revient comme un début de cette posture mais, soit je l'approche de ce qui se fait, soit je me mets à autre chose et ça s'arrête.

Au bout de quelques jours, il ne reste que les repas de difficiles, dès que c'est le moment de manger, ça ne va pas. J'ai pourtant bien étudié le coutumier, je fais les choses dans le même ordre, j'essaie d'être clair, rien n'y fait. Il y a des soirs, où malgré tous mes efforts, ça ressemble à toto-mange-ta-soupe. J'ai enclenché un drôle de jeu, mais j'ai l'impression que je vais pouvoir m'en tirer, je repère pas mal de choses. J'ai l'impression que ce qu'il vise c'est que je m'y mette à le faire manger, il est là avec son assiette pleine ; la main sur la cuillère, à quelques millimètres en attendant un signe ; à chaque cuillérée, il s'arrête et il faut lui dire vas-y ou faire signe. J'ai essayé de lui mettre la main sur la cuillère et d'accompagner le premier geste, la première fois, il jubilait quand je me suis approché. Croyait-il que j'allais le faire manger ?

Un soir, avant de retourner sur la grande terre, en prenant son sac, B. sent qu'il pèse plus que d'habitude ; la pomme qu'il n'a pas mangée au goûter est toujours là. Il la sort et commence à fouiller la poche arrière de mon pantalon, là où il sait que j'ai mon couteau, mais comme à ce moment-là je sors justement mon briquet il est trompé par sa forme ronde comme le manche du couteau et s'arrête de chercher, il court avec la pomme vers l'abri où est la vaisselle et cherche un couteau. Au bout d'un moment, je lui tends le mien, il me le rend avec la pomme. Je la lui

épluche et il commence à la manger ; debout, près du foyer, bien content. Je vais m'asseoir avec les autres quartiers de pommes à l'endroit où nous mangeons d'habitude. Je lui en tends un, le geste commence, à mi-chemin, il s'arrête, alors qu'à quelques mètres de là il mange seul, là il s'arrête. Quelque chose à cet endroit, l'en empêche... J'avais déjà remarqué que certains soirs où ça allait bien avant le repas ; il s'asseyait et on aurait dit qu'il allait oublier de ne pas manger. Le geste commençait et se bloquait à peine ébauché. Plus tard, il se servait, mais au moment de manger, il s'arrêtait. Les derniers jours de sa présence, il suffisait d'aider au démarrage, après il mangeait seul. Je pense que quelques jours de plus et il recommençait à manger seul. D'autant qu'au début, il avait essayé de faire qu'on lui donne à boire. Lorsqu'on lui tendait un bol, il approchait d'abord les lèvres, puis, voyant qu'on ne bougeait pas, il y mettait les mains et au bout de 2 ou 3 fois, il n'a pas insisté.

A la fin de cette période, je ressens la nécessité impérieuse de tout changer dans la manière d'être et de faire, ici. Je veux tenter d'utiliser ce qui a déjà été trouvé. Quitte à alourdir le quotidien, à en faire un peu trop. Je veux essayer de mettre en place le support matériel qui me permettrait de m'y tenir, au fil des choses. Toute l'organisation matérielle du camp si péniblement mise en place est à revoir pour trouver une manière claire de faire les choses par la suite, si ce qui a été mis en place permet de clarifier le coutumier et de repérer suffisamment d'éléments pour que nous nous y retrouvions ; je laisserai tomber ce qui est en trop.

Pour la vaisselle, par exemple, chose on ne peut plus banale en apparence ; au moins 4 ou 5 manières de la faire ont eu cours. A chaque mise en place d'une manière de faire, il y a quelque chose qui cloche, qui fait qu'il n'y a pas de quoi permettre qu'un gamin vienne s'y mettre. Je prépare quelque chose ; et à l'usage je m'aperçois que l'endroit est trop étroit ; que l'on se bouscule pour la sécher ou la ranger, etc. A force de changer de manière, on peut trouver la bonne mais ça ne paraît pas croyable tous ces changements à faire jusque dans notre manière de considérer la vaisselle *corvée* quotidienne, en elle-même ; pour qu'une chose aussi banale en apparence mais qui peut permettre à un gamin de s'y mettre soit mise en place. Et appliquer ce qui a été dit de la vaisselle à la multitude de choses à faire dans la journée donne une idée de la complexité de ce qui doit être mis en place pour qu'un lieu soit vivable.

Et à rendre ce lieu vivable, je n'y suis pas arrivé. B. étant parti, une longue période de flottement a suivi. Période sans directives claires de la part de D.L. qui a abouti de ma part à un *ça ne va pas, je me demande ce que je fais ici*. Je me doutais bien que ce n'était pas facile pour eux non plus, mais je me posais bien des questions sur la possibilité et l'utilité de voisiner ainsi avec ce réseau. Par la suite, quelques mots échangés avec D.L. ont mis les choses au point. Le Serret tanguait, j'ai eu le mal de mer... J'ai passé quelques journées à piocher avec mauvaise humeur, les effets de personnes sont malgré tout bien présents, les rapports interpersonnels restent ce qu'ils sont partout ; conflictuels ; avec la différence, c'est qu'ici ils ont beaucoup moins d'importance. Ce qui se fait a bien plus de poids que ce qui se dit. Là-dessus je laisse le dernier mot à D.L. « Vous usez des gamins pour vous y faire, nous usons des voisins pour nous y faire, nous avons la même position ». Malgré la grogne de quelques jours, les choses sont claires, la position de voisinage se cherche, je pense qu'ils y mettent du leur aussi.

Aider la tentative matériellement est une chose qui se suffit à elle-même ; c'est un acte politique, dans la mesure où la tentative est un fait politique. C'est aider à faire que cette brèche dans l'institué persiste, mais cette aide matérielle n'est pas tout, pour celle-ci il n'y a pas besoin d'être voisin pendant quelques temps, il suffirait d'envoyer des fonds. Etre voisin pendant quelques temps présente l'intérêt de partici-

47



*un vieil abri  
qui va l'être  
démantibulé  
un abri  
c'est quelque chose  
quasiment  
quelqu'un  
présence  
il y a des cathédrales  
et  
il y a cet abri là  
N n'est pas A*

per concrètement au fonctionnement du réseau. Chose rare par les temps qui courent... Cela peut fournir à celui qui y a vécu beaucoup d'idées sur une autre manière d'être qui tente de faire échec à l'institué. C'est peut-être ainsi que ce réseau-ci fera des petits, il en faudrait, on se demande pourquoi il y en a si peu ; ou plutôt on comprend pourquoi il y en a eu si peu : cela nécessite l'abolition des privilèges, abolition qui me semble au principe de toute tentative sérieuse pour échapper à ce qui attend tout un chacun s'il suit les voies qui lui sont tracées par l'état, la famille, l'école et le reste.

Deligny parle de radeau — très souple — qui se trame dans le quotidien tel qu'il est. Au cours de ce qui s'appelle ici la liaison qui a lieu très quotidiennement entre le Serret-Graniès-le Palais et parfois, selon les besoins du jour, des passages à Vergèze, on peut, en y prenant part, voir comment fonctionne un réseau, formé de lieux très différents, ne serait-ce que par leur position géographique et leur configuration architecturale. Graniès est un hameau, le Palais une ferme, le Serret est créé de toutes pièces en pleine nature... et par la variété des gens qui y sont.

Etre voisin permet aussi, lorsque la présence est suffisamment établie et que le moment s'y prête de vivre en *présence proche* d'un gamin. Pour cela il faut tenter de mettre en place un lieu qui se tienne, il faut savoir si l'on s'y lance que la chose n'est pas simple et qu'il n'y a pas de miracles pour de nombreuses raisons.

Quand on veut bien y regarder de plus près, on s'aperçoit vite que ce qui est mis en place pour permettre la vie en présence proche de gamins ne s'improvise pas et qu'il faut laisser aux lectures rapides et fantaisistes des anti-psychiatres toutes les belles idées sur la psychose en liberté. Quand au fil des jours on commence à mieux percevoir ce que signifie coutumier, fil des choses, y veiller... On est pris d'une grande modestie devant l'ampleur de la tâche à accomplir, tant sur le plan matériel que sur le plan des changements à apporter aux manières d'être et de faire qui sont les nôtres spontanément.

Tout d'abord, un état de fait évident limite la présence du voisin, c'est tout simplement la différence de statut : nous sommes passants, eux permanents, gamins en prémisses bien sûr. Vivre avec les autres à la Grande terre serait très intéressant mais ce lieu a une histoire déjà ancienne et on n'y est pas de plain-pied, et seule une longue présence prévue permettrait à l'équilibre de s'établir.

On est alors bien obligé de s'y mettre tout seul, avec quelques idées en tête, c'est la seule manière de voir ce qu'elles valent. Etre seul avec un gamin crée un état de faits délicat, la polarisation des rapports est assez inévitable surtout qu'à l'usage, la personne, on s'aperçoit qu'on y tient beaucoup. Ne pas s'en prendre au gamin, faire un détour, permettre et non-solliciter, vivre avec et non-éduquer, ne sont pas des démarches qui viennent d'elles-mêmes, se faire taper sur les doigts est à ce point-là inévitable. Rien ne sert d'imiter, voire de singer, ce qu'on aperçoit de l'attitude de Dominique ou de Jean, ce n'est que lentement et en payant le prix que l'on peut saisir un petit peu de ce qui fait qu'à la Grande terre pour les gamins ça va.

A décrire toute ces difficultés, et il y en a d'autres, on est tenté de dire : Voisinage impossible, dans une certaine mesure c'est vrai. Mais si l'on accepte les limites inhérentes à la position de passant, il reste assez pour n'avoir pas perdu son temps.

Deligny raconte que chez les indiens d'Amazonie, je crois, lorsqu'un groupe, après plusieurs jours de marche arrive dans une autre tribu, il reste pendant quelques jours sur le pas de la porte, sous l'auvent formé par le toit des longues maisons communes, avant de se joindre très provisoirement à ceux qui y vivent. Etre voisin de passage, dans le réseau, procède du même esprit.



*un chien  
ne se couche pas  
n'importe où  
il y a de l'Y  
dans l'air et sur terre  
chevêtre  
n'est pas l'apanage  
de cette espèce nôtre.*



*autre lieu  
Y encore  
lieu désert ?  
les repères y sont divers  
nous n'y est pas  
mais  
du Nous  
il y en a.*



## A PROPOS DES LIEUX

S. Besson

*Le texte de Sylvie Besson est extrait d'une monographie pour le Diplôme d'État d'Éducateur spécialisé dont la première partie portait sur un service hospitalier de la région lyonnaise. Nous indiquons ici la conclusion de cette première partie :*

« Ainsi, à l'hôpital, toutes initiatives, toutes tentatives de remise en cause avortent dans l'ascenseur hiérarchique, mais surtout, elles n'ont aucune possibilité d'apparaître ou de surgir. Rien n'est prévu dans cet espace pour laisser libre cours à l'imagination : celle-ci est donc dans l'exercice de la vie quotidienne réduite à néant.

Chaque membre du personnel devient à son insu un maillon du pouvoir hospitalier. Il s'identifie peu à peu au rôle qui lui est assigné, agit comme on lui dicte de le faire sans qu'il ait la possibilité d'une quelconque analyse de sa situation. L'architecture hospitalière ressemble en tous points à celle des institutions totalitaires, telles que les couvents, les pensionnats ; »

« Celui qui est soumis à un champ de visibilité, et qu'il le sait, reprend à son compte les contraintes du pouvoir ; il les fait jouer spontanément sur lui-même ; il inscrit en soi le rapport de pouvoir dans lequel il joue simultanément les deux rôles ; il devient le principe de son propre assujettissement... » (M. Foucault)

J'ai essayé dans cette première partie de montrer l'importance et les conséquences de la topographie hospitalière. Le contact que j'ai eu pendant six mois avec ce monde clos m'avait conduit à ne plus imaginer d'autres manières d'agir et de vivre avec des enfants psychotiques, autistes. Ils étaient devenus pour moi aussi des cas, des numéros ; ma position de stagiaire dans cet établissement m'a permis de garder un certain recul et de ne pas entrer totalement dans l'organisation.

J'ai donc tenté de mieux connaître la tentative de Deligny, dont je voudrais parler maintenant, non pas pour faire un parallèle avec l'hôpital, mais pour montrer comment s'organise la vie dans un lieu totalement différent ».

A la suite de mon expérience en milieu hospitalier, j'ai voulu mieux connaître la tentative de Deligny, non seulement parce qu'elle recevait des enfants autistes, mais surtout parce qu'elle avait lieu dans un tout autre cadre, hors des murs institutionnels.

C'est au cours de plusieurs séjours et plusieurs rencontres avec Fernand Deligny que j'ai essayé de mieux comprendre cette tentative. Il m'apparaît difficile de cadrer ou de cerner cette expérience. En effet, tout à Monoblet est hors de nos normes, hors de nos références habituelles et les mots trahissent toujours ce que l'on voudrait qu'ils disent.

Décrire — c'est figer — alors que cette expérience est en marche. Nommer — c'est laisser croire que l'on possède — alors que l'on ne peut pas posséder cette tentative, on ne peut que la vivre.

Il ne sera pas dans mon objectif de faire un exposé exhaustif de cette expérience, mais de relater ce que j'en ai compris dans les choses et les éléments qui me semblent les plus importants. J'ai bien conscience de la subjectivité de la vision que je donne d'une part et que d'autre part, d'autres personnes peuvent interpréter les choses de manière différente et peut-être divergente surtout en choisissant d'autres critères que les miens.

Il me semble plus juste de présenter la photographie de certains aspects de la vie quotidienne directement liés à l'implantation et au choix de la tentative de Monoblet.

51

(...) Lorsque l'enfant arrive dans le réseau, un adulte le prend avec lui et l'emmène sur un lieu qu'on appelle ici territoire, choisi à l'avance (en fonction du nombre d'enfants qui y sont déjà) pendant que Deligny discute avec les parents.

L'enfant va donc se retrouver dans un des différents territoires que comprend le Réseau, ce sera soit une ferme, soit un campement sur la colline du Serret, où l'on élève les chèvres.

Ici, on ne conduira pas l'enfant dans un lieu prévu pour lui et qui lui est réservé ; il n'y a pas de lieu de soins, de lieu thérapeutique, mais tout simplement le lieu de vie des adultes, 'est-à-dire *un lieu ou des adultes vivent* : Ces permanents du réseau sont issus de tous les horizons : l'usine, la ferme, la faculté, les cliniques, les écoles. Ils sont tous animés d'un certain nombre de refus et de certitudes qui les ont amenés à tenter de vivre autrement, à faire un choix fondamental. Ainsi les territoires distants les uns des autres de plusieurs kilomètres sont-ils totalement différents ; ils correspondent aux adultes qui y sont. Ceux-ci vivent de leur production, ils sont agriculteurs, ouvriers agricoles, bergers. Chaque territoire a une spécialité : élevages de volailles, de chèvres, de moutons, cultures potagères, cultures de la vigne. Le sol cévenol est ingrat, son exploitation demande un travail continu et difficile pour une production souvent faible. La présence des enfants n'est pourtant en aucun cas une source de revenus pour les adultes qui ne sont pas « payés pour » être présents auprès de l'enfant.

C'est donc dans ce cadre-là que l'enfant mutique, dit incurable, va dorénavant évoluer. Dès son arrivée, le traitement médicamenteux est totalement supprimé (sauf dans des cas particuliers où on le réduit petit à petit). Les adultes avec lesquels il va vivre n'ont aucun détail sur lui, sur sa vie passée, sur ce qu'il a subi, sur sa maladie, sa famille. Ici, pas de spécialiste, il n'est plus un cas mais Pierre ou Paul, différent c'est vrai, visiblement « à part ». Contrairement à l'hôpital, il ne sera pas cantonné dans un lieu, il ne se pliera pas à un emploi du temps strict et stéréotypé mais, il suivra celui du paysan, du berger ; son rythme de vie sera celui des Cévennes. Je ne montrerai pas ici, une journée « type » chez Deligny puisque chaque jour est différent de l'autre en fonction du temps, du rythme des saisons, des exigences de travail à la ferme, des besoins vitaux dans la maison. Mais je voudrais montrer à travers quelques exemples comment s'organise la vie quotidienne dans ce lieu.

Aujourd'hui il fait beau, la corbeille de linge sale est pleine, Marie-Rose décide d'aller faire la lessive à la rivière ; je l'accompagnerai. Elle prépare près d'un arbre le panier, le savon, la brosse, et le goûter dans un petit sac. Elle fait signe aux deux enfants qui sont là. L'un d'eux est assis en tailleur près d'une murette, il se balance d'avant en arrière en émettant des bruits bizarres. L'autre, une petite fille, Isabelle, sautille dans la cour entre les oies et les poules, s'arrête régulièrement pour regarder ses doigts qu'elle agite devant ses yeux. Ils semblent tous deux absorbés dans des occupations importantes dont le reste du monde est exclu. Ils répondent pourtant au signe de Marie-Rose.

Chaque lieu où se rendent régulièrement les adultes, rivière, bois, vignes, jardins ont un chemin différent. Isabelle passe devant, avant même que l'adulte ait montré le chemin. Nous marchons une dizaine de minutes sur un sentier caillouteux puis nous arrivons à la rivière. Le premier enfant se précipite sur un rocher, sur lequel il s'étend et regarde couler l'eau, tandis qu'Isabelle est tout près de l'adulte qui s'installe pour la lessive. Le panier se trouve près d'un arbre, le savon et la brosse sont installés sur une pierre près de celle devant laquelle Marie-Rose s'agenouille pour frotter le linge. Isabelle sautille toujours d'un pied sur l'autre allant du panier vers l'adulte, puis recommence plusieurs fois l'opération. Tout à coup elle prend un linge et le lance à l'eau, Marie Rose le repêche et le lui redonne. Avec toutes sortes de cris, Isabelle installe le linge consciencieusement sur la pierre tape dessus, le remet à l'eau et recommence. Elle prend le savon que lui tend l'adulte et le frotte avec application sur le linge.

L'autre enfant n'a pas changé de position. En fin d'après-midi, la lessive terminée après le goûter, nous reprenons le sentier qui conduit à la ferme, Isabelle marche devant.

Marie-Rose apporte sur une table de bois installée dans la cour les légumes à préparer pour le repas du soir. Le premier enfant avait repris sa place près de la murette ; à ce moment, il se lève et se campe droit devant la table ; Isabelle prend un couteau et tente d'éplucher une pomme de terre. Maintenant, la soupe cuit sur le feu de bois, la petite fille sautille autour en regardant ses mains puis, rapidement, ramasse un petit caillou qu'elle lance dans les flammes. L'autre enfant a rejoint Guy qui donne à manger aux cochons.

Ces exemples montrent comment l'enfant participe à sa manière à la vie quotidienne d'un lieu. Il en est ainsi chaque jour pour la fabrication du pain, la coupe du bois, la sortie du troupeau, etc. Il n'y a pas d'activités proposées, mais des activités directement liées aux besoins quotidiens. Chaque déplacement a un but, chaque geste est important, chaque lieu a ses repères. Repère = toute chose, qui, pour les enfants autistes se met à être autre chose qu'une chose, le cours d'eau par exemple, ou tel objet qui n'est plus là où ils l'avaient prévu.

(...) Ainsi, dans les territoires, les différents lieux ont des fonctions précises. Chaque déplacement est préparé dans un lieu fixe :

- le pied de l'arbre où l'on pose le panier de lessive, le savon, les brosses avant d'aller à la rivière,
- la pierre où l'on pose les scies, les haches, les paniers de bois,
- la murette où l'on aligne la bêche, la pioche, le râteau.

Ces détours ritualisés sont autant de repères pour l'enfant qui, même s'il semble indifférent à toute vie autour de lui, prend un des paniers pour aller au bois ou prend le chemin qui mène à la rivière avant l'adulte. Tout ceci n'a pas pour but de domestiquer l'enfant ou de l'enraciner dans un lieu avec toujours la présence du même adulte. Au contraire : au « Palais » on vit dans la ferme l'hiver, mais l'été on déménage pour vivre près de la rivière dans un campement.

- au « Serret » a eu lieu la transhumance au mois très chaud de l'été pour installer troupeau, enfants et adultes dans un lieu plus clément à 20 km, là où il y avait de l'eau.

De plus les enfants changent de territoire. Ils voyagent très souvent de l'un à l'autre et vivent alors avec de nouveaux adultes.

Je dois dire qu'au cours de ces journées dans les Cévennes après un stage dans l'institution hospitalière, j'ai affiché souvent ma bêtise institutionnelle, face à une manière de faire totalement nouvelle pour moi. J'ai eu très peur, lorsque l'enfant s'est étendu sur la pierre au ras de l'eau, lorsqu'Isabelle a pris le couteau pour éplucher la pomme de terre. Je pensais que l'un pouvait tomber dans la rivière, se noyer, que l'autre pouvait se blesser, se faire mal. J'ai souvent eu envie d'intervenir.

Maire-Rose, elle, laissait faire, il me semblait qu'elle était totalement absente ou bien complètement inconsciente du danger qu'encourait l'enfant.

En fait, plus tard, j'ai compris que si elle ne surveillait pas l'enfant, que si elle n'intervenait pas auprès de lui pour le faire agir « *comme tout le monde* » ou comme elle l'aurait voulu ; elle était pourtant toujours présente, sans s'imposer par le langage ou l'interdiction, mais présente d'une manière permanente continueuse toujours « *en veille* » sur l'enfant.

Là, au plus proche de lui, « prête à répondre à chaque geste qui peut faire signe ».

Les dangers de la vie quotidienne existent toujours bien sûr, mais dans cet environnement, cet espace, l'expérience montre que l'accident n'est pas plus fréquent que dans l'institution fermée où l'enfant est maintenu loin du moindre danger qui peut exister.

Dans ce lieu, en effet, l'enfant n'est ni abandonné, ni totalement libre. Dans le territoire, il a la possibilité aussi bien de se tenir à l'écart, que de participer à ce que fait l'adulte. Les coins et les recoins ne manquent pas dans un lieu tel qu'une ferme en pleine campagne pour que l'enfant s'isole. Il y a la place pour ce « *pour rien* » dont parle F. Deligny, comme les balancements, le fait de tourner en rond typique de l'enfant autiste, que l'on appelle dans l'institution « *les stéréotypes* ».

C'est pratiquement toujours dans des circonstances totalement étrangères à la présence des enfants que se dénouent ses attitudes stéréotypées, qu'il cesse de se faire mal ou de s'isoler dans ses mouvements. Par exemple :

« Guy travaille chez le paysan du coin : arrive un gosse dont le manifesté habituel est de se taper la tête contre les murs. Guy n'a pas le temps : le paysan l'attend avec son tracteur au coin de la rue, il y va... Que fait le gosse ? Il s'arrête. Il est bien évident que, si d'autres exigences ne venaient pas nous requérir, nous serions forcément pris par ce qui est manifesté par l'enfant et qui est réitéré envers nous supposés être dans les mêmes fonctions que les gens auxquels il a eu affaire jusqu'à présent. Si nous n'étions que des individus tout seuls, nous y serions forcément pris, mais il y a le réseau qui est une réalité, qui n'est pas du tout d'être soignant, mais de tenir là, dans les Cévennes, implanté avec l'élevage, le jardin, les voisins... »



*l'enclos  
lieu du traire  
moment quasiment immobile  
ailleurs  
il arrive que la mer  
soit étoile*

Ainsi, le fait que l'adulte réponde en priorité aux besoins vitaux, de survie du réseau fait que sa réaction est toute différente de celle du soignant qui, occupé uniquement par l'enfant est forcément pris par ses manifestations et intervient. Ici, Guy n'a pas le temps de s'arrêter devant le symptôme, il doit répondre aux exigences impératives qui sont celles de la ferme. Il n'est pas dans une relation soignant soigné, il a autre chose à faire. C'est à ce moment-là, dans de telles circonstances que l'enfant cesse de se cogner la tête.

L'enfant est donc placé dans des circonstances totalement différentes, il n'a plus affaire à des individus dont la fonction est de s'occuper de lui comme il en a rencontré jusqu'à présent. Deligny explique comment à chaque visite d'un psychiatre dans le réseau, l'enfant tout de suite le détecte et manifeste son mécontentement en fuyant ou en reprenant ses gestes convulsifs.

Si la psychanalyse met l'accent sur l'écoute du discours délirant, si elle prête au malade une oreille qui écoute, ici on répond avant tout au besoin de vivre, on ne prend pas l'enfant en charge comme un « *malade* » mais on vit au plus proche de lui, même s'il est différent on respecte cet être tellement autre. « *La tentative est une démarche, ce n'est pas l'application de principes* ». Une démarche est une façon de progresser, d'aller plus loin, elle n'est pas statique comme peut l'être l'application de principes. Ainsi dans le réseau, jour après jour la recherche s'amorce pour que ces enfants-là aient un devenir qui leur évite la réclusion en institution pour qu'il y ait d'autres lieux, d'autres chemins pour eux.

Si, aujourd'hui notre communication passe par le langage, si nous utilisons constamment la parole pour étrangers ; comment comprendre des enfants totalement muets, absents et qui semble-t-il s'ignorent. Deligny explique que l'humain n'est pas uniquement de langage mais qu'il est aussi un certain nombre de repères qui permettent à l'enfant parlant ou non parlant de vivre dans un lieu.

Aujourd'hui, l'humain est totalement réduit à l'expression, au langage. Notre civilisation se borne à figer chacun de nous dans la parole qui devient sacro-sainte et pratiquement notre seul repère. Mais l'entité de l'être se réduit-elle uniquement à ce langage ? n'a-t-il pas d'autres possibilités en lui ? Il faut s'enfoncer au plus profond de soi pour le découvrir. Il semble qu'à travers le long apprentissage du silence fait dans le réseau, d'autres repères humains soient apparus. Ainsi, pour ne rien laisser passer de ces repères que nous avons totalement oubliés et qui nous échappent, le réseau s'est-il mis à tracer. A travers le trait apparaissent « *d'autres choses* » que l'adulte n'avait pas vues, n'avait pas perçues. La juxtaposition de ces tracés permet de découvrir que de nombreux repères non parlés existent pour l'enfant autiste.

« Tracer ce n'est pas transmettre ce que l'on sait mais découvrir ce qu'on n'avait pas vu ».

Cette démarche a conduit les permanents du réseau à faire des « *cartes* » pour contribuer à ce que leur coutumier soit plus lisible. Ces cartes permettent d'établir une recherche sur ce que l'espace représente pour l'enfant autiste.

Les cartes représentent un certain nombre de tracés, tout d'abord le tracé des trajets de l'adulte dans chaque acte coutumier, puis les lignes d'erre de l'enfant. Pour mieux comprendre l'élaboration de ces cartes, je reprendrai l'exemple cité tout à l'heure. Il s'agit de la lessive. Marie Rose tracera le soir, sur un papier dessin le trajet qu'elle a suivi pour aller de la ferme à la rivière c'est : le « *trajet d'usage* » Ensuite sur un papier calque elle reproduira le trajet de chacun des deux enfants c'est : « *la ligne d'erre* ». Elle notera par de petits signes les lieux où l'enfant s'arrête pour reprendre ses gestes stéréotypés.

Il est fait ainsi pour chaque acte de la vie quotidienne. La juxtaposition de plusieurs cartes montrera comment l'enfant prend possession de l'espace, qu'est-ce qui « *fait repère* » dans cet espace.

On remarquera que les endroits où il se tient fréquemment, où il se balance, tourne en rond, sont généralement les lieux de croisement du passage des adultes, qu'il délimite souvent lui-même son territoire par une ligne invisible à l'œil, inexistante qu'il ne franchit pourtant jamais seul.

Tous ces tracés permettent à l'adulte de découvrir un certain nombre de choses qu'il n'avait pas vues, par remarquées et qui pourtant font repère.

« Tracer, transcrire est devenu pour nous une pratique qui nous mène à la recherche d'un certain « nous » dont je (me) dis qu'il n'est sans doute pas de même nature que celle qui nous est conférée par l'usage invétéré du verbe ».

« Alors, ce que j'en pense, à les voir vivre, c'est que cette ligne d'erre, il s'agit bien de la permettre, de lui donner les moyens de surgir. Ce qu'ils y vont glaner dans cette marge latente, dans le moment où l'établi a cours, ne nous regarde pas ; et si nous voulons y aller voir de nos propos et commentaires, nous risquons fort de l'annuler par souci de nomenclature ».

« Alors à quoi bon ces cartes qui quand même signalent cette démarche à l'écart ? Pour rien d'autre que d'y percevoir si les lignes d'erre persistent à fuser, ou si les us, coutumes et manières d'être de ce nous là ne le permettent plus. Car permettre, il faut décider qu'il s'agit non pas de laisser faire, mais que s'y pourvoient les projets ».

Deligny considère l'enfant comme la victime du monde dans lequel on le fait vivre. A l'intérieur de l'institution, l'enfant est enfermé dans des murs, dans un système clos, dans la nature, il n'y a pas de murs délimitant son cadre, il vit dehors.

« De ces enfants-là, on peut dire qu'ils n'ont pas d'histoire, nous commençons donc l'histoire à zéro, la nôtre, car de quoi s'agit-il ? ces êtres-là nous cherchent. Pour moi, c'est un a priori, nous n'avons pas de « il ». « Il nous cherche, or nous sommes là. Et tout se passe comme s'il ne nous percevait pas. Alors, nous ne cherchons pas ce qu'« il » a (position psychiatrique) mais ce qui peut bien manquer à ce « Nous » là. Il s'avère que l'eau, les trajets, une vie coutumière dont tous les aspects peuvent se voir semblent donner à ce « nous » là, une consistance apparemment toute neuve pour ces enfants-là. Alors nous persistons à dériver vers des modes d'existence aussi naturels que possible ».

Tout repose ici sur la non-assistance, la non-prise en charge et la non-interdiction. Les adultes qui vivent avec les enfants les respectent et sont eux-mêmes attentifs à leurs propres gestes ; on ne parle pas de psychotiques, d'autistes, l'idée même de ces symptômes n'est pas abordée, il y a tout simplement des êtres différents. A Monoblet, l'absence de langage n'est pas une tare même si parfois les enfants vont vivre dans la société, le but n'est pas de les réinsérer mais simplement de leur permettre d'exister. On ne veut pas l'obliger à être comme nous, son avenir ne nous appartient pas.

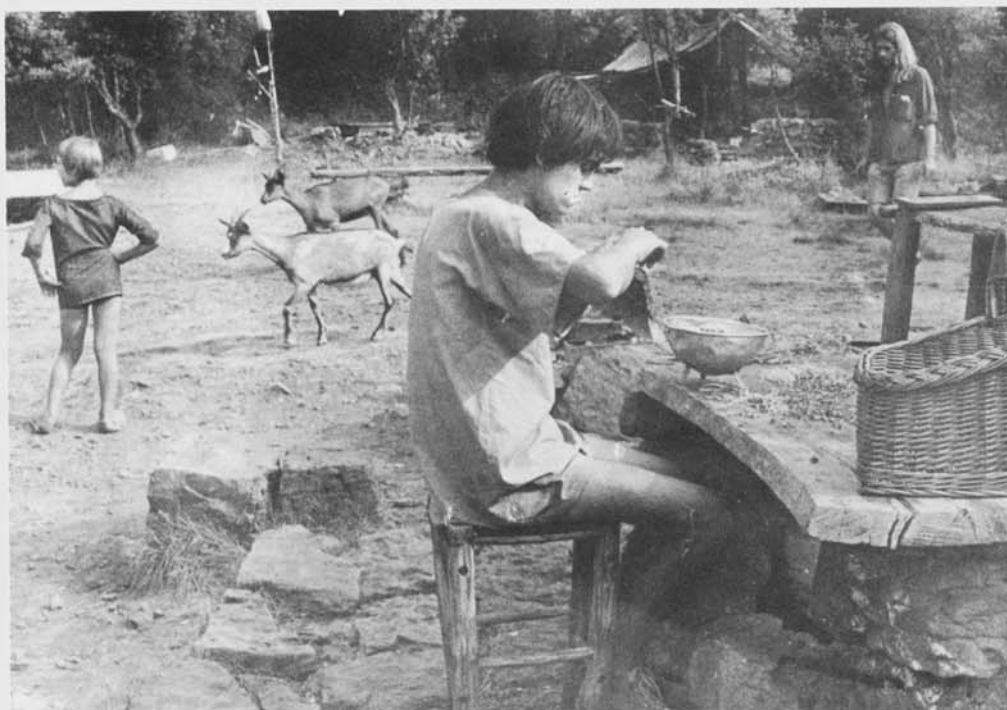
Par rapport à toutes les pratiques existantes, celle de Deligny n'est pas plus fantaisiste que les autres. Elle est de loin la plus courageuse puisqu'elle nie les considérations matérielles liées à l'argent et au monde capitaliste et tient compte de l'originalité de la personnalité de l'individu.

Au-delà d'une méthode, Deligny propose un but de plus, l'explore et reste ouvert à d'autres façons de travailler, de procéder qui voudraient atteindre le même objectif c'est à dire EXISTER.

Certes les Cévennes sont un lieu privilégié pour la tentative et permettent ce rapport à l'enfant autiste, fait à la fois de veille et de respect. Mais, le choix de la campagne est avant tout celui des permanents du réseau qui ont préféré cette vie-là à celle qui leur était proposée ou imposée dans un milieu urbain. Reste à savoir ce qu'une tentative de ce type peut signifier en milieu urbain.

- Un tel rapport à l'enfant est-il transposable hors des conditions de vie rurale ?

- Le réseau de Monoblet peut-il avoir une réplique dans un quartier urbain ?
  - Ce qui est mis en place et vécu avec l'autisme peut-il se reproduire avec le délinquant, déviant, caractériel ?
- En somme, peut-on considérer le travail de Deligny comme un modèle éducatif généralisable ?



*plus d'abri  
janmari  
l'ancêtre fondateur  
deux chèvres en avant-garde  
du troupeau qui rentre  
ruminer  
à l'ombre  
et proche de Nous  
ruminer  
éplucher  
il y a des infinitifs  
qui viennent de loin.*

57

## RÉFLEXIONS SUR UNE EXPÉRIENCE

Christian Albarès

*Le texte de Christian Albarès, qui a passé 6 mois dans le réseau, est extrait de la conclusion à une monographie intitulée : Commentaires et réflexions sur le vécu d'une tentative en présence d'enfants psychotiques ; I.P.P.M.S. Montpellier Juin 1976.*

...Je n'ai jamais eu pendant ces quelques mois, le sentiment de me trouver dans une position de soignant face à un soigné. La « psychose » des enfants là présents m'a paru légère à supporter, beaucoup plus en fait que les tensions créées par les conflits psychologiques entre adultes. La réciprocité, essentiellement affective, qui enchaîne deux êtres dans une sorte de rivalité mais aussi de dépendance, n'a pas cours. Les gens du réseau ne harcèlent pas le gamin à longueur de journée ; il n'y a pas de crispation.

Avant d'aborder la présente formation d'éducateur, j'ai travaillé un an dans un I.M.P. pour débilés profonds qui recevait aussi quelques psychotiques et autistes. De plus, le stage de 1<sup>re</sup> année, de 5 mois, s'est passé dans une maison semblable. Mon propos n'est pas de faire une étude comparative de l'évolution des enfants en institution ou en dehors, encore moins de me lancer dans une polémique pour ou contre les institutions spécialisées. Cette forme de militantisme ne collerait d'ailleurs pas avec l'optique du réseau. La tentative, si j'ai bien compris, se place en marge, à côté de ce qui se fait d'habitude. C'est un pavé dans la mare, un phare pour les uns, une utopie voire une fumisterie pour les autres.

...J'entends souvent autour de moi que « ce qui se fait chez Deligny » est une institution, quoi qu'on dise. Il me semble qu'il y va ici d'une question de vocabulaire. Si on désigne sous le vocable d'institution toute forme de structure, même la plus sim-



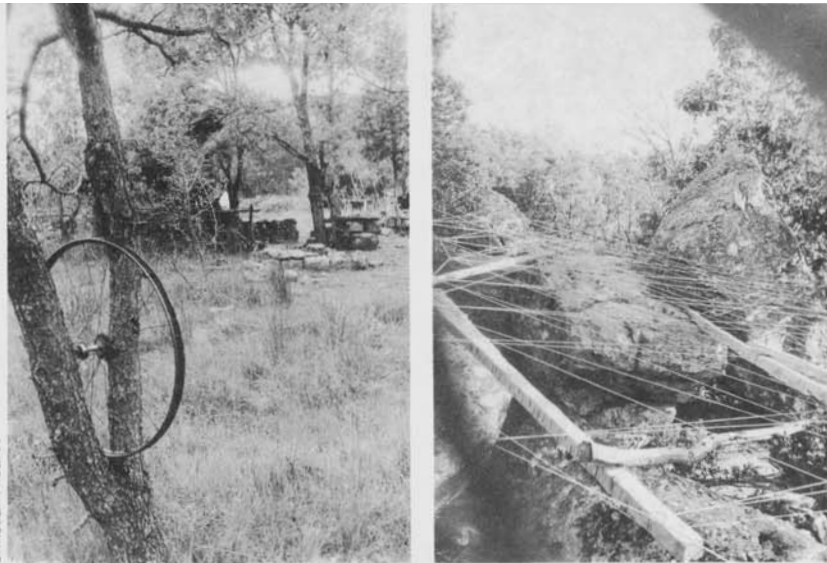
Christian Albarès

ple, alors le réseau est une institution. Ses membres ont quelque chose à voir avec un lieu principal qui s'appelle Graniers et une personne principalement ; il y a aussi une communion d'idées, de moyens et de buts qui peut faire penser à une structure assez homogène, voire fermée, rodée. C'est pourquoi Deligny peut dire que chaque jour s'ouvre sur un combat du réseau contre l'institutionnalisation. Le sens qu'il donne à ce mot paraîtrait donc plus limitatif.

...On m'a demandé si le face à face, tout au long du jour avec un enfant mutique

58





n'était pas déprimant, si je n'avais pas envie de parler à quelqu'un de temps à autre. Il faut d'abord dire que les adultes échangent entre eux des propos, que l'on n'est pas assis l'un en face de l'autre continuellement mais plutôt rarement, vu les occupations astreignantes qu'impose la tenue du lieu. De plus les clowneries de certains gamins n'ont rien de déprimant.

... Les enfants sont-ils livrés à eux-mêmes sans contrainte d'aucune sorte ? Certainement pas. Quand ils ne sont pas tout à côté d'eux, ce qui est le cas le plus fréquent, les gens du réseau savent parfaitement où se trouvent les enfants et ce qu'ils font. Les risques sont trop grands d'en avoir un qui parte, tout droit devant lui, dans les forêts de chêne vert et de buis très dense, ce qui est arrivé parfois, lorsque les gamins étaient confiés à certains passagers, au libéralisme inconscient... Néanmoins, il est sûr qu'un mas comme le « Pont-Neuf » ou celui de Vergèle, un territoire comme celui du Serret offrent plus de viabilité qu'un appartement ou un HLM. La situation de ces lieux de vie n'oblige donc pas à brimer, museler les enfants, alors qu'il n'y a pas d'autres solutions lorsqu'il s'agit avant tout de préserver la sérénité des voisins du dessus, du dessous ou d'à côté. C'est pourquoi on répète si souvent dans le réseau que ce sont principalement les situations qui offrent le plus de prégnance, de contraintes, d'effets sur le comportement des personnes, l'incidence du langage et des rapports psychologiques étant secondaires.

Le piège qu'offre une telle position à un éducateur en fonction, venant « stagier » pour quelques mois, est imparable. Ce qui saute aux yeux est le parfait déroulement d'une journée et la docilité des enfants... *Quelle est donc cette méthode Deligny ? Qu'on l'applique sans plus attendre, qu'on crée une école ! qu'on l'adapte !...* A chercher une méthode, pourtant il est sûr qu'on perd son temps. Un mode de vie, une position ne sont pas réductibles à une méthode, c'est-à-dire à un instrument de travail forgé par et pour des spécialistes, œuvrant dans un domaine strictement limité.

Une *magistrale* secousse ébranle plus tard le futur professionnel lorsqu'il découvre que ce qu'il pensait pouvoir reproduire dans une institution n'est pas le fruit d'une analyse des discours scientifiques en présence, ou de l'histoire des sujets. Il lui faudra encore plus de temps pour s'apercevoir que l'objet de la recherche n'est pas l'enfant et sa maladie mais *l'humain*.

C'est dire à quel point le discours sur l'inadaptation, s'avère ici inadapté. Je m'en suis d'autant plus vite rendu compte que j'ai été mis en demeure de choisir entre, grossièrement, *changer ou partir*. Il m'a fallu laisser au vestiaire toutes les théories sur la relation éducative et regarder d'un œil neuf. Les gens du réseau sont d'anciens manœuvres, des paysans ou des jeunes qui ont fait la route. Ils ont tranché avec les a-priori du sens commun sur l'enfant ; mais les a-priori des spécialistes sont autrement enracinés.

**V. INNOVATIONS, INITIATIVES,  
TENTATIVES**

Dans le n° 5/76 de la revue « AUTREMENT » un dossier sur « *les innovations sociales, - pour une révolution du quotidien* ». Ces débats-là tournent autour de ce que j'appelle *tentative ou initiative*, (je crains les mots en *tion*). C'est avec beaucoup de timidité et vraiment de la pointe des doigts qu'il m'est arrivé d'ajouter : populaire, à ce terme d'initiative. Il me semblait que je m'avançais beaucoup, entraîné par l'élan d'une péroration.

Je lis ce qui s'est dit lors de ces « dossiers » sur « *ces subversions minuscules dont ce qui compte, ça n'est pas seulement la réussite de ces expériences, c'est le fait qu'elles existent et renaissent sans cesse* ».

Évoqués, ici et là, dans ce dossier, je vais essayer de raconter, au plus simple, les faits tels qu'ils ont eu lieu, dans la première tentative que j'ai vécue. Ce qui me paraît essentiel, c'est que d'autres puissent se faire jour, ici et là, à l'improviste. Il se peut qu'en racontant comment il arrive qu'une tentative prenne corps, j'évite à d'autres d'inutiles tergiversations.

« Deligny, instituteur de formation »

Ceux qui écrivent se recopient souvent les uns, les autres. J'ai un dossier — un dossard — « *quelque part* » et même ceux qui collaborent à un dossier bien intentionné s'y laissent prendre à ce qui est déjà écrit, mine de rien. Il se trouve que *formé* instituteur, je ne l'ai jamais été. Je me suis retrouvé suppléant, tout à fait *par hasard*, dans une classe de perfectionnement près du lac Daumesnil. Puis, de là, j'ai ricoché, tout à fait *par hasard*, dans une classe de perfectionnement, de l'autre côté du bois de Vincennes. Nogent, ça m'allait, à cause des guinguettes ou de je ne sais quoi. Et puis à Armentières, tout là haut dans le nord, ON avait besoin d'un instituteur *spécialisé*. Heureuse époque où le fait d'avoir passé quelques mois aux prises avec *une classe d'anormaux* suffisait pour vous spécialiser. Or, à Armentières, tout un pan non négligeable de mon existence y avait eu lieu, alors qu'étudiant les cours me faisaient languir, et j'allais y passer le plus clair de mon temps, à l'Asile. Cet Asile était très lourdement et très passivement asilaire. J'étais un peu comme aux Iles. Alors que l'université, c'était encore et toujours l'école, le lycée où j'avais passé dix ans et plus, j'étais passé de cour en cour, fort heureux d'avancer en âge car j'accédais ainsi à l'autre cour, celle des plus grands et ça, sans avoir aucun effort à faire ; il (me) suffisait d'y rester assis, au bord du temps, pour me retrouver transporté. Ces cours successives étaient (comme) des *accès* successifs.

Autre cour, mais celle-là, dehors, en pleine ville, l'Université. J'en étais honteux de ce privilège de l'être, étudiant et comme désœuvré ; mais du privilège, j'en profitais. Je buvais ma honte et des demis de bière. Aux cours, je n'y allais résolument pas. A Armentières, vaste Asile, j'y étais comme aux Iles, et si j'étais révolté, ça n'était pas contre l'Asile, loin de là, mais plutôt contre l'emploi qu'ON voulait faire de mon temps pour que j'accède à le devenir, professeur, ce dont je n'avais littéralement rien à foutre. Privilégié, à Armentières, je l'étais, puisque je n'avais rien à y foutre, là. J'y étais nourri, alors que je n'avais aucun droit à cette nourriture, je jouais au 421 avec un surveillant-chef, je faisais du patin à roulettes dans le couloir de l'internat surtout parce que le cliquetis des pavés exaspérait le directeur qui habitait en-dessous. Est-ce assez dire que je n'avais aucun préjugé sur *l'inhumanité* de ce lieu-là. J'éprouvais un certain respect — *matiné de crainte* — pour tous ces fous qui vivaient là depuis vingt ans ou plus et y étaient profondément chez eux, personnages, alors que moi je n'étais rien du tout. N'étant rien, j'étais content, et maître de mes trajets, de mes détours dans cette extraordinaire caserne bâtie comme il se doit sur un fond d'abbaye. Cette liberté-là suffisait à mon bonheur. Bonheur mitigé. Sortir dans la rue — et la petite porte sur le côté de la grande grille avait un cliquetis de serrure de coffre-fort. Je le ressentais comme un abus de privilège. Alors que les autres

61

y étaient, dedans, bien forcés, au moins pour ce qui concerne la plupart, ils étaient mille et plus en quinze pavillons, nous autres, quelques-uns là, on pouvait sortir comme on voulait. Ça faisait drôle, ce privilège. Je crois bien que c'est de là que tout part, pour moi, de cette sensation de privilège. Il y en a qui arrivent à se démerder et d'autres qui sont coincés, entassés, privés de... Et je (ne) suis (qu') un petit démerdard. Et même, ça n'est pas vrai : je n'a rien fait du tout pour être parmi les démerdards. C'est donné. J'ai reçu comme un don, celui d'y frétiler dans le privilège. Ça s'est fait tout seul ? C'est louche. Je suis (re)fait. Par qui ? Qui règle ainsi les sorts ? Si c'est le hasard, passe encore, mais il me semblait bien que ça n'était pas le hasard.

J'étais donc aux Iles. N'étant ni fou, ni infirmier, ni gardien, je n'étais pas (un) indigène. De n'être pas (un) indigène provoque une nostalgie d'un étrange aloi. Devenir fou ? Alors il aurait fallu que je sois certain d'être reconnu fou privilégié. Mais avec qui signer un tel contrat ? Parce que fou tout à fait j'en voyais les inconvénients de l'être. Fou comme il est arrivé à des jeunes gens de devenir général du temps de la Révolution ? Ça aurait pu aller. Mais de tels événements, personne n'en décide. C'est l'histoire.

Quand je suis revenu de fort bon gré dans ces Iles Asilaires, instituteur spécialisé j'étais, self made instituteur, et ce que l'histoire alors m'a fait faire, c'est la guerre, celle de 40, indigène alors, jusque par-dessus les oreilles. Des soldats involontaires, il y en avait une tapée de millions et, pour bon nombre d'entre eux, logés à la même enseigne. Là ça allait : j'étais deuxième classe, y a pas pire, et je les voyais, les privilégiés, officiers ou sous, se taper des petites promenades par-dessus le marché. Je n'en étais pas peu fier d'être de l'autre bord celui des y a pas pire. Ça a suffit à me garder content alors que les événements étaient plutôt affreux. Privilégié, je ne l'étais plus. Bien débarrassé. Je raconte ma vie ? J'en ai contresigné quelques-unes de ces innovations qui font l'objet de ce dossier d'Autrement, alors je raconte d'où il peut arriver que ça vienne une innovation, ceci pour mettre en garde ceux qui croiraient qu'une tentative, ce sont des Idées qui s'appliquent, comme un cerf-volant soudain privé de vent ou de la traction nécessaire venant d'une longue corde au bout de laquelle il y a quelqu'un. Cette image du cerf-volant quand il s'agit de tentative m'est devenue familière : il y a l'assemblage, il y a le vent, il y a la corde qui retient, cordon ombilical de l'assemblage bricolé. Mais restons-en au privilège. Il me semble que c'est une bonne approche de ces menus événements politiques appelés dans « Autrement » : innovations sociales. J'en ai donc vécu quelques-uns, en ricochet, tout comme si, d'instituteur sans formation que j'étais, j'étais devenu innovateur social. En suivant, après coup, le cours des débats je donnerai mon point de vue, je préciserai ma position ; ce qui vient du politique doit y retourner, et c'est bien le vent politique – qui souffle d'ailleurs dans tous les sens – qui a soutenu – ou laissé tomber – les tentatives dont la dernière, entre autres, fait mirage dans l'air du temps subversion minuscule. Mais allez distinguer, dans la lumière du soleil, un ballon-sonde envoyé par la météo régionale d'un vaisseau spatial qui s'est arraché à l'attraction de ce monde-ci.

Insupportable, intolérable, ce privilège auquel pourtant chacun aspire, ne serait-ce que pour s'en tirer, en étant je ne sais quelle mélasse, le Verdun d'un quotidien assommant. Vais-je re-re-raconter la brèche dans les mœurs asilaires de l'H.P. d'Armentières en 1940, moi retour de guerre, mais la guerre y étant toujours, là. Alors ? Quelques individus prennent une initiative ? Il peut arriver que ça se passe comme ça. Pour ce qui me concerne, il se trouve que l'initiative se trouve avoir été prise. Elle s'est prise toute seule ou quasiment. Impossible de déceler où, quand, la rupture a eu lieu.

Il y va toujours d'une rupture. Quelque chose s'écroule – en l'occurrence toute une construction d'habitudes asilaires – qui paraissaient nécessaires pour parer au fait que ces quelques dizaines d'adolescents avaient été expertisés pervers –

L'histoire a tremblé ; mais où ? mais quand ? L'histoire tremble tout au long de failles pré-existantes et déjà, dans l'avant-guerre, un des bagnes d'enfants dont venaient quelques-uns des pensionnaires du pavillon 3, s'était révolté. 1940. Des bombes tombaient. De vivre, à longueur d'heures, sous ce même toit – marqué d'une croix sans doute, mais la croix n'est-elle pas cible ? Allez savoir quand les nazis, pour ne parler que d'eux, en prennent à leur aise – toit qu'à tout moment une bombe peut traverser : ça crée des liens. La *cause commune* qui n'est pas évidente quand il s'agit de gardés et de gardiens, peut venir de ce lieu commun où chacun vit la même crainte. Faut comprendre, et s'y mettre, à la place de cet *eux-là* dont j'étais.

Etrange forge, creuset où l'explosion latente joue un certain rôle. C'est comme pour un maniement efficace de la pierre philosophale : faut du feu, et pas un petit feu rougeoyant après une veillée dans la clairière. Se peut-il qu'un tantinet d'humain ne puisse advenir que de par l'effet d'une telle crainte ? Il ne faudrait pas s'en étonner outre mesure. Imaginez sous quelles profondeurs d'histoire sédimentée sont enfouies les *origines* de cet *humain* nôtre.

Sourcier, ce *novateur* social ? Pourquoi pas ? Sourcier, n'importe qui l'est qui s'exerce à percevoir les vibrations qui lui chatouillent la plante des pieds et la colonne vertébrale et en arrivent aux mains – ou aux mots ? – cependant que ce qu'il peut (en) penser est bien en veilleuse. Je vais en revenir aux Iles d'Asile et aux gardiens, mais auparavant, je veux préciser que lorsque j'écris que l'histoire tremble, je n'entends pas, bien sûr, que des *brèches minuscules* la font trembler. Il faut plutôt entendre qu'il faut que l'histoire tremble très fort – l'histoire c'est quoi ? des ajustements qui ont l'air d'être la surface même et qui sont, en fait, on ne peut plus précaires – pour que des brèches minuscules puissent se produire. Mais si ces brèches ne se produisent pas, c'est que l'histoire n'a pas tremblé de fond en comble. Il y en a de l'orage dans ce comble, ça a grondé... Mais rien de souterrain, rien n'est venu ébranler le ciment des barrages. Certains disent : - à l'occasion, et sans tarder, créons des brèches minuscules... Ça fera (peut-être) trembler l'histoire. Je crois qu'ils se trompent. S'ils arrivent à en faire une, de brèche, c'est que (déjà) l'histoire tremble : il se peut bien que, dans le fond, elle soit toujours en train de trembler.

Voyez la merveille quand de l'eau quasiment bouillante sort du sol ; c'est que, par là-dessous, ça chauffe. Mais faire chauffer de l'eau pour la verser, bouillante, dans quelque fissure de la croute, ça ne gêne que les fourmis.

J'en reviens à ma carrière de *novateur social*.

Les gardiens d'alors, dans ces Iles d'Asile, s'en démerdaient comme ils pouvaient d'un *réciproque* qui de chaque à chacun de ces *adolescents* là n'était pas de la tarte. L'agression grondait sous les fleurs artificielles de sourires et la sympathie affiché des poignées de main ; l'agression, passe encore, mais l'évasion, voilà qui était plus grave. S'en démerdant, de ce *réciproque* terriblement enchevêtré, chacun des gardiens y perdait la face, et à son propre regard. Plus ou moins ignobles, ils pensaient bien qu'ils l'étaient, mais faut bien vivre. Mais alors, dans le chef de pavillon, ils se voyaient grossis cent fois et plus. Ils se voyaient *au microscope*. Ils se voyaient eux-mêmes dans cet ignoble dont la ventripotence omnipotente trônait, patriotarde et pleurnicharde, parasite, moisissure du malheur. On le disait : *le père M...* C'est ainsi qu'il s'appelait, *le père M ...*, ému aux larmes, qu'il avait faciles, de sa propre bonté qui n'était qu'un chantage permanent à la liberté. Et eux aussi, ils en trafiquaient, de cette liberté virtuelle dont ils n'avaient pas la clef. Dans la journée, dans l'ennui des salles de jour, vitres passées au bleu, il leur arrivait de l'être, tortionnaires, quitte à risquer leur peau, la nuit – fallait pas rigoler avec le couvre-feu – pour ramener le lendemain, aux gamins, quelque chose d'autre à bouffer que des rutabagas. Allez comprendre ?

Dehors, ils en avaient des audaces. Dans le service, ils étaient pris dans la mélasse

sentimentaleuse et sournoise du bonhomme, guêpes tombées dans le sirop, mutilées, méconnaissables.

Mais pour qu'il puisse être pensé comme pouvant en être viré, de là, le bonhomme, encore fallait-il que quelqu'un se pointe en prétendant possible, plus ou moins « *reconnaissable* » par médecin-chef et direction et Conseil d'Administration. J'avais tout pour plaire : jeune – j'avais quoi ? vingt-sept ans ? – auteur d'un petit libellé pas bien méchant qui s'éditerait plus tard en « *graine de crapule* », m'y voilà, sur la brèche, la brèche étant la vacance brusquement décidée du chef de pavillon qui paraissait inamovible et qui tentait de s'appuyer sur « l'étranger » (le juge des enfants et autres instances) pour ne pas perdre sa place, Louis XVI en plein, et moi j'avais trouvé le mot drapeau : – « Pas de sanctions... »

Dans cet univers, dans ces lles qui étaient lles de la sanction et de la Précaution, la *Société* s'y protégeant contre la crainte qu'elle pouvait en avoir, d'un *récidiver* latent, empiré par les années de réclusion, quelque chose s'innovait qui n'était pas de si mauvais aloi. Je rabâche cette brèche-là parce qu'elle est pour moi la première spectaculaire, et parce qu'il se peut que l'Institution, asilaire ou non, en soit toujours là, à ce point-là, plus ou moins transposé, cette *structure* que je viens d'esquisser y étant toujours, mais en filigrane, Si ce que je suppose est vrai, il y a un point faible, le point de *rupture* étant le point qui paraît le plus fort. Si je raconte – à nouveau ? – tout ça, c'est un peu en réponse à Serge Moscovici qui, dans ce dossier, souligne que

*en France, la plupart des innovations ont (eu) lieu dans le domaine du Psy.*

En 40, je n'y étais pas du tout, dans *le domaine du Psy* – je n'y avais jamais été – j'étais *aux lles*. Le *novateur social* c'est peut-être – au moins quelquefois – quelqu'un qui cherche autre chose à faire de son temps que de le laisser se prendre – se perdre ? Dans les modes d'emploi (du temps) que la société ambiante (lui) propose. Il cherche sa *voie* (propre). Quand il m'est arrivé d'être nommé directeur d'un Centre d'Observation, ma mère m'a dit : - *Faut croire qu'ils n'ont vraiment personne d'autre. Dévoiyé le novateur*, comme pouvait l'être un artiste du temps où ça ne gagnait pas sa vie, pas étonnant qu'il se retrouve non pas *en marge* mais plutôt à *la frange* avec ce que la société (que j'appellerai l'Institution, l'Institué) balaye, repousse. Mais qu'est-ce que le Psy vient y faire, là ? Qu'est-ce que c'est que ça, le Psy ? C'est ce qui donnerait à ce qui s'y passe, à *la frange* un certain *cachet*. J'aime bien le jeu des mots. Un certain cachet ? Un certain caché. Donner un cachet. Et le cachot de ces bagnes d'enfants de 1938-39 (cf. J. Prévert) ? Il ne s'en faut que d'une lettre (de cachet ?). Ordonnance de garde provisoire. Les juges sont des héros. Il y a des juges qui sont des héros. Ils n'étaient pas partis pour ça. Certains ne s'en remettent pas. Il faut qu'ils aient recours au Psy, dont le domaine, alors s'étend à l'infini. Distendu à ce point, le Psy va se retrouver au supplice, littéralement écartelé. Nous y revoilà, au moyen-âge, l'histoire, comme la terre, tourne sur elle-même. Lorsque je lis ce que Félix Guattari dit de ce qu'il en serait d'un socialisme autogestionnaire, j'ai peur :

*« que la planification autogestionnaire puisse exister à différents niveaux, pas seulement au niveau micro-politique des comités gestionnaires, mais encore bien en deça. L'autogestion de l'école, par exemple, impliquerait que les enfants, les femmes de ménage s'experiment... »*

S ? C'est quoi ? C'est quoi *d'autre* qu'un résidu de *l'histoire* ? Résidu ? Résidence ? Disons que l'histoire y réside, y résiste ? Y persiste ? là, en S. Alors, innover ? A partir de quel *matériau* créer, innover peuvent intervenir, advenir ? Il s'agit bien de *verbes à l'infinif* que je mets consciencieusement en *sujets*.

*Félix Guattari : « on peut citer l'exemple de Deligny dans les Cévennes : il n'a pas sa place dans la recherche, et l'aura même de moins en moins, dans la mesure où les projets gouvernementaux seront mis en application, dans la mesure aussi où les syndicats de chercheurs ne semblent pas très décidés à combattre ces projets qui leur promettent quelques avantages matériels ».*

Syndicats et tentatives. C'est pour moi une vieille histoire. Une *tentative* est un fait politique bien particulier et qui doit s'attendre à se défendre *tout seul*. – même si un peu partout, tout un *réseau* lointain de partisans y veille – Les *novateurs* sont des *dévoqués*, des déserteurs de la fonction sociale, je veux dire qu'ils ne sont ni instituteurs, ni psychologues, ni éducateurs, ni infirmier, ni *chercheurs*, donc pas *syndicables*. Mieux, alors que le syndicat revendique un mieux-être pour les adhérents qui ont *un emploi, une fonction*, toute *tentative* met en cause l'emploi, la fonction, que les syndicats ont pour tâche de défendre. Ils revendiquent. Revendiquer, c'est, d'une certaine manière, reconnaître cet *autre-là* qu'est le patron ou l'état. Alors que, nous-là, nous ne sommes rien du tout, des parias. Je vais quand même jeter un coup d'œil dans le dictionnaire : paria ? Ça viendrait d'un mot qui veut dire *joueur de tambour*. Il est vrai qu'une tentative ça peut faire un certain bruit, pour peu que quelqu'un, dans la bande, sache jouer de la trompette langagière. Serge Moscovici

*Élire prématurément une innovation, c'est parfois la tuer.*

Et ça, c'est bien vrai. C'est même là une phrase à (faire) travailler : – Élire (prématurément) une innovation, c'est (parfois) la tuer. Une innovation qui veut se faire élire, elle en meurt ; elle risque fort d'en mourir. Voir la grenouille de la fable : il lui faut se gonfler d'idées car les électeurs(es)-innovations, sont, en l'occurrence, de vrais bœufs. Leur regard est on ne peut plus brave, mais d'idées, ils en sont gros. Alors, cet élisez-moi qui s'en empare de la petite bestiole innovante, elle n'y résistera pas. Mieux vaut que grenouille elle reste, et voilà tout, le bœuf administrant ruminant ses projets, perplexe devant cette bestiole qui, elle, ne mange pas *de cette herbe-là*. C'est bon, l'herbe, pourtant ?

*Serge Moscovici : « je ne suis pas sûr que les termes « liberté » et « clandestinité » soient appropriés. Celui qui crée n'est pas libre. Je préfère la notion de désordre ».*

Pour ma part, j'ai choisi, ces temps-ci *rupture*. Une tentative est *en rupture de bans* et puis, comment voulez-vous qu'un autiste, entre autres, amorce un innover quelconque s'il n'y a pas *rupture* quelque part, et rupture venant de *nous*. Mais il ne s'agit pas de partir par là, maintenant, vers ce qu'il peut en être du *point de voir* d'un autiste. Disons que *rupture* peut être un maître-mot pour qui s'y risquerait à entreprendre de se mettre en position d'innover.

*Edgard Morin : Il n'y a pas d'innovation spontanée. Toute innovation a besoin, à un moment donné, de s'exprimer en idées, d'entrer dans la polémique des idées.*

*Serge Moscovici : Il faut aussi qu'une grande intensité soutienne le désir d'innovation, si l'on veut franchir tous les obstacles. Une innovation qui ne rencontre pas d'obstacles n'est pas une innovation. Ce qui me gêne souvent dans le discours actuel, c'est qu'il situe la contestation en des lieux où les obstacles ne sont pas réels. Il faut payer le prix du changement. Il n'y a pas de véritable changement sans une matière qui lui résiste.*

*Félix Guattari : Ce n'est pas que je crois à la spontanéité... tels qu'ils sont scolarisés, les enfants n'ont rien d'extraordinaire à dire : ils sont écrasés (...) l'innovation n'est pas anarchiste.*

*Serge Moscovici : lorsqu'elles sont créatrices, les idées les plus libres, les plus informelles, réclament plus de rigueur et de maîtrise interne que les nouveautés d'aspect bien ordonné. C'est vrai des œuvres d'art...*

Voilà qui me semble vrai : une tentative, c'est (comme) une œuvre d'art. Et une œuvre d'art, ça n'est pas un galimatias d'idées. Y a d'idée bien sûr, et c'est là l'humus : l'humus des idées. Je ne peux parler que de cette *pratique* ci, et je sais bien comment ça se passe. *Nous* étions sept, nous sommes quinze, et *nous* déjà ne veut rien dire. Le moindre « *nous* » a une histoire, c'est même toute une histoire. Ceux qui adviennent alors que « *ça dure* » depuis trois ans, ne sont pas les mêmes que ceux qui y sont depuis le début. Ils n'ont pas vécu « *la même chose* » et en plus, chacun a ses idées et chacun son histoire antérieure à sa présence-là. Pour ne parler que des idées, je me demande ce que trouverait un expert en « *humus d'idées* » s'il s'attaquait à analyser celles que j'apporte moi-même en l'occurrence. Fouillis extraordinaires. Je suis né un peu avant la guerre 14, et j'en ai vu, j'en ai lu, j'en ai entendu, de mon grand-père, capitaine des douanes, à ma mère, petite-fille d'un militant anarchiste des Ardennes, à mon parrain enrichi par la guerre, à mon frère, prof. de lettres, à tout ce que j'ai pu lire, à tous les films vus, à tous les profs du lycée, aux livres de la bibliothèque universitaire, et à la guerre de 40, et la radio, et les enthousiasmes pour ces russes, indigènes pharamineux d'un univers révolutionnaire, et la guerre d'Espagne, et Malraux, et Camus, et Aragon, et Rimbaud, et Villon, et la pensée grecque, et Hemingway, Steinbeck, Crommelynck, Gorki, et la longue marche, et Cuba, et Freud, et Mitchourine et Leroy-Gourhan, Lacan, impossible inventaire, Sartre et Céline et Siméon. Et qui encore ? Des centaines d'autres. Immense forêt. Les feuilles tombent. Humus. Et cet humus travaille de lui-même, matériau remué par d'étranges chimies. Par là-dessus, pousse ce champignon d'un autre livre, ou, pour ce qui me concerne, d'une *tentative*. Ce champignon-là ne vient pas que de l'humus pas plus qu'une portée de rats ne sort d'un tas d'ordures. Que l'humus ne soit que de culture – cette immense forêt culturelle qui « *s'humusse* » en chacun et, a priori d'ailleurs, les catastrophes naturelles aidant, il arrive de se transformer en humus-charbon ou humus-pétrole, l'histoire ne se laisse pas perdre – il faut l'admettre. Mais alors ces « *ruptures* » ? Ces projets qui soudain jaillissent, ces innovations, ces « *ouvrages d'art* » qui exigent une *maîtrise interne d'autant plus difficile à maintenir* qu'une tentative c'est plus long à faire qu'un tableau, ou une symphonie, ça n'en finit pas de se faire, ça dure des années, d'où ça vient, d'où ça sort ? Mon idée est qu'une « *tentative* » ne vient pas que des fermentations de l'humus culturel. Il y va d'autre chose – ou alors elle est ratée, cheveux sur la soupe, contestataire et voilà tout et puis quoi et alors ? –

Autre chose ? Faut qu'il y ait « *du commun* ». La « *rupture* » est là, la faille décisive ; l'humus craquelé laisse entre-« *voir* », chaque S alors tenu en respect. Il ne s'agit pas *que* d'une conjugaison des efforts et des bonnes volontés. Il y a là comme un corps dur dans l'humus, diamant dans les alluvions culturels. Ça résiste, ça ne se laisse pas fondre dans le dire, personne ne voit comment s'incorporer, s'approprier, cet « *autre chose* » là, *réel*, et qui ressort, surgit, allez savoir après quels cheminelements dans les sédiments de « *l'histoire, intact depuis toujours : découverte, y a d'humain* », comme on dirait : « *y a de l'eau* » en plein désert, qu'est-ce qu'on peut en faire, de *c't'humain-là* qui bien sûr n'a « *rien à voir* » avec l'homme immémoriablement hominisé ? Ben rien. A première vue, rien. Personne n'a rien à foutre, ni LE scientifique, ni LE politique. De l'humain de bon aloi, ça ne peut que crisser dans les vastes moulins de la parole discourante, grain de sable dans la salade. « *Lavez-moi cette salade avant de la servir* » – « Mais c'est le grain de sable que j'amenais, sur une feuille proprement culturelle » – « Il est fou, ce type-là, ou complètement demeuré ? » – « *c'est un poète* » – « ah ! bon »... Triste sort, pour le « *novateur* » ?



Ben non pas tellement. Il le fait bien (un peu) exprès d'être « sans pair », c'est-à-dire sans rival, d'où va-t-il alors chercher son ressort, alors, on se le demande..

*Léo Scheer : l'innovation sociale apparaît comme un enjeu du même type que les enjeux politiques. (...) Un exemple d'innovation sociale nous est fourni par Deligny qui repousse, sur le front du langage, l'empire sur la normalisation des esprits.*

Le front du langage ... Le langage a le front de ... se battre sur tous les fronts, je crois plutôt que ce front-là qui a le front de, je l'esquive. Il s'agit de mettre au point une pratique qui permette l'esquive.

*Jacques Attali : Il y a Innovation Sociale Irréversible lorsqu'il y a acceptation de courir un risque en tentant une expérience qui ne représente pas une attente des institutions représentatives (...) l'I.S.I. dans la mesure où elle contient l'idée de rapports sociaux qui ne passent ni pour la valeur d'échange ni pour la valeur d'usage, mais par l'échange hors du champ de la valeur et, soit révolutionnaire, et exige alors une mutation très profonde, soit marginale, la marginalité étant acceptée comme un spectacle du changement, d'où le risque de faire de l'innovation non un modèle de ce qui devrait être effectivement changé, mais l'alibi du non-changement.*

C'est vrai, c'est relativement vrai. Toute tentative peut apparaître comme *révolutionnaire* ou *marginale*. Mais est-ce que le terme dépend d'elle – de son projet – ou de qui la regarde ? De plus, c'est toujours regarder « la chose » au niveau de « l'institution » et quasiment du spectacle qu'elle offre, en tant que petit ensemble d'individus qui échappant à ... s'organise. S'agit-il d'expertiser leur « type » d'organisation ? Oui si leur projet est cette recherche-là, de préfigurer un comment vivre en de meilleurs temps, de « créer » le temps de vivre (mais la météorologie). Pour ce qui nous concerne, nous ne pensons pas qu'un radeau, ou un cerf-volant – puisque telles sont les images qui nous sont venues pour parler de « nous » – préfigurent les « bâtiments » – je veux dire les institutions consciencieusement concertées – de demain où d'après-demain. Il y va d'autre chose : archaïque, élémentaire, au plus juste des relations nécessaires, ce radeau-ci l'est, parce que c'est pratique pour la *pratique*, que nous cherchons. Rien d'élaboré là : ça tient ? ça tient. Ça suffit. « *Révolutionnaire* », par contre, est-ce que nous cherchons à genoux ou couchés sur ce « radeau »-là.

Imaginez un radeau sur la vaste mer du temps-histoire. Le langage frappe dur ; on « ne voit » guère que lui qui se reflète. Et nous, pêcheurs d'éponges – ou de perles, si on veut – afin d'y aller voir, à travers la surface miroitante qui ne nous renvoie jamais que notre image, pour peu que nous nous penchions, nous avons fabriqué un attirail aussi simple que le radeau, ainsi que le font les indigènes des îles : ils enlèvent le fond d'une boîte à biscuits, remplacent ce fond par une plaque de verre ; et ça suffit. Ils trempent un peu la boîte dans l'eau et ils voient, là-dessous « autre chose » que les reflets miroitants du soleil.

La boîte à biscuits, pour nous, ce sont ces cartes qui devraient permettre d'esquiver quelque peu le reflet du langage sur la surface de ce qui « nous regarde » – d'écarter, de « crever » notre image.

La tentative proprement dite est donc « de voir à travers ». Tout le reste n'est que plate-forme rudimentaire, abris précaires, et « boîte à biscuits » que l'Institution peut récupérer tant qu'elle voudra puisque telle est sa vocation, l'institution ou – et – toute une constellation d'institutions en mal « d'innovation ».

Le « réversible » et « l'irréversible » en matière d'innovation ? Je crois que le critère, la ligne de partage sont on ne peut plus simples : Innover, c'est un infinitif qui vient de loin ; c'est comme explorer. C'est *pour rien*. Du moment qu'il y a du « pour » à la clef (pour soigner, pour éduquer, etc.) c'est de l'innovatiON. Ce retour à ON

est l'à-faire de ceux qui tiennent à assumer, le mieux possible, leur fonction, serait-ce à la frange de l'Institution.

Le « *Front du langage* », c'est aussi le « *front* » de l'histoire proprement dite et c'est le « *front* » de cette histoire qui nous fait l'un-l'autre.

Innover, c'est braver tous ces « *fronts* »-là, et celui de l'état, et celui qui, en nous, pousse à S'exprimer, à SE manifester, SE étant l'enfant de cette histoire que chacun risque de croire « *propre* » parce qu'elle est (la) sienne. Bravade et bravoure vont de pair dans cet à-faire.

Le *Pouvoir* et l'*innover*.

Voilà deux mots qui sonnent comme deux infinitifs. Il n'en est rien.

LE pouvoir voudrait bien « *pouvoir* » ; il s'efforce de réaliser ses objectifs qui sont ce qu'ils sont. & A chacun de juger ce qu'ils valent et de déceler les cloportes qui grouillent derrière l'affiche, les sournoisités profiteuses qui prolifèrent à l'envers du prétendu.

Quant à « *innover* », c'est bien un infinitif *primordial*.

A voir vivre des enfants autistes en passe d'exister un peu plus clairement que lorsqu'ils (ne) baignent (que) dans le langage, on s'aperçoit qu'innover advient « *en regard* » de quelque « *rupture* » agie d'ailleurs par *quelque inadvertance* de ce « *nous-là* » concerté.

Or, les autistes, « *humains* » ils le sont tout autant qu'un dirigeant quelconque et qui s'efforce de l'être *humain*. Mais, à *vrai dire*, ON ne sait pas ce que c'est.

Reste donc à souhaiter, pour l'avenir de l'homme, des Pouvoirs Concertés – et il ne peut être autrement – qui s'émerveilleraient de ce qui adviendrait de par leurs inadvertances.

C'est peut-être pas demain la veille du jour où ...

Deligny à A. Q.

- « Il est curieux de constater que les innovations pédagogiques d'esprit collectiviste se font le plus souvent en de telles périodes troublées et s'accompagnent pratiquement toutes d'une militarisation, ou du moins d'une militantisation des enfants. Makarenko en URSS, la Chine aujourd'hui, Deligny en France sous l'occupation et à la libération ». (Recherches n° 23 - Juin 1976)

Depuis : j'ai parlé de *partisans* ; il faudrait parler d'une *partisanisation* des enfants. Moi, je n'ai rien contre, sinon que je crains un peu la prolifération des mots en *tion*. S'agissait-il, pour moi, de *militantiser* les adolescents qui m'advenaient, au moment de la Grande Cordée, ou du Centre d'Observation et de Triage de la Région du Nord, sous couvert du fait qu'ils étaient gravement caractériels, ou délinquants chroniques, ou même psychotiques ?

Il faut repérer plus avant d'où vient le propos d'Anne Querrien : le titre du passage où j'ai relevé le propos cité plus haut est : *le modèle militaire*. Alors qu'il m'est arrivé de claironner que *libertaire*, je voulais bien accepter d'être pris pour, me retrouver sous la rubrique du *modèle militaire* pourrait m'offusquer.

Pas du tout. Me voilà somme toute en noble compagnie : Makarenko et l'URSS, la Chine, la France et la Libération. Quelques lignes plus haut, c'est Napoléon et les Cent jours. Un peu plus loin, c'est le fondateur de l'École Mutuelle, Saint-Jean-de-Beauvais. Du beau monde, comme on peut le voir, bien qu'un peu disparate.

Parler de *militantisation* à propos des *tentatives* dont j'ai fait part entraînerait de parler de *maquisardisation* à propos des origines Saint-Albanaïses ou de la psychothérapie institutionnelle.

Ce qui me saute aux yeux, c'est qu'il était — quand même — préférable que les gars de la Grande Cordée soient *militantisés* plutôt qu'électrochoqués. Le choix était là.

Mais ai-je jamais dit que les *innovations* dont j'ai fait part après les avoir vécues soient à classer dans la rubrique pédagogique ? Je m'en suis toujours défendu, mais rien à faire. Quand je pense à moi, je vois un bonhomme qui se fait drôlement vieux, et autant il s'est acharné à s'en sortir de l'ornière pédagogique, autant ceux qui l'évoquent l'y font retomber — malignement ou quoi ? — quitte à ce qu'il en reste sur le dos, les membres brassant l'air idéologique et grattant désespérément le ciel pour qui voudrait bien voir *les choses du point de voir* où ON l'a d'emblée re-situé.

Or, s'il y avait une once d'*innover* dans ces *tentatives*, c'est justement qu'elles se dérobaient à leur fonction prévue, à savoir la *pédagogisation* ou le *pédagogisage* de semblables contemporains.

Quelle était ma position ? *Ton* histoire, c'est *ton* « à-faire ». Sous-entendu : j'ai déjà bien assez de soucis avec *la mienne*. Ceci dit, *nous* y sommes, là. C'est un fait. C'est même un fait *politique*. La manière dont nous y sommes *là*, c'est pas tout à fait n'importe comment. Mais notre projet n'a pas *te* pour objet, ni *te*, ni *de te*.

En ce *moment* de l'histoire, il y a du remue-ménage (il est fort probable que ce *ménage-là* remue tout-le-temps, mais ça se voit fort ou pas). Ce *nous-là* peut te brancher sur ce qui a lieu. *Ici* même, il ne se passe rien, ou pas grand-chose. Peut-être simplement l'élaboration d'une espèce particulièrement précaire et fugace d'idéologie qui concerne ce *nous-là* en quête d'une certaine cohérence. Peut-être que ça *te* regarde, peut-être que ça ne *te* regarde pas du tout. D'ailleurs, ce *nous-là* ne recrute pas, ne forme pas. Peut-être ne s'agit-il que d'un point particulier de cohérence - de rigueur-idéologique - dans l'air du temps. *Dictature* ? Le mot (me) vient bien sûr. L'État ? Tout se passe *ici* comme s'il n'y en avait pas, comme si l'État n'avait pas *ici* tous les droits. Mais, en tous cas, l'État c'est pas TOI (non plus), ni ton *état*, l'état dans lequel tu *te* trouves — ou dans lequel tu *te* cherches —

Bien sûr, ce mot de *dictature* vient là en ricochet parce que je viens de lire L. Althusser, mais aussi parce qu'ON a souvent reproché aux tentatives que j'avais l'air de mener de n'être pas *démocratiques*. Le malentendu m'a toujours paru énorme, et malgré l'importance latente des qu'en dira-t-on auxquels je devais prêter attention, j'ai toujours refusé de faire semblant. Je n'ai jamais pensé une tentative comme étant un État en miniature. En fait, je n'avais aucun *pouvoir*. Imagine-t-on un peintre qui ferait voter ceux qui viennent voir son ouvrage ? Il m'est arrivé de le faire pour un livre que j'avais écrit. C'est bien la preuve que je ne tenais pas à écrire des livres de ce *genre-là*.

Si *dictature* il y avait, elle ne pouvait s'exercer que de par une *rigueur propre* à la démarche entreprise. On peut donner à ce mot de *propre* tous les sens possibles, à condition de ne pas oublier *approprié*.

Pas question que les idéologies ambiantes viennent s'appliquer *là* sans un contrôle rigoureux, un filtrage. Mieux : il se passait là autre chose que (comme) prévu, autre chose qui était en relief et non en creux. Pas question que chacun vienne dégorger dans la bassine sa *philosophie spontanée*.

Il se peut que j'aie déjà raconté la naissance de la Grande Cordée, ou plutôt ce qui se passait dans un de ses lieux d'origine. Un théâtre. Dullin y avait longtemps travaillé. C'était quoi ? 1947 ou 48. C'était le T.e.C. - Travail et Culture - qui en disposait de ce théâtre situé par là-bas, là-haut, la rue Lepic. Le T.e.C. avait bien voulu que nous nous y mettions, faute d'ailleurs, et en attendant. Mais nous n'y étions pas chez nous, bien sûr. La priorité était au Théâtre populaire. Il y avait quelque part en bas une petite pièce avec un lavabo. Les lavabos étaient très rares dans ce théâtre. Il arrivait que les acteurs se maquillent. Avant de repartir en ville, ils venaient se démaquiller *là*, dans cette petite pièce qui se trouvait être - aussi et en même temps - mon bureau.. Si bien que les cas qui m'advenaient fraîchement émoulus d'un service psychiatrique s'asseyaient - ou restaient debouts ? - *de l'autre côté* de ce *trajet* qu'il ne fallait pas boucher des acteurs au lavabo et du lavabo vers ce *dehors* où le cas présent n'avait pas (de) lieu.

Il était évident que ces trajets - qui n'avaient vraiment rien à voir avec ce pour quoi le *candidat* et moi étions là - avaient la priorité. Autrement dit, le gars- là se sentait quelque peu inopportun avec son cas en bandoulière. Il avait beau zyeuter, ni dans l'espace là, ni dans un temps que je n'avais pas, il ne voyait où le déposer, son cas.

Il devait se dire que ça serait pour plus tard. En filigrane, il y avait le réseau des Auberges de Jeunesse où il allait ricocher. Je vais plus loin : lui-là qui n'avait pas (de) lieu - l'un de nous essayait de placer son mot entre deux tirades de *Mère Courage* qui se répétait de l'autre côté des cloisons - il lui semblait entendre que des lieux, il y en avait un peu partout, quinze ou vingt-sept ou trente qui s'y attendaient plus ou moins à ce qu'IL arrive.

*Et voilà tout*. Voilà un moment *propre* d'une tentative particulière à l'enseigne de la Grande Cordée, *moment* rare et qui ricochait de 1936 en 1945. Après ? Plus moyen de ricocher ; les temps vont devenir vaseux. Plus de Grande Cordée. Plus de théâtre populaire vacant. Des cas qui s'accumulent, évier bouché.

C'est dire qu'une tentative de bon aloi est irréversible. Alors pourquoi en parler ? Pour ce dire. Pour dire qu'une tentative, c'est pas une institution, et que chaque fois qu'une institution s'est targuée de s'en référer quelque peu ou plus ou moins à cette tentative là - entre autres - il y avait méprise, malentendu, ou *abus de confiance*.

Quoi qu'il puisse en paraître, je n'ai pas quitté le texte d'Anne Querrien où je me trouve cité dans les *innovations pédagogiques d'esprit collectiviste*. Je n'ai jamais créé de *collectivité*. D'être traité de *Makarenko français* ça m'est arrivé de par un certain enthousiasme des militants d'alors, mais pas du tout à mon égard, mais envers

Makarenko, éducateur *particulièrement* soviétique. De même que, ces temps derniers, c'est retombée *française* de Bettelheim que je me suis retrouvé être, Bettelheim qui (re)vient des camps de concentration en ricochant par l'Amérique (du nord), et plus particulièrement psychanalyste d'inspiration. Pas de quoi s'offusquer, mais le dommage c'est que ces confusions risquent d'aveugler sur ce qu'il peut en être d'une *tentative* qui ne mérite ce nom que si elle élabore sa rigueur propre.

Mélanger Makarenko, Bettelheim, Neill, Illitch et qui on voudra de ceux qui ont dit quelque chose, n'a rien à voir avec mener une *tentative* qui justement fait *brèche* dans ces échos saumâtres par ce que tout s'y mélange à tout. On voit bien qu'il ne suffit pas de *filtrer* cette bouillabaisse idéologique. Il faut élaborer autre chose.

Car enfin, imaginons qu'ON dise vrai : alors que Makarenko s'ingéniait à forger du citoyen soviétique de bon aloi à partir de *rebut*s apparents, ai-je jamais pensé à façonner du citoyen français ? Alors que Bettelheim élaborait une institution *orthogénique* apte à guérir des *cas* particulièrement difficiles, ai-je jamais pensé à tramer un tel *instrument thérapeutique* ? Certes pas.

On voit bien que le re-nom dont on m'affuble se fabrique à peu près comme un épouvantail. Il est fait de défroques, comme tout re-nom d'ailleurs. Je pourrais m'en contenter et me dire que je n'ai pas volé ce qui m'est arrivé. J'ai d'ailleurs toujours eu un faible pour les épouvantails. Ils me semblent être une effigie criante de vérité de *la personne humaine*, sauf qu'ils ne jactent pas, ni ne se reproduisent d'eux-mêmes. Ils deviennent rares.

Reste qu'innover – qui n'a rien à voir avec trouver une solution – c'est peut-être, tout simplement, changer de projet, laisser tomber le pédagogique ou le thérapeutique. Et c'est justement parce qu'il s'agit d'*autre chose* qu'innover peut advenir.

Deligny à I. J.

Une *initiative* ne se « *prend* » pas.

C'est « *prend* » que vous avez mis entre guillemets. Moi, c'est le « *se* » – vous vous en doutez – que je ferais ressortir.

D'où vient que les *prises d'initiatives* soient si rares alors que bouillonnent des nostalgies *d'innovation*. Dans *innovation*, il y a *on*. C'est un mot en *tion*. Je me demande si ce *tion*-là n'est pas de même souche que le *tion* d'institution. Et c'est peut-être là que les projets se bouchent. L'Institution, c'est l'État.

Pour moi, c'est clair : une *initiative* – une *tentative* – n'a rien à voir avec... sous peine de tourner à *l'innovation* dont l'institution se *renove* ; on sait ce que valent ces *renovations* que l'État tamponne : elles ne vont pas *plus loin* que l'État ne peut aller, c'est-à-dire pas plus loin que lui-même qui gère le pouvoir (de qui sur qui ?) cependant que s'entre-prolifèrent les idéologies.

La *ligne* d'une *tentative* est invraisemblablement utopiste. C'est sûr qu'elle rêve. Elle *rêve* les yeux ouverts. Tout se passe comme si elle vivait dans l'an-temps – et à ce propos, elle en entend de belles – alors qu'au *cœur* de son temps, elle y est. Situation paradoxale, monstruosité politique, elle suscite des nostalgies évidentes de la part de ceux-là mêmes qui s'efforcent de penser *juste*.

Une *tentative* c'est un petit événement prématuré. Alors qu'il faut aux événements politiques considérables une certaine maturation, voilà que sur un point très particulier de l'horlogerie de l'État et des projets politiques en cours de développement dans leur stratégie de prise du pouvoir se pointe une *initiative* on ne peut plus précaire qui prend corps et persiste.

Si je m'en réfère, ne serait-ce que pour l'image, à ce qui se passe lorsqu'un enfant dépourvu de l'usage du langage *prend* une initiative, on peut bien souvent *voir la faille* dans ce réitéré-toujours-identique venant de l'entourage qui a *permis* – provoqué – ? que l'initiative soit *prise*.

Si je reprends la chronique des tentatives *dans* lesquelles j'ai vécu, il se peut que *la faille* soit repérable. Imaginez Armentières, une petite ville du Nord, quelques mois après l'armistice en 40. C'est bourré de troupes allemandes qui visiblement se préparent à envahir l'Angleterre. Les médecins de l'Hôpital psychiatrique sont (encore) prisonniers ou toujours militaires. Les *gardiens* ceux qui assument le quotidien, *l'horlogerie* de l'Asile, se demandent ce qui va leur arriver dans les mois à venir et moi-même je ne devrais pas être là. Je devrais (encore) être dans le Sud. Les *soldats* originaires du Nord ne sont pas démobilisés. Il a fallu que je falsifie mes origines et que je passe en fraude la ligne de démarcation. Il a fallu que je renonce à mon poste d'instituteur occupé par une suppléante qui s'est mise à chialer en me voyant là en chair et en os. Ces pleurs n'étaient pas de joie. Il allait falloir qu'elle quitte ce poste privilégié. Il est vrai que ma chair et mes os avaient bien failli passer à la moulinette et qu'elle pouvait être étonnée de me voir alors que moi-même j'étais tout surpris et comme émerveillé d'y être (encore et toujours) là.

On voit qu'il est fort difficile de repérer *la faille*, la vraie, la bonne, celle qui serait LA cause. Je sais fort bien que pour ce qui *me* concerne, *l'Idée* m'en avait poussé dans un wagon à bestiaux. Sur la planche, il y avait de la paille, sur la paille, des gens, de tous âges. *Vu de maintenant*, ce convoi *croise*, dans la mémoire, les trains de déportés qui ne circuleront, dans l'autre sens, que plus tard. Quand le train prenait de la vitesse, nous étions alors en pleine attraction foraine. Les secousses transversales du plancher prenaient une telle ampleur qu'un autre bonhomme et moi, agenouillés, nous n'étions pas trop de deux pour maintenir une vieille bonne femme qui, sans notre aide, aurait été s'assommer contre les parois. Elle se marrait ferme. Nous aussi. C'est juste à ce moment-là que *l'Idée* m'a poussé. J'étais donc bien vivant, la guerre *en personne* m'avait raté. Il y avait encore ce passage de la ligne de démarcation. ON disait que les hommes en âge de porter les armes, les Allemands se

les rafflaient ou les mettaient face au mur, sur le quai de la gare, et les descendaient à coups de mitraillette. Mais ON en disait bien d'autres ; que c'est tout juste s'ils ne les décoraient pas de revenir reprendre tranquillement leur boulot. La vieille avait douze ans : et moi, faut dire, me connaissant comme je me connaissais, qu'il fallait au moins une guerre pour que je sois aussi content de maintenir une vieille couchée dans la paille et qui riait aux larmes dans le boucan de ces wagons à bestiaux. Jamais de ma vie... La *faille*, pour ce qui me concerne, elle est quelque part par là. Moi aussi je pleurais de rire, et c'était bien la première fois, depuis toujours, jamais de ma vie je n'avais mis les pieds sur un manège. On voit par là qu'il faut savoir attendre. Juillet 40. Je ne raconte pas ma vie. C'est de l'histoire que je parle, de ses failles, de ses surprises. Le temps est ce qu'il est, les temps sont ce qu'ils sont. Et l'humain alors ? Il est aux aguets, et il n'a pas d'âge – la preuve, cette vieille qui soudain avait douze ans – et il n'a pas d'histoire. Je devrais écrire : – l'humain n'est pas d'histoire ; n'est pas du *même ordre* que...

N'empêche que, dans l'histoire, nous y étions en plein, à Armentières, juin 40.

Est-ce qu'une *initiative*, ça se *prend* ? Ça se foment, ça se guette, ça s'attend ? Encore faut-il s'y attendre. Alors, qu'est-ce que c'est que cet S là ? S'agit-il de quelqu'un ? L'histoire, à coup sûr, il – je veux dire chacun – est passé à travers, en a pris. Ne serait-il que ça ? Ne serait-il qu'histoire ? Dans le moment que je raconte, *d'histoire* il n'y en avait plus, tout d'un coup, plus du tout : la vieille n'y était plus, dans la sienne, ni moi dans la mienne, ni l'Histoire, elle-même, sans sujet ni objet, ni fin(s). L'humain, de même, qui avait jailli, toujours intact et qui peut être dit sans sujet, sans objet et sans histoire(s).

Je me dis qu'une *initiative*, c'est peut-être ça : de *l'humain* jaillit, intact depuis que *l'espèce* existe. Comprendra-t-on que cet *humain* dont je parle n'a rien à voir avec les humanismes ?

à F. G.

Dans le n° 21 de Recherches : - « *Histoires de la Borde* », expérience d'avant-garde dans le domaine de la psychiatrie, je m'y trouve nommé.

Autant dire touché.

Il y a longtemps que je rumine d'en dire un peu plus à propos de ce : - « *tu es chez toi* » par lequel Jean Oury et toi m'aviez accueilli à la Borde en 1965.

Ce *m'*, d'ailleurs, était un nous. Nous étions quelques-uns qui se sont dispersés dès l'arrivée. Deux ans après, me téléphonant de son bureau distant d'une dizaine de mètres du lieu où je me trouvais, J. Oury me disait : - *Bonjour, voisin*. Il en était ainsi ; voisin j'étais, ni plus, ni moins. En avant-propos de ces *histoires*, en pré-histoire de ce la Borde là, tu dis :

- *Je parle de la période qui va de la guerre à 68, une crise générale des points de mystère. La littérature du mystère surréaliste date d'avant-guerre. Les films de Carné, c'est des ressucées dérisoires. Fin de série. Après, on passe au néoréalisme italien... Dans ce désastre religieux, des trucs comme Saint-Alban ou Deligny jouaient une fonction de relais. Comment ces foyers de mystère ont pu s'instaurer autour de fous, de délinquants, de bandes ? Il était censé se passer quelque chose à ces endroits-là...*

Là où tu dis mystère, je dis mirage. Et d'être pris pour un *endroit* me convient fort bien. Me voilà donc lieu. Se prendre pour le bon lieu.

J'avais donc écrit « *les vagabonds efficaces* », tract qui était dans le ton des Auberges

73

d'alors, alors qu'ajuste je ne l'étais pas. Trop vieux ? Non. *Voisin* déjà, comme j'avais vécu *voisin* de cet Hopital psychiatrique d'A..., asile asilaire asilisant. Mais, à vrai dire, en plein lycée, j'y avais *voisiné* pendant une quinzaine d'années. Et *dans* la guerre, donc ... *voisin*, que j'y étais. Il faut toujours garder un tantinet de distance, sinon on y passe – et trépasse – bel et bien.

C'est dire que la Borde n'a pas, en tant qu'institution se recherchant institutionnellement, provoqué cette position, mais que j'en étais préalablement muni, pour ainsi dire immunisé. Cette longue maîtrise de l'*esquive* ne pouvait que s'exercer dans le remue-ménage très *militant* – c'est toi qui le dis – de ce la Borde où je n'étais ni plus ni moins *chez moi* que partout ailleurs, et je m'y suis maintenu à l'écart de cette grille à roulements à laquelle est consacré le n° de Recherches qui pourrait se sous-titrer : – avatars d'une pratique militante. Étais-je quelque peu privilégié de par mon (re) nom ? Mais je n'ai pas manqué de politesse envers mes hôtes. Il m'est arrivé d'avoir un mode de présence, plutôt allusif à vrai dire, conforme aux *mœurs élaborées* du lieu. J'en étais quelque peu affublé. Ce concerté-là vous regardait, et je le voyais bien ce remue-ménage qui consistait à ne ménager personne, quitte à guetter quand je m'y mettrais au ménage, pris dans les remous des moulins, sur-moulins, sous-moulins à parole où s'engrenaient tant bien que mal et à qui mieux-mieux psychanalyse et politique.

Il ne s'agit pas pour moi de dire mon mot dans ces *histoires* mais de préciser tout autre chose. Autant vous y teniez, à l'Histoire et à l'Inconscient, autant j'y tenais, à l'*humain*. Et il s'agit là d'un mot tout nouveau, tout neuf. Personne – et surtout pas moi – ne sait ce qu'il veut dire. D'ailleurs (!)humain ne veut rien dire. CE sont les moulins sur-moulins, sous-moulins, qui veulent dire, s'entre-dire, se contre-dire et se prononcent à son égard. Et lui, inéluctablement, *voisine*, épave irréductible. C'est pourquoi je l'ai surnommé libertaire, cet *humain-là*, qui n'est pas plus quelqu'un que je ne suis un *lieu*. Disons qu'il peut lui arriver d'avoir lieu par-dessus tous les marchés, marchandises et marchandages, repère, en quelque sorte, à l'origine même de cette nécessité de liberté toujours *reconnue* et dont personne, à vrai dire, n'a rien à foutre, puisque de la personne, il est à l'autre pôle. Si ce *foyer de mystère* ci pouvait parler, voilà ce qu'il dirait.



Avril 76

*Il nous faut à nouveau préciser que notre réseau ne doit pas être considéré comme LA solution pour ce qui concerne les enfants qui y viennent en séjour.*

*Ces séjours ne sont possibles que dans la mesure où ils peuvent susciter que le milieu habituel de l'enfant se modifie et que se trament des circonstances d'existence nouvelles.*

*Nous ne pouvons être là qu'en point d'appui et par moments. Nous situer autrement, nous prendre « pour autre chose », c'est annuler l'efficacité qu'il peut nous arriver d'avoir. Ceux qui sont « à la clef » du fait qu'un enfant vienne vivre « ici » ne doivent pas oublier ou tourner notre raison d'être : révéler que, dans certaines circonstances, l'enfant peut être « tout autre ».*

*Si les relais ne sont pas préparés et pris à temps, tout est gâché.*

*Si la présence d'un enfant « ici » ne suscite pas un « réseau ailleurs », autant vaudrait que l'enfant ne soit pas venu là, ceci a été dit préalablement à tout séjour ici.*

*Des demandes nous parviennent sans cesse. Nous devons répondre :*

*- « Impossible » parce que tout se passe comme si, pour certains des enfants qui sont là, ON attendait de nous je ne sais quelle guérison ou solution dont le lieu, a priori, n'est pas ici.*

*Il s'agit, à partir d'un séjour ici, que se trame, sans attendre, pour chaque enfant, un mode d'existence nouveau, et ce « travail » là n'est pas de notre ressort. Il est « l'à-faire » de ceux qui ont pensé qu'un séjour ici pourrait intervenir utilement dans le cours d'une existence mal partie.*

*Nous ne pouvons pas « tout faire » et le reste.*

*Cette « brèche » ci ne peut être qu'un moment.*

*Faute de quoi, elle sera vite colmatée, ce que nous ne sommes pas du tout décidés à laisser se faire.*

## VI. ENVERGURES

*L'immuable sert d'enseigne à ces cahiers.*

*Ce qui s'y accroche à ce mot d'immenses envergures peut être traité d'attrance.*

*Ces cahiers-ci esquivent l'inconscient qui n'est pas de leur ressort, d'où ce mot d'immuable auquel ils se réfèrent avec une telle déférence qu'à ce clou planté si haut, ces petits tableaux que sont les cartes s'y accrochent et s'en inclinent. Si haut peut se dire si loin, si profond, si avant, si ailleurs. Rien n'empêche de penser que l'inconscient n'est jamais qu'un avatar advenu à cette espèce nôtre de par le fait de son histoire.*

- « Il (l'individu) apparaît à l'origine comme un membre de l'espèce, un être tribal, un animal de troupeau, et nullement comme un animal politique. L'échange est l'un des agents essentiels de l'individualisation. Il rend superflu le troupeau, et le dissout. Dès que les choses ont pris cette tournure, l'individu ne se rapporte qu'à lui-même, les moyens pour se poser en individu étant devenus son faire-valoir général ». (Karl Marx)

« Le pré-développement de l'enfant montre déjà que l'objet humain diffère fondamentalement de l'objet de l'animal ». (J. Lacan)

« L'individu ne se rapporte qu'à lui-même ». (K.M.)

« L'objet humain est originairement médiatisé par la voie de la rivalité ». (J. Lacan)

« L'échange est l'un des agents essentiels de l'individualisation ». (K. Marx)

« Par la voie de la rivalité, par l'exacerbation du rapport au rival, par la relation de prestige et de prestance. C'est déjà une relation de l'ordre de l'aliénation puisque c'est d'abord dans le rival que le sujet se saisit comme moi (...). Il y a entre les êtres humains une relation destructrice et mortelle ». (J. Lacan)

L'un n'a pas lu l'autre. C'est Karl Marx qui n'a pas lu J. Lacan. « Animal » dit l'un. Pas du tout, dit l'autre. Et c'est là que s'enfoncent le clou où s'accrochent ces cahiers.

Rivalité. Faire-valoir ...

Si Karl Marx avait pu lire J. Lacan, il aurait peut-être pu écrire : - « L'individu ne se rapporte qu'à lui-même ».

Et que l'échange alors, dépassant le regard, en vienne à être de coups rendus plus efficaces de par l'usage de quelque outil qui ré-affirme la spécificité de l'agression qui n'a rien à voir avec l'agressivité, voilà qui peut s'entendre clair comme le jour.

Reste que ce qui (me) fascine, là, c'est le passage de l'animal de troupeau à l'animal politique.

Passage réglé si on suit ce qu'en dit J. Lacan : - « L'objet humain diffère fondamentalement de l'objet de l'animal ».

Fondamental évoque ce qui est fondé, construit, édifié.

Pourtant : - « l'objet humain est originairement médiatisé » (J. Lacan).

Fondamentalement ? Originairement ? N'y aurait-il, pour l'homme, d'autre origine que fondée ? C'est bien ainsi que l'homme pense, et depuis toujours.

A l'origine, pourtant, animal de troupeau (K. Marx).

Que la présence de l'autiste nous invite à planter très haut, très loin, cette cheville de l'immuable, voilà qui s'explique par le fait que l'autiste semble (bien) vivre sans ce ressort du rival, et « se » propose comment innocent de cette aliénation spécifique qui permet au sujet de se saisir comme moi.

De deux choses l'une : ou l'autiste est retranché au point d'être à-spécifique, ou bien, « humain » il laisse à penser que l'homínisation a un fondement historique, qu'il s'agit d'une greffe advenue sur une souche animale, et l'originairement de J. Lacan ne serait que l'origine de cette histoire-là.

Chacun sait, ou se doute, à quel point le spécifique est vivace, tenace... Depuis que les abeilles sont les abeilles, les éléphants, des éléphants...

« Animal de troupeau » l'homme « à l'origine » ?

Alors, par quelque aspect, il l'est toujours, immuablement, ce qui ne met pas en cause les envergures et les profondeurs et les fruits advenus de la greffe politique survenue avec l'usage du langage.

« Animal de troupeau » l'homme « d'avant l'échange » ? Peut-être. Mais de quel troupeau s'agit-il ?

Étrange, sans doute, en regard des autres troupes, hordes et groupes d'animaux, étrange d'emblée, déjà. La greffe politique advenue « au hasard » avait déjà sa nécessité dans cet immuable spécifique dont je dis qu'il s'agit d'un mode d'atti-

rance original et à cent lieues de ce réciproque où l'on s'aliène en et de par l'autre. A cent lieues, c'est peu dire : à l'autre pôle. Dos tourné à ...

J'entends bien qu'il faut se méfier d'un naturalisme biologi-co-physiologiste dont l'aloï a toujours été fort suspect. J'entends bien que « *le renversement du naturel au social est le secret de tout le processus de l'hominisation* (1) ». Il s'agit d'un *renversement*. Et « l'immensité même du détour entre le point de départ de l'action d'un individu et son retour à soi (qui) explique l'inconscience fondamentale spontanée de l'individu quant aux bases réelles de sa personnalité (1) » évoque, pour ce « *nous-ci* » habitué à la présence d'enfants autistes, ces *détours* « *sans fin* » qui leur adviennent dans le cours même de trajets dont le projet élude le retour à soi.

Et j'insiste ; si cet immense détour qui s'accomplit dans l'inconscience spontanée de l'individu s'opérait sans le moindre recours au « *proprement humain* », je m'en méfierais comme tombant alors inéluctablement du « *ciel de l'histoire* ».

De même que la main n'est pas le produit d'une longue pratique artisanle n'a pas été engendrée par l'outil, le détour du politique n'est pas venu y mettre son empreinte dans cet *immuable* que j'évoque.

Disons qu'il y va d'un 8, aussi minuscule que puisse être la boucle latente dans le « *tout-naturel* » originaire.

A force de s'en méfier idéologiquement de ces « *rappports naturels* » qui sont « *en réalité et dans leur essence même des produits des rapports sociaux* (1) », on finirait par décider que le genou nous est advenu à force de marcher pour y aller au marché où tout s'échange.

« *L'humanité, en son essence, n'a pas la forme humaine* (1) ». C'est fort possible, et c'est bien pourquoi je (me) murmure que l'humain, ça doit bien exister, sous une « *forme* » ou sous une autre.

Ne serait-ce que dans cette nostalgie non pas du « *troupeau* » originel « *dissous puisque devenu superflu* », mais d'un NOUS qui, préluant à l'inéluctable aliénation, persiste à préluer, de par le fait qu'il n'y a point de spécifique sans immuable à la clef.

Que cette aliénation dans le réciproque risque sans cesse de l'emporter au point qu'il faut avoir recours à quelque légiféré qui borne les outrances, voilà qui regarde le « *fondé* » – qui peut se dire le concerté – qui n'a jamais fait la preuve qu'il nous préservait de l'élan qui nous porte à exterminer l'autre et le reste.

La profondeur historique de ce *fondé* est une chose. Ce qui persiste à préluer à ce *fondé* qui exige tous les pouvoirs, en est une autre.

Il est fort possible que ces « *deux choses* » n'aient rien à voir l'une avec l'autre et qu'elles le soient, inconciliables. Ce qui n'est pas une raison pour laisser l'une exterminer l'autre qui fait mirage.

(1) Lucien SEVE. Marxisme et théorie de la personnalité.

à F. C., juillet 76

Émile Copfermann, des Éditions Maspéro m'envoyait quelques livres d'Althusser dans le moment où je recevais votre lettre de la fin du mois de juin, lettre pour moi difficile car je ne suis guère familiarisé avec les mots que vous utilisez (comme) à coup sûr.

Du coup, après lecture de « *Philosophie et philosophie spontanée des savants* », j'y vois beaucoup plus clair dans ce que vous me dites de vos désaccords avec ce qu'il m'arrive d'affirmer sur un mode polémique, et avec « *qui* », cette polémique ? Avec le langage. Pas étonnant que vous me disiez que je dois me tromper d'adversaire.

Et pourtant, l'idéologie, c'est quoi ? Du langage, assurément. Je devrais dire : c'est en quoi, comme on dit qu'une table est en bois. Alors que, bien souvent, je ne fais que répéter ce que j'ai lu, vous me prenez pour l'auteur de ce dire que je ne fais que citer : - « *Voilà ce qu'IL dit* », le « *langage* » — Je le prends où et comme je le trouve.

Vous me direz qu'une telle manière de faire n'est pas très sérieuse et que cette tentative-ci « *vaut mieux* » que cette escrime avec un ON quelque peu indistinct. J'en conviens. Mais encore fallait-il, pour y voir un peu plus clair, que nous ayons précisé notre *pratique*. Il y a fallu quelques années, et, pendant ce temps-là, les « *fusées* » que je pouvais lancer pour signaler notre position n'étaient pas destinées à rester accrochées dans le ciel idéologique. Il s'agissait bien de fusées et non d'étoiles nouvelles.

Il est peut-être temps, non pas d'élaborer une étoile mais de nous en tenir de plus près à cette *pratique* des cartes qui se précisait et tentait de nous sortir des ornières « *idéologiques* » qui sont particulièrement profondes lorsqu'il s'agit des enfants ; et pour cause : l'animal se reproduit ; l'homme reproduit SE qui se prendrait volontiers pour le sujet de « *l'histoire* » — ne serait-ce que de la sienne.

Le schéma que Louis Althusser propose : — « *pratique, philosophie, spontanée* », *conception du monde* » je crois le comprendre. Je n'ai jamais pris très au sérieux ma « *philosophie spontanée* » ni ma « *conception du monde* ».

Que se passe-t-il « *dans* » une tentative, démarche menée « *en commun* » ?

Tout se passe comme s'il (lui) fallait élaborer une micro-idéologie — comme on parle de micro-climat — Il (nous) faut bien revigorer sans cesse nos attitudes et manières d'être, leur redonner quelque cohérence. C'est peut-être l'élaboration ou la proclamation un peu exhubérante de cette « *micro-idéologie* » qui fait tiquer ceux qui ont affaire à des problèmes plus vastes et ne peuvent qu'être choqués par le disparate de cette idéologie « *particulière* », à vrai dire un peu dépenaillée et comme déguisée au regard de ceux qui sont pourvus d'un « *phrasier* » plus « *uniforme* » puisqu'ils sont au cœur même de la grande manœuvre.

N'empêche qu'à un moment donné, il faut bien en arriver à « *prendre* » l'Idéologie et à (tenter de) lui tordre le cou, comme d'autres ont tenté de le faire avec l'Éloquence, — bien en vain comme l'a prouvé la suite de l'histoire. Vous me dites que « *j'attribue au langage un statut idéologique* ». Je dis que le moindre mot est bourré à craquer d'idéologie.

Tordre le cou à l'Idéologie ne peut vouloir dire que tordre le cou à l'idéologie adverse afin qu'une autre puisse respirer. Ça doit être là ce qui a été désigné par la dictature du prolétariat.

Si je m'en tiens à cette idée qu'une « *tentative* » élabore (comme) une micro-idéologie qui la concerne en propre — et non pas par souci de particularité ou d'originalité, mais parce que cette « *idéologie* » lui est nécessaire pour se soutenir dans ce qu'elle a entrepris — il ne serait pas étonnant qu'on y retrouve un « *moment violent* », je veux dire qui fait violence aux modes de penser qui se croient « *de bon droit* » ou

79

le « *nec-plus-ultra* » du progressisme culturel.

Les « *cartes* » qui sont la trouvaille de notre pratique, c'est l'occasion, c'est « *le moment* » de tordre le cou au langage qui véhicule l'Idéologie, mot que je majuscule pour faire comprendre qu'il « *les contient* » quasiment toutes, comme on écrirait l'Institution, ou comme on parle de l'État – ce qui ne veut pas dire que je mette « *tout ça* » dans le même sac.

Donc, les « *cartes* » c'est le « *moment* » de tordre le cou au langage. Ne vous tracassez pas outre mesure, « *après* » IL respire encore.

Alors qu'il me semble comprendre – dans Althusser – que le marxisme « *tord le cou* » à l'homme, aux humanismes, nous tordons, du même élan, le cou à la Personne. Nous désignons comme dangereusement illusoire cet IL de la personne en personne qui, plus particulièrement pour ce qui concerne un enfant autistique, évoque un fantôme.

Ce qui arrive à ce fantôme, qu'il soit enchaîné ou mis aux oubliettes ou honoré comme doit l'être un arrière-arrière-grand-père, fondateur de la lignée, s'avère le plus souvent assez catastrophique. Il lui arrive aussi d'être testé, à c'fantôme-là.

Vous voyez que je ne mets pas en cause *que* le discours qui nomme « *ce fantôme* » « *psychotique* » ou « *encéphalopathe* » profond. C'est « *tout le discours* » qui risque de basculer (dans le vide ?) si on lui enlève ce support (illusoire ?) du IL. Il lui en faut un autre, de support. Je propose « *nous* » c'est toujours ça de fait ; « *IL* » n'en va – bien souvent – que mieux, quelque peu délivré – dirait-on – de cet inter-subjectif à vrai dire prédominant au point que la Vérité nous y attend, paraît-il, « *en personne* », comme le dit L. Althusser à propos d'autres abstractions.

Et il est vrai aussi que je parle d'« *humain* ». Mais là encore il s'agit presque d'un « anti-mot », ce qu'il évoque étant justement aux antipodes de tout « *humanisme* ».

Je persiste à penser envers et « *malgré tout* » qu'il y a de « *l'humain* », qu'il y a alors de *l'espèce* ; qu'il y a donc de *l'immuable* à la clef, mais de même que *l'histoire*, cet *immuable-là* n'a ni sujet, ni objet, ni fin(s). Ce qui ne veut pas dire que comme *l'histoire*, cette *immuable-là* n'existe pas.

Ceci en prélude à votre passage prochain.

A L. A., 7 août 76

A vrai dire, rien dans votre texte « *hâtif* » § - « *La découverte du Docteur Freud* » - ne me heurte, bien au contraire.

« *Heurté* », surpris, déconcerté, je l'avais été à la lecture de votre texte « *Freud et Lacan* » dans POSITIONS qu'une « *vieille* » militante du P.C.F. m'a fait parvenir récemment. C'est vous dire qu'on veille à ce que je m'instruise.

Freud-Gaillée ? Christophe Colomb plutôt, parti à la découverte de la route des Indes et qui, rencontrant l'Amérique, se croit arrivé. Il a des doutes... ? Ses suivants n'en ont pas. Il s'agit bien des Indes — en l'occurrence une nouvelle conception de l'homme — et la preuve, c'est que c'est plein d'Indiens. De cette « *erreur* » le nom leur en est resté. Mais peut-on parler d'erreur lorsqu'il y va de la découverte d'un continent ? Freud part à la découverte de l'humain, et c'est l'homme qu'il découvre. C'est déjà pas mal. Certes ; mais alors il faut parler de l'homme, pas de l'humain. Il ne faut pas baptiser « *humain* » ce qui (n)'est (que) du ressort de l'humanisation.

Voilà ce qui est — depuis longtemps — ma position par rapport à « *La découverte du Docteur Freud* ».

Vous me parlez du « *nous du langage* »

Si on écrit S ce qui est à la clef de la « *portée* » de la psychanalyse (Sexualité, Symbolique, Signifiant, etc.) C'est N qui est à la clef de ce que nous cherchons.

N, ce que l'individu (autiste) — envers lequel l'humanisation (actuelle) a fait long feu — guette comme étant (de) son « *ressort* ».

N : là où s'y repère de « *l'humain brut* » — ce qui est aux antipodes de la « *brute humaine* ».

Je sais fort bien que la recherche de l'existence de cet « *humain-brut* » court le risque de n'être qu'un drainage d'humanismes stagnants. D'où l'élaboration tenace d'une *pratique* qui, inévitablement se fourvoie sans cesse mais que je persiste à maintenir et à travailler pour qu'elle fasse éclater la surcharge idéologique du moindre mot de ce langage qui nous fait ce que nous sommes.

En « *réponse* » à votre texte « *La découverte du docteur Freud* », je vous fais parvenir ci-joint quelques pages improvisées à partir de vous lire, prenant le risque qu'elles vous heurtent en bien des points. Mais « *il en faut des chocs* » pour que jaillisse quelque étincelle de saine « *violence* » qui ne soit point (que) retours de manivelle qui (ne) viennent (que) de SOI.

Amitiés.

« *Les effets, prolongés dans l'adulte survivant, de l'extraordinaire aventure, qui, de la naissance à la liquidation de l'Œdipe transforme un petit animal engendré par un homme et une femme, en petit enfant humain* ».\*

Ce que j'en dis, c'est que ce « *petit être biologique* » est *humain*, biologiquement *humain*. Et l'aventure qu'il va devoir vivre est de devenir homme ou femme.

Et c'est là que se produit le « *massacre des innocents* ». Profitant sans doute d'une « *brèche* » dans cet « *humain de nature* », l'Ordre Symbolique va s'instaurer. Il se peut que cette « *empreinte* » soit « *structurée* » comme le dit Lacan dans son pas à partir de Freud. N'empêche que l'ordre symbolique, c'est aussi et en même temps l'ordre de la culture.

Nous avons donc affaire à deux « *ordres* » qui ne sont pas « *de même nature* » : l'un qui relève de *l'espèce* proprement dite, l'autre qui est l'œuvre de *l'homme* conscient de soi.

\* L. Althusser *Positions*, p.21, Ed. Sociales.

J'entends bien ce que cette discrimination peut avoir de « scandaleux » et comment elle situe son auteur comme une sorte de demeuré idéologique.

Mais revenons-en à cette « brèche » dans « l'humain de nature » qui permet l'ordre symbolique ou le nécessite.

D'innombrables travaux portent sur ce qui est « de l'ordre du langage ». Quant à « l'humain » — dans le sens où je l'entends — guère de traces sauf dans ce qui ricoche des humanismes et qui sont alors d'un aloi fort douteux ou pire.

Si parler de « nature humaine » est un indice de crétinisme idéologique, je me retrouve en bonne compagnie : « Nous sommes à ce point étrangers à la nature humaine qu'un langage direct de cette nature nous apparaît comme une violation de la dignité humaine ; le langage aliéné des valeurs matérielles nous paraît le seul digne de l'homme, la dignité justifiée, confiante en soi et consciente de soi ». K. Marx.

Ce « soi » sur lequel K. Marx insiste d'une manière qui résonne en dérisoire, c'est bien la personne même.

Peu (m') importe que ces quelques lignes soient de K. Marx « jeune » ou du K. Marx ayant acquis la maîtrise de son propos. Même s'il ne s'agit là que d'un « cri du cœur », ça vaut la peine de l'écouter ; c'est ce « cri » là qui, travaillé, a engendré l'œuvre ultérieure.

Je ne pense pas qu'il y ait à proprement parler un « langage » direct de cette « nature ». Par contre, je pense que tout langage — le langage en tant que tel — est aliéné parce qu'imprégné de « valeurs » qui matérielles le sont, même si elles se veulent « pures », « éthérées ».

Quelque chose me frappe dans votre texte « La découverte du Docteur Freud ».

Vous notez, dès le début, que « Freud a laissé de côté la question de savoir si ces phénomènes (inconscients) pouvaient aussi affecter des individus non humains ». (paragraphe 1 de votre texte).

Dans le paragraphe 2, vous écrivez : — « Freud a montré et affirmé que les effets d'inconscient ne pouvaient se produire que chez des sujets humains, donc chez des individus doués de conscience ».

Freud n'a donc rien « laissé de côté » à ce propos, ni Lacan qui reprend : — « Il n'y a d'inconscient que chez l'être parlant ».

Et je comprends que le péremptoire de ces deux affirmations surprenne. Non pas que je veuille disputer à l'homme pourvu du soi qui « le spécifie » — je redouble les guillemets car c'est justement cette proposition, cet a priori qui me paraissent erronés — le privilège des effets d'inconscient dans la mesure où il ne s'agit jamais que d'effets de langage ; mais ce que je discute c'est « l'endroit » de la rupture entre « le monde animal » et « le monde de l'homme ».

Il n'y a pas que « l'enfant de l'homme » qui soit un « pervers polymorphe ». Il n'y a qu'à voir comment un chiot — mâle ou femelle — « machine » un autre chien — peu importe l'âge et qu'il soit mâle ou femelle — ou son maître ou quiconque, femelle ou mâle, pour en être convaincu.

Alors parler de désirs sexuels « inconscients » chez le petit enfant, c'est, me semble-t-il, « hominiser » ce qui est du ressort de l'humain qui ne se distingue pas « carrément » du canin ou du caprin.

Je sais bien qu'humain ne s'écrit pas humin. Certains verront dans cette différence la trace de la première lettre de l'alphabet — les tenants d'une espèce en laquelle le symbolique est inné —, d'autres y retrouveront la main qui n'y est pas pour rien « à l'aiguillage » de la longue histoire qui a permis à l'homme de se distinguer.

Si j'ai fait ce détour par la sexualité infantile, c'est qu'il s'agit d'un des « noyaux » de la pensée de Freud (votre texte).

Autre noyau — vous dites concept — : la pulsion, dont « Freud n'est jamais parvenu à donner une définition satisfaisante ». « Ce concept cherche sa définition dans une impossible différence avec l'instinct, c'est-à-dire avec une réalité d'ordre biologi-



que ». Et Freud s'en tire à coup de « *métaphores* ».

C'est donc bien toujours ce refus « *d'y aller voir* » d'un « *peu plus près* » de ce qu'il en serait d'une « *nature humaine* » qui fausse la psychanalyse, pratique et philosophie. Science ? Ça sera pour plus tard.

Que « *l'homme soit être de culture* », que « *l'histoire naturelle de l'homme soit l'histoire* », c'est bien certain. A condition de ne pas oublier que K. Marx avait noté en marge de cette proposition : « *y revenir* ».

Y revenir, sur ce *point-là*.

C'est bien ce que nous tentons de faire, à partir de la présence d'enfants envers lesquels l'hominisation a fait long feu.

C'est là qu'intervient l'aspect politique d'une tentative. Si j'articule ce *fait* d'une tentative sur vos propositions, je dirai qu'une telle démarche est en rupture de ban par rapport aux *appareils idéologiques d'État* : une petite bande s'organise tant bien que mal et persiste malgré tout, relativement plus libre de ses mouvements et intentions que tout ce qui est « *d'institution* » — immanquablement appareil idéologique d'État.

Les risques courus par une telle entreprise sont divers et nombreux ; une petite bande qui s'organise, ne serait-ce que pour échapper à l'emploi direct, retrouve la vieille veine du communisme libertaire. Son existence, pour peu qu'elle perdure, fait mirage. Il s'agit là d'une bravade, dont je persiste à penser qu'elle est de bon aloi.

Reste encore — et surtout — que parler de « *nature humaine* » — que je préfère dire l'humain de nature — est tout autant « *scandaleux* », par les temps qui pensent, qu'il pouvait l'être, du temps de Freud, de parler de sexualité infantile. Le scandale se déplace, de même que se distribuent autrement les privilèges de « *la bonne société* ».

Je sais fort bien que tourner autour de « *l'humain de nature* » nécessite un filtrage méticuleux du moindre terme, puisqu'il s'agit là d'un des thèmes préférés des idéologies de tout poil. C'est même à vrai dire *leur* thème par excellence. Raison de plus pour y être, sur cette « *plaie* »-là, même si le saugrenu y fourmille et prolifère. Mais y être en tant que matérialiste, en tant que partisan « *de la libération des hommes* » nécessite de s'encorder.

C'est quasiment un bout de la corde que je vous ai jeté par ma lettre précédente dont je ne m'attendais pas à ce qu'elle « *vous touche* ». Je ne pensais pas qu'elle parviendrait à son destinataire.

Ceci, dit, une *tentative* n'est ni un laboratoire ni un divan, c'est le fouillis, c'est le mirage. C'est du « *nous* » prématuré, ce qui ne veut pas dire, a priori, qu'il soit précurseur.



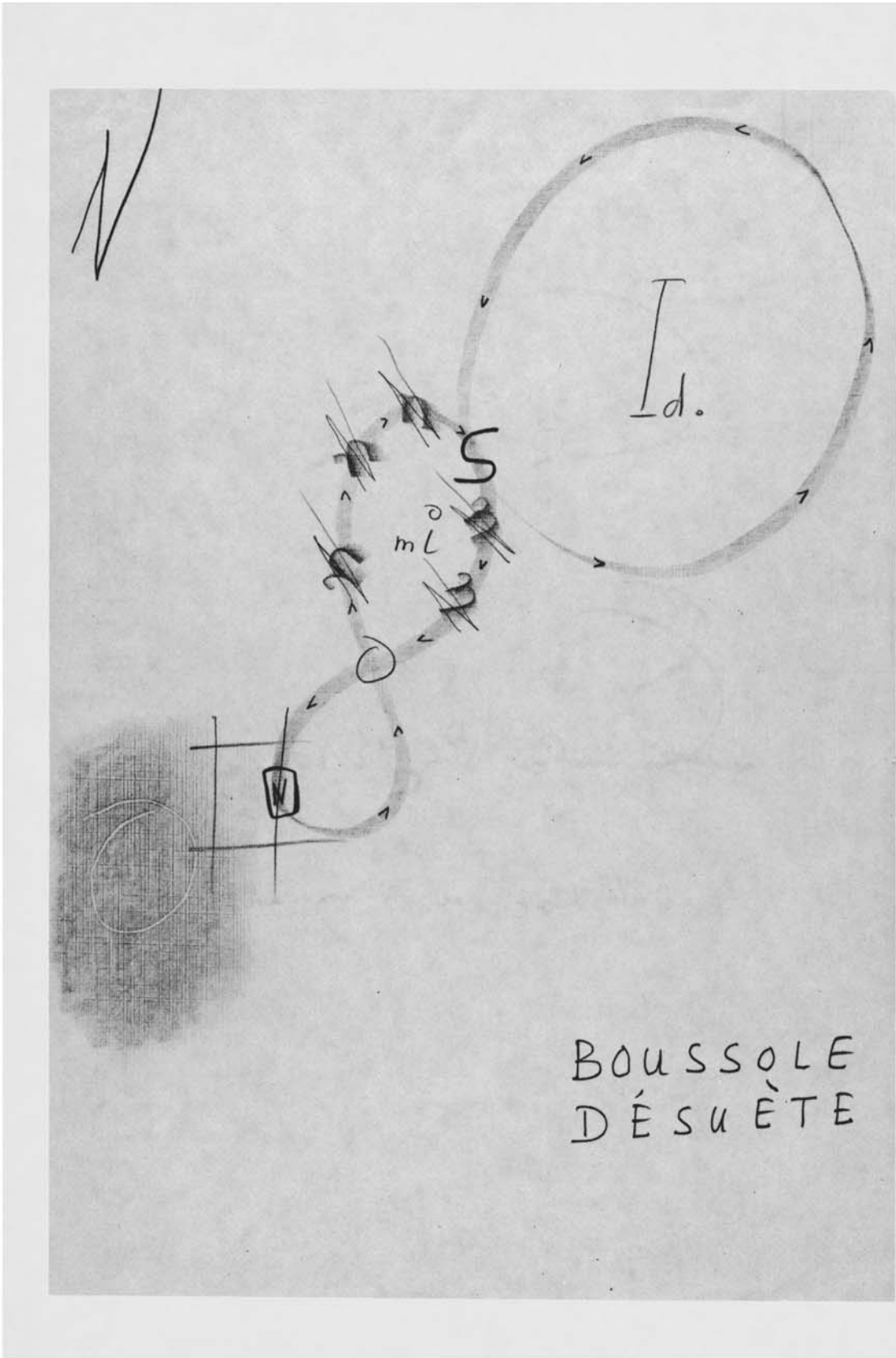
Ce voir

et

Se regarder

ou

l'éléphant dans le séminaire



BOUSSOLE  
DÉSUSÈTE

En N l'objet de la recherche : ce qui persiste à préluder envers et malgré S – le sujet – et qui est (N initiale de nous) d'une autre nature. (Celle de l'espèce qui se dit humaine).

En Id : l'Idéologie

en mi : la micro-idéologie de la tentative, réseau *d'unités*

en n : les unités, petits ensembles de présences. n : initiale de *nous* griffée de

N (rappel qu'il ne faut pas « perdre le nord » : l'objet même – le projet ? – de la recherche. Le langage circule (les petites flèches) et n se gorge et se rengorge volontiers des produits et sous-produits de l'Idéologie.

Les quatre lignes qui s'entrecroisent : Les « cartes » – notre pratique – qui nous aident à repérer N. Les mots en N – N encadré d'un trait noir – utilisés pour ce qui concerne les cartes – sont en « rupture de ban » avec les mots en S qui sont « du ressort » du sujet – parlant-parlé.

Au retors de la tentative – qui se transcrit en 8 – un CERNE (tracé en O mal fermé) : langage vacant, langage « en défaut », au défaut du langage.

CERNE : le premier de ces mots en N qui peuvent nous aider à nous caler pour repérer le « point-de-voir » de l'autiste qui guette éperdument N.

CERNE : C'est un « tracer » surnommé C E R N E  
Nous ne saurons jamais ce que ce mot peut vouloir dire.  
IL ne veut rien dire. Autiste.

Cette petite calligraphie donne le thème de cette tentative qui a eu neuf ans, le 14 juillet dernier.

De même que la tentative précédente était en fait menée par un gaillard dont le péroré évoquait à s'y méprendre le modulé politique du général au pouvoir, alors que ses mains n'y arrivaient pas à faire un nœud, la démarche de maintenant s'en réfère à un gamin qui vit la vacance du langage, autiste, mutique, les mains prestes. Envers l'un comme envers l'autre, un film \* a donné des images de leur présence.

D'autres enfants autistiques peuplent le réseau qui ne manque pas de faire mirage. Pour ce qui concerne ce texte-ci que j'écris à la demande d'A. Verdiglione, je vais partir de quelques lignes d'un livre qui m'a été prêté par une psychanalyste qui, avant de l'être, a vécu la tentative précédente et même celle d'avant. Il s'agit du « Séminaire, livre 1, Les Ecrits techniques de Freud. J. Lacan ». Sur la page de couverture de ce livre, il y a un éléphant, défenses pour ainsi dire braquées, oreilles superbement déployées ; l'œil, à vrai dire, n'est guère narquois. Un petit oiseau flèche par le travers. Un mot dans l'herbe ; Seuil. Je lis :

- « Réfléchissez un petit instant dans le réel. C'est du fait que le mot éléphant existe dans leur langue, et que l'éléphant entre ainsi dans leurs délibérations, que les hommes ont pu prendre à l'endroit des éléphants, avant même d'y toucher, des résolutions beaucoup plus décisives pour ces pachydermes que n'importe quoi qui leur est arrivé dans leur histoire /.../ Rien qu'avec le mot éléphant et la façon dont les hommes en usent, il arrive aux éléphants des choses /.../ de toute façon catastrophiques /.../ D'ailleurs, c'est clair, il suffit que j'en parle, il n'y a pas besoin qu'ils soient là pour qu'ils soient bien là, grâce au mot éléphant, et plus réels que les individus-éléphants contingents /.../ - c'est le côté par où la politique humaine s'insère ».

\* - Le moindre geste  
- Ce gamin, là.

Rien qu'avec le mot éléphant et la façon dont les hommes en usent, il arrive aux éléphants des choses catastrophiques.

Rien qu'avec le mot « homme »...etc.

Rien qu'avec le pronom « il »...etc.

Par delà le seuil, le réel — tel que je l'entends — dont l'autiste ne se distingue pas.

Par delà le seuil, l'éléphant. Il suffit d'en parler pour qu'IL soit là, dans le séminaire, plus réel que l'autre en couverture. IL, l'éléphant, qui ne risque pas de franchir le seuil où nous sommes assis, loin des éléphants et loin des séminaires, à mi-chemin. Nous ne jouons ni aux dés ni aux osselets. Nous jouons à la marelle. Quelques lignes tracées. Quelques vocables qui sont des mots, mais extirpés du vocabulaire, déracinés. Des mots que nous disposons pour caler : *cerne*, *chevêtre*, *rupture de cerne*, *inadvertance*, *initiative*. Des mots posés sur la feuille comme on y poserait des cailloux, un jour de vent. Le vent, en l'occurrence, c'est le langage qui nous advient, « *catastrophique* » d'où qu'il souffle et quoi qu'il dise ; aveuglant. La « *nature* » est là, « *dehors* », énorme, étonnée, pacifique, proche, hors d'atteinte.

Par *nature* j'entends bien « *la base biologique de toute existence humaine, considérée indépendamment des effets que produit sur elle la socialisation* ». \*

Socialisation, hominisation. On peut dire qu'envers un enfant autiste, l'hominisation a fait long feu. Que veut dire J. Lacan lorsqu'il invite à réfléchir ne serait-ce qu'un petit instant « *dans le réel* » ? Veut-il dire : en se mettant à la place de l'éléphant ? Le réel ? S'agit-il d'inviter l'éléphant de dehors là-bas sur la couverture à franchir le seuil et à venir s'asseoir parmi les présents ? J. Lacan le dit ; nul besoin de l'éléphant *réel*. Le mot suffit. IL est là, « plus réel » que l'individu éléphant, situé « *contingent* ».

Contingent ? — « qui peut être, ou ne pas être ; sans importance, non essentiel ; opposé à nécessaire, etc. » (le dictionnaire). Je me doute que je prends un mot comme on prendrait un dé marqué d'un jeu très subtil et que je m'en sers comme d'un caillou.

Mais lorsqu'un enfant autistique palpe, tient, laisse tomber un caillou réel, s'agit-il d'un caillou à proprement parler ou de je ne sais quoi qui serait à la fois substitut de caillou et substitut de langage ?

Quelle partie s'engage et selon quelles règles innées ? Le caillou alors, d'être manié par un être *humain*, devient autre chose qu'un caillou.

Qu'un enfant, serait-il autiste, s'y asseoie, sur cette pierre, et la pierre change de nature. Je l'ai dit ; nous sommes sur le seuil : la pierre en est froide, chaude, brûlante, suivant les moments. A portée de notre regard, tel ou tel de ces enfants-là qui individu ne l'est peut-être pas plus qu'un éléphant ne l'est. L'unité, c'est l'espèce.

La « *portée* » de notre regard — ce regard qui vient et va de *soi* .

*Portée* : — « ensemble des petits qu'une femelle de mammifère porte et met bas en une fois — charge d'un navire — les cinq lignes horizontales, parallèles et équidistantes qui portent la notation musicale — distance à laquelle peut être lancé un projectile ». (le dictionnaire).

Ce que ce regard nôtre peut avoir à reproduire, ce dont il est chargé et par qui ? — Ce qu'il projette, et avec quelle force...

Quant à ce qu'il permet de *noter*, le risque est évident d'avoir toujours le sujet à la clé.

Changer la *portée* de notre regard puisqu'il y va d'enfants qui vivent (dans) la vacance de cet **S** qui est ce par quoi se distingue du réel ce qui s'hominise.

Et si le réel — ce par quoi nous le sommes, éléphants, mais tout à fait à notre insu — n'était pas ce chaos épouvantable qui joue comme une menace, un effroi

\* L. Sève décrit ainsi ce que K. Marx en dit dans les œuvres de sa maturité, *Marxisme et théorie de la personnalité*.

envers lequel les sonnailles du langage évoquent le seul salut – éternel – si le langage se foutait de « nous », et non seulement s'en foutait pas mal, mais qui pis est, entendait bien maintenir de l'autre côté du seuil tout ce qui relève de la nature ?

Nous avons donc changé la portée. Quatre lignes qui s'entrecroisent à angle droit feront l'affaire, et quelques mots – neumes si nous persistons à penser musique, mots-palets si nous en revenons à l'image de la marelle : *chevêtre, nous-là, Nous, cerne et rupture de cerne, initiative, inadvertances*.

Voilà que des mots se mettent à jouer *autrement*, poussés de la main comme la pierre-palet l'est du pied quand des enfants jouent à la marelle.

Certes, les mots jouent encore entre eux. Les priver de ce jeu-là, c'est les priver d'existence. Qu'en serait-il d'un mot qui ne serait que du réel ? Réduit à rien ; moins que le cri de l'oiseau qui flèche par le travers sur la page de couverture du séminaire, à portée de la trompe de l'éléphant aux esgourdes somptueuses qui braque bien un peu l'appendice préhensible mais plutôt pour repousser éventuellement la « flèche » que pour s'en saisir ; qu'est-ce que vous voulez qu'il en fasse ?

De même que les mots-palets trimballés sur la portée en quatre lignes qui s'entrecroisent à angles droits ne risquent pas de s'emparer du réel qui s'évoque. Jamais des mots n'ont joué à ça. Ils apparaissent aussi empruntés que des éléphants le sont dans un cirque, à tourner en rond en se tenant par la queue et à s'asseoir sur des tabourets. L'homme est vraiment le maître de la nature, et comment les enfants du-dit ne seraient-ils pas mis en joie par ce spectacle à vrai dire effroyable ?

Si j'ai un mérite dans mon existence, c'est de ne jamais – même et surtout du temps où enfant je l'étais et mené au cirque comme de bien entendu – avoir pu supporter un tel affront. Je hurlais ; on me disait : « - n'aie pas peur »... Je n'avais pas peur du tout. J'avais honte. Enfant prodige.

C'est dire que « les choses », ne seraient-elles que quatre lignes qui s'entrecroisent, viennent de loin. Quatre lignes qui s'entrecroisent, marelle, mot qui semble venir de mare alors qu'il n'en vient pas ; en pré-roman *marr*, c'était une pierre. Mare ou pas, il s'agit, la portée aidant, de marquer l'*infranchissable* entre ce voir et regarder dont le *ce* porte en filigrane le *Se* qui nous « spécifie ». *Pour une part*. Il y a la part qui se spécifie de par l'usage advenu du *se*. Reste la part du *ce*. Quand il s'agit d'un enfant autiste, ce balancer qui advient ne s'inscrit en *se* qui si ON en décide ainsi, d'emblée, d'office et n'en parlons plus, ou plutôt parlons-le comme si parlant parlable // l'était puisque *humain*.

Pour ce qui le concerne, l'enfant autiste, c'est ce *nous-là* que je dis spéculaire mais, afin d'être clair, c'est N(ous) qui s'inscrit sur la portée, **N** étant tout « autre chose » que nous. Un jeu de la même manière que l'Autre est tout autre chose que l'autre.

C'est à le repérer, cet « autre chose »-là, que la portée nous aide.

Il arrive que les mots-palets changent. Nous avons posé : - *détour, dérive, établi, orné, faire, simulacre*. Inévitablement les mots se chargent de sens et se mettent à glisser dans le formulé de la tentative et s'élabore une micro-idéologie prématurée. Ces mots qui étaient « des cartes », mots en rupture de ban, se mettent à vouloir dire, à savoir ce qu'ils veulent dire. Il faut les mettre à dégorger. Ce qu'ils articulent, c'est une manière de penser qui s'impose. Ils se bloquent comme ça peut arriver à un genou, à une hanche. Ce qu'il m'est arrivé d'appeler le « *corps commun* » se soude d'un peu partout. La rigueur devient rigidité. Notre *pratique* du *tracer* s'est fourvoyée. Il arrive que des moutons attrapent le tournis ; le « *morne* » s'empare d'une unité et d'une autre. Il faut trouver une manière de *tracer* qui soit en *rupture* avec celle qui nous a menés au « *morne* ».

Il semble que la « *nature humaine* » que je préfère dire, *l'humain de nature*, a horreur du morne, étant bien entendu qu'il y a là, en fait, une contradiction latente entre ce qui pourrait se dire une certaine avidité de réitéré identique et un insatiable appétit de « *nouveau* ».

On comprendra aisément que ce *nouveau* ne peut venir que des circonstances. Une tentative fait brèche dans les « *appareils idéologiques d'état* ». Elle n'en est pas quitte pour autant avec les cadastrages qui l'attendent au coin de la moindre initiative concrète, ON ne va pas refaire la carte du monde parce qu'un enfant autiste est attiré par l'eau qui danse dans un bassin de pierre qui appartient de plein droit à son propriétaire. IL le dit, cet homme : « *l'eau est mienne* ». IL n'existe que d'avoir. Vieille histoire. Contre quoi peut s'échanger le droit d'accès à un bassin de pierre où étincellent les reflets du soleil sur l'eau qui vibre ? Sans échange, point d'individu ; c'est la loi de l'histoire.

Dire que de tout ça, N s'en fout éperdument, comme un éléphant d'un bréviaire, c'est dire que nous sommes souvent bien en peine.

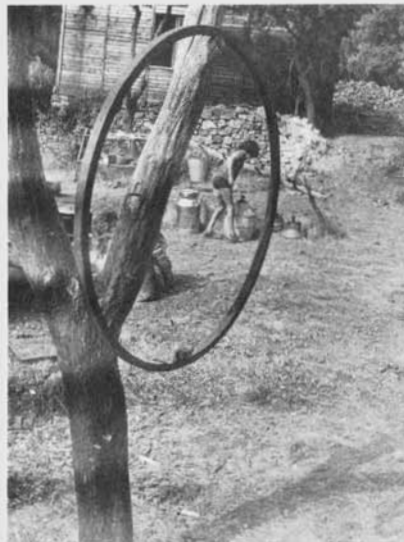
Mais si on entend que parler de *l'humain de nature*, c'est drainer les humanismes stagnants, on n'a rien entendu de ce que j'ai voulu dire.

Je sais fort bien qu'un tel terme « *de nature* » relègue celui qui s'en sert au rang de ces crétins idéologiques qui n'ont jamais entendu parler de Copernic et de Galilée, de Marx et de Freud. Mais ça ne fait rien. Si je lis que l'idéologie n'a pas d'histoire, qu'elle est *immuable*, par réflexe je me dis qu'il en est de même pour *l'humain*. Qu'on entende bien que je ne parle pas du tout des hommes.

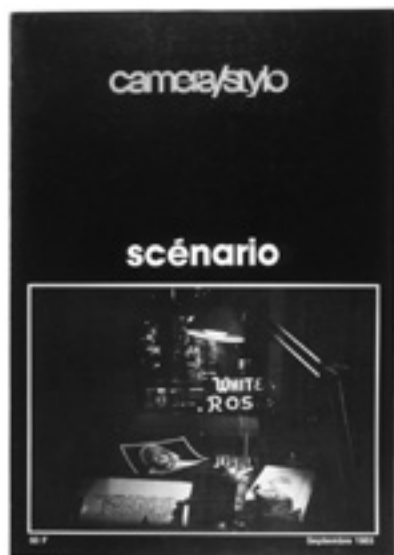
Que *l'humain de nature* soit curieusement privé de ce qui pourvoit les espèces autres de ce qu'il faut pour survivre, persister et se reproduire, voilà à quoi il semble que le langage supplée. De suppléer à supplanter, il n'y a qu'un pas qui nous fait passer de respecter à dominer.

Et c'est CE reproduire que j'aurais dû écrire alors qu'il s'agissait de ces espèces autres. Pour « *nous autres* » – cette espèce nôtre – c'est bien de reproduire SE qu'il s'agit.

D'où la psychanalyse, et cette tentative ci, qui, partie de l'autiste, s'acharne à obtenir de SE un peu de respect envers le CE.







## « Camérer »

*Caméra/Style*, n° 4,  
septembre 1983

Filmer me semble être un drôle de verbe. Lorsqu'il s'agit d'écrire un livre, on ne dit pas livrer. Et peindre ne se dit pas tableauter. Où se voit que, pour ce qui concerne le cinéma, le produit fini l'emporte et devient verbe. On dit raboter, et non pas planchélisser.

Puisqu'il s'agit de l'usage d'un instrument dénommé caméra, pourquoi ne pas dire : camérer ? Il est vrai que travailler du microscope ne se dit pas microscoper. Mais le microscope ne produit rien, qu'une certaine manière de voir, alors que la caméra est un moulin à images ; mais, contrairement au moulin à vent, les images ne la font pas tourner. Elle tourne, toute seule, ce qui se dit : « on tourne ».

On ? Pronom personnel indéfini de la troisième personne, invariable, faisant toujours fonction de sujet. On ne saurait mieux dire. On, à ce qu'il paraît, s'est dit : om, qui venait de *homo*. « Silence, l'homme tourne... », ça vous aurait quand même une autre allure.

Dans ce mot de caméra, transparait la chambre. Le mot suivant dans le dictionnaire est camérier : « officier de la chambre du pape ». Les cinéastes seraient fort surpris, pour la plupart, si on les appelait camérier, ou pire, camériste : « dame qui servait une princesse ». Cette princesse serait-elle l'idéologie régnante ?

Si j'accroche ces propos au clou d'un infinitif qui surprend, c'est peut-être pour indiquer que la caméra peut faire tout autre chose qu'un film, de même qu'écrire peut se faire sans ce complément d'objet qui se dit : un livre. Mais alors à quoi bon déclencher cette horlogerie qui fait subterfuge, subterfuge rendu possible par un défaut de notre appareil à voir : la persistance rétinienne. Notre regard glisse sur les saccades, et autant en emporte le mouvement restitué. Et voilà que le son s'est mis de la partie, et la couleur, ce qui commence à faire beaucoup.

Nous y sommes, pour ainsi dire, comme si nous y étions, et alors à quoi bon cet outillage? Y a qu'à regarder, tranquille, par la fenêtre, ou même sans, si l'envie vous en prend d'aller y voir, au sommet de l'Himalaya. D'où s'efface le septième art surchargé de moyens comme un trop riche qui se suicide par ennui d'être tant pourvu.

Ce qui nous est arrivé, et je peux dire que ça s'est passé à l'inverse, ou quasiment, c'est d'être si dépourvus que nous n'avions qu'une caméra 16 mm et rien d'autre. Elle n'engrangeait pas le son, et à vrai dire les images non plus, par manque de pellicule, ce qui laisse à réfléchir, ne serait-ce que par désœuvrement.

Dix ans plus tard, nous avions dix heures d'images enroulées dans des boîtes de fer-blanc dont, rien qu'à les voir, on sait ce qu'il y a dedans. Nous ne savions pas ce qu'il y avait dessus, car nous n'avions pas d'appareil de projection. Et, à nouveau, l'argent manquant, montage et mixage étaient remis très éventuellement à plus tard. Il y a fallu encore dix ans.

Auparavant, j'avais connu d'autres aspects du cinéma, ne serait-ce que pour avoir été délégué de Travail et culture, et là, il s'agissait de ces sacs de marin de grosse toile verte où était empilé le programme du ciné-club. Et ce qui arrivait quelquefois, c'est que le sac n'y était pas, à la gare. Quelquefois, le film y était. C'était le public qui n'était pas au rendez-vous.

Et puis, encore dix ans auparavant, comme c'est moi qui faisais la critique des films dans le journal des étudiants, je recevais les rectangles de bristol qui m'invitaient aux présentations de films qui avaient lieu le matin dans des salles presque vides, si bien que le film, je pouvais le voir de loin, du fond de la salle, ou d'en haut, du balcon, ou de tout près, juste sous l'écran.

Il m'est arrivé aussi de colporter des films tournés au Nord-Viêt-nam aux prises avec les Américains. Quelquefois, il y avait une dizaine de paysans dans l'arrière-salle du bistrot, et j'étais reporté au temps de la lanterne magique. On aurait pu croire, en se forçant un peu, que c'était la première fois qu'ils en voyaient, du cinéma. Et moi, le même film, je le voyais dix ou vingt fois.

Si on dit que les souvenirs s'égrènent, chaque grain de ce chapelet – et ils n'y sont pas tous, loin

de là – sont toujours vivaces. J'ai laissé passer ceux où j'ai été aux prises avec un film en train de se faire, peu porté que je suis à voir un film dont je me suis mêlé. J'évite cette épreuve qui consiste à attendre des images que je ne vois pas venir. Où sont-elles passées? Et j'attends. Et elles ne viennent pas parce qu'elles n'y sont pas. Mais si elles n'y sont pas, comment se fait-il que je les attends? Se peut-il qu'elles se soient camérées dans ma tête, et là seulement? Ou alors, elles étaient trop belles, ces images, si frappantes, que la pellicule ne les a pas supportées. Peut-être aussi qu'elles ont disparu au montage parce qu'elles gênaient le déroulement de l'histoire, qu'elles ne menaient nulle part ou qu'on allait se demander d'où elles tombaient, ce qu'elles venaient faire là.

L'histoire. Peut-être que nous y sommes au point de divergence entre filmer et camérer. Je suis toujours sensible au hasard qui me met entre les mains le livre où vont se trouver les trois lignes que je n'ose pas écrire moi-même. J'ai commencé à écrire cet article hier matin. Hier après-midi, j'entrouvais le livre de Jacques Berque: *Arabies*.

« Ôtez-moi le sens de l'histoire (un sens à critiquer, à renouveler, d'accord), et dites-moi pourquoi je combattrais le racisme, l'exploitation, ou simplement l'incohérence? »<sup>1</sup>

L'histoire?

« Connaissance ou relation des événements du passé, des faits relatifs à l'évolution de l'humanité qui sont dignes ou jugés dignes de mémoire. »

« Récits d'actions, d'événements réels ou imaginaires. »

Reste l'histoire naturelle qui, lorsque j'étais petit, s'appelait: leçon de choses, les choses n'ayant pas d'histoire. Voire. Si j'étais cinéaste, je rêverais de camérer le trajet d'un iceberg et sa fonte et tous les aspects qui se succèdent, montagne d'abord qui se sépare de la banquise, et le travail de cette rupture, et les bruits; c'est tout de même autre chose que ce que des acteurs peuvent jacasser, et la brume, et les oiseaux de mer, et combien de temps ça dure, cette masse dont il ne va plus rester qu'un glaçon gros comme le poing, et puis plus rien; plus rien que la mer. Cet événement caméré en temps réel, il faudrait

des semaines pour le rendre, pour le restituer, cinéma permanent. Rien que ça sur l'écran, pendant des semaines. Irait qui voudrait, ne serait-ce que de temps en temps, pour voir où ça en est, pour voir ce qu'il en reste, de l'iceberg. Ce sens de l'histoire que nous avons parce qu'on nous l'a donné en serait rafraîchi.

Il se peut qu'à renouveler ce « sens » dont on voit bien qu'il n'est pas le sixième, ni le septième, puisqu'il doit tout à ce qui peut se dire la mémoire ethnique, la caméra soit l'instrument qui arrive au bon moment, et pourvu que ça ne soit pas le dernier si on imagine où l'histoire nous mène pour peu qu'on la laisse faire, inquiet comme le serait un ourson sur l'iceberg dont je parlais tout à l'heure. On s'inquiète, c'est sûr. Mais l'histoire, qu'est-ce que c'est ? C'est ce qui peut se raconter. C'est le scénario.

Il se pourrait bien que ce devoir qui est exigé dès qu'il est question de faire un film, ce préalable obligatoire, soit l'existence où se prend l'aiguillage qui décide s'il s'agit de filmer ou de camérer.

Combien de cinéastes ne sont que des écrivains quelque peu manqués de par le fait que leur velléité est sans objet, l'objet n'étant pas le sujet, mais l'instrument, la phrase même. Ils sauraient quoi dire s'ils savaient comment. À défaut de ce comment-là, qui ne leur vient pas, c'est de la caméra qu'ils se servent, instrument orthopédique qui vient au secours de leur inaptitude langagière. Où disparaît le propre de ce qu'il en serait de camérer.

De ce moment de mon existence où je voyais une ou deux fois par semaine, dans des salles vides ou quasiment, les films présentés, me reste comme un nœud de perplexité. Parmi les films qui passaient, il y avait les bons, et il y avait les mauvais. Des bons, j'en parlais, pour qu'on aille les voir, peut-être aussi pour le plaisir de remanier à ma manière les critiques que j'avais pu lire.

Les gens de ce temps-là allaient au cinéma comme les Grecs d'antan allaient au théâtre. Il y allait d'une tradition rituellement hebdomadaire, l'intérêt de ce qui (se) passait sur l'écran étant tout à fait secondaire. Mais le nœud de ma perplexité n'est pas là. Des films dont je parlais, il peut arriver que de leur titre et de l'auteur et

des acteurs, je m'en souviens. Pour les autres, les mauvais, dont je ne me souviens pas, il est flagrant que des images en persistent. Mais allez savoir où ? Elles doivent se promener, comme des esquilles de ferraille dans la chair d'un ancien combattant.

Où se voit qu'il y aurait deux mémoires, ce que je crois, l'une pour laquelle le langage est souverain, et l'autre en quelque sorte réfractaire à la domestication symbolique, quelque peu aberrante et qui se laisse frapper par ce qui ne veut rien dire, si on entend par frappe ce choc qui fait empreinte.

Camérer consisterait à respecter ce qui ne veut rien dire, ne dit rien, ne s'adresse pas, autrement dit échappe à la domestication symbolique sans laquelle, d'histoire, il n'y en aurait pas, faute de conscience, qu'elle soit individuelle ou collective.

Outre cette mémoire ethnique qui porte l'empreinte profonde et de l'exploitation et du racisme et des incohérences qui cherchent obstinément à se reproduire, il y aurait donc cette autre mémoire qui glane de-ci de-là, de quoi se nourrir. C'est peu de dire qu'elle est pauvre. Elle est littéralement oubliée, ce qui, pour ce qui concerne une mémoire, est un comble. Il faudrait peut-être l'appeler autrement. Dans l'antan, il était de coutume, chez les riches, c'est-à-dire chez les mieux domestiqués, de prévoir l'écuelle du vagabond, à tout hasard.

Il arrive, dans les films les plus riches, les plus somptueux, qu'il y ait du reste. Leurs auteurs, à ces films, sont imbibés du sens qu'ils veulent donner à leur histoire pour l'édification des spectateurs massés, et voilà qu'il y a de quoi nourrir la pauvre, sourde et muette, et qui ne comprend pas le pourquoi de l'orgie historico-sentimentale. C'est peu de dire qu'elle ne s'y laisse pas prendre. L'appât, elle ne le voit pas. Je veux dire que, privée du sens de l'histoire, alors que tout le monde pleure, elle se marre : alors que tout le monde rigole, elle pleure ; mais ça ne s'entend pas. C'est discret, l'humain, ça se cache, proscrit depuis toujours, depuis l'histoire.

Où se précise que camérer serait autre chose que filmer.

Je voyais hier, sur cette petite télé qui nous est propre, à nous qui vivons proches d'enfants

autistes – il se trouve que nous avons l’usage d’un magnétoscope –, je voyais D. qui va sur ses neuf ans, absorbé à zyeuter une main qui, pour nous, est sienne et remuait dans l’eau. Si je dis zyeuter, c’est pour éviter de dire qu’il la regardait, si regarder s’entend comme étant notre manière de voir, à nous qui avons le sens de l’histoire, ne serait-ce que de la nôtre.

Étrange télé où nous pouvons revoir ce qu’il en est de nous, par moments, revoir et voir, car les uns et les autres de ce nous-là vivent à des kilomètres de distance, et ne se voient donc pas vivre, sauf par le truchement de cette petite télé qui en devient mémoire commune, et permet que nous nous demandions ce que nous offrons à voir à qui se fout pas mal de tout ce qui fait nos histoires.

L’écuelle est posée, même si nous ne savons pas comment et de quoi la remplir. Il faudrait que nous filmions de nous ce qui nous échappe, ce qui ne se voit pas, ce se là étant ce qui se prend pour le sujet de l’histoire, de l’histoire proprement dite et de la sienne en particulier.

Si bien que cet article, j’aurais pu l’intituler : « À la recherche des images perdues », ce qui aurait fait un fort joli titre.

Il s’agirait de ces images qui tombent au montage, comme des copeaux, ou pire, elles ne sont pas prises.

Il suffit d’imaginer, tout au long du tournage d’un film normal, normalement produit et constitué dans les normes, toutes ces images, les plus belles, et de loin, les plus touchantes – seulement voilà, on ne sait pas pourquoi – qui sont délibérément éludées.

Camérer, ça serait les prendre, ces images, parce qu’on ne sait jamais, parce qu’on verra bien.

Il m’est arrivé d’entendre parler de découpage. Le dictionnaire le dit qu’il y va de volaille, de gâteau ou de viande et il nous conseille d’aller y voir à débitage, dépeçage, équarrissage. Et puis il en arrive à nous parler de théâtre et de cinéma. Mais je vois très bien un producteur exigeant d’un auteur qu’il procède d’abord à l’équarrissage de son projet. Après, si les morceaux en sont bons et bien ajustés, ne restera plus qu’à faire courir le cheval en espérant qu’il la remportera, la Palme d’or. Et pourquoi pas ? Ça arrive.

Il est remarquable que ces enfants qui se sont avérés réfractaires à la domestication symbolique, nous regardent vivre, nous. Bien souvent ils restent assis. Dans leur pose et dans leur allure se retrouvent celles du spectateur de cinéma ou de télévision. Ils nous regardent comme si nous étions les protagonistes d’un feuilleton qui n’en finirait pas, et bien souvent, c’est l’eau qu’ils vont voir. Et là, leur regard s’éveille, et leur corps. Devenir eau leur semble plus tentant que de devenir comme nous. Certains s’en étonnent, et pourtant ça peut se comprendre.

Alors, camérer ?

Ça serait profiter de cette petite chambre à moudre pour bigler un peu vers autre chose que le cours même des événements qui sont ce qu’ils sont, étant vécus par des hommes, vécus c’est beaucoup dire, quoi qu’on en dise quand il s’agit d’un film de fiction.

Autre chose ?

Ces choses qui touchent, qui font émoi, on ne sait pas du tout pourquoi. Elles échappent à l’histoire, avec ou sans majuscule, mais, sans elles, l’histoire ne serait pas ce qu’elle est.

C’est un bien joli verbe que bigler. Il y aurait comme deux *oculare*, deux oculaires, et non point pour voir en relief, deux oculaires, comme il y a deux mémoires, si bien que le on qui tourne aurait comme un œil qui traîne en quête de ce qu’il pourrait bien y avoir de simplement humain, ne serait-ce que des bribes, outre et par-delà la scène scénariée.

Il faudrait inventer la caméra bigle.

---

1. Jacques Berque, *Arabes : entretiens avec Mirèse Akar*, Paris, Stock, coll. « Les grands auteurs », 1978, p. 201. (Deligny publia *Le Croire et le Craindre* dans la même collection.)